PHILIPPE FREY

PEUPLES DU DÉSERT

SURVIVRE FACE À L'EXTRÊME

ARTHAUD

Philippe Frey
en collaboration avec Béatrice Madeline

Peuples du désert

ARTHAUD

Philippe Frey
en collaboration avec Béatrice Madeline

Peuples du désert

Arthaud

© Flammarion, Paris, 2017
Tous droits réservés

ISBN Epub : 9782081360662

ISBN PDF Web : 9782081360679

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782081358577

Ouvrage composé par IGS-CP et converti par Pixellence (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

Philippe Frey, voyageur et aventurier, grand spécialiste des déserts, a traversé les zones les plus reculées de la planète, les espaces les plus hostiles à la vie. En explorant les différents milieux désertiques qui recouvrent la Terre, il a pu étudier la vie sous toutes ses formes : végétale, animale mais aussi humaine.
Ce livre nous mène à la rencontre des peuples les plus anciens, ces hommes et femmes qui résident encore dans ces espaces hors du temps et s'adaptent aux conditions les plus extrêmes.
Le carnet de bord de Philippe Frey offre un tour du monde des déserts pour nous faire découvrir la faune, la flore, l'histoire et la géographie de ces lieux où des hommes survivent depuis la nuit des temps.

Docteur en ethnologie, Philippe Frey est l'un des plus grands connaisseurs des zones désertiques mondiales. Sa vie nomade lui a permis de découvrir les secrets et les modes de survie des peuples résistant à ces milieux extrêmes.

Peuples du désert

2025 ?

Je ne reconnais pas le monde où je vis : mégalopoles surpeuplées, où l'on survit, où l'on mange mal et où l'on aime mal. L'envie de posséder toujours plus de biens de consommation, qui pourtant ne rendent personne heureux. Je n'appartiens pas à ce monde, je m'en sens exclu, moi qui ai passé ma vie à arpenter les déserts du globe. Pour mieux les connaître, et me sentir vibrer avec les Touareg, les Toubous, les Mongols, et tous ces nomades qui ne possèdent rien. Leur richesse, c'est leur capacité à vivre dans ces environnements réputés hostiles, mais paradoxalement à mes yeux bien moins hostiles que d'autres régions de la planète.

Car où vivre aujourd'hui ? La forêt a presque disparu, le climat est bouleversé, les régions tempérées habitées par l'homme sont surpeuplées, minées par la violence et la pauvreté des rapports sociaux.

Existe-t-il encore un espoir, même ténu, de revenir en arrière ? J'en doute. Et il me prend de penser que les habitants des déserts pourraient être la seule source de salut d'une humanité en perdition. Après tout, nos civilisations sont nées dans les déserts du Proche-Orient, d'Égypte ou de l'ouest de la Chine. Et si la renaissance venait, elle aussi, de ces déserts dont l'homme a peur ? Et si la nécessité de revenir à l'essentiel s'imposait ? Un proverbe touareg me vient à l'esprit : « L'eau, c'est la vie, le lait, c'est l'âme… » Il ne m'en faut pas plus. Me voilà reparti.

Manille, Philippines, juin

Des buildings monstrueux s'élèvent vers un ciel laiteux, déjà rongés par l'humidité, les typhons, la pollution. À leurs pieds, la capitale des Philippines grouille de monde, dans les vapeurs de gaz d'échappement et une chaleur humide, irrespirable. Treize millions d'habitants, dont une partie vivent sur les cartons étendus à même les trottoirs disloqués, alors que le Mall of Asia, le plus grand centre commercial de l'ouest du Pacifique, brille de tous ses feux. Je déambule dans ces rues, aussi démuni que tous ces gens. Je n'ai pas peur d'être volé, puisque je n'ai rien. Soudain, on me happe par le bras, un homme au sourire édenté m'entraîne vers un abri de fortune en carton. On me propose du *shabu* en tagalog, la langue des Philippines. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je hoche malgré tout la tête et tends mes 500 pesos. Romero, mon hôte tatoué, fait fondre quelques cristaux dans une feuille d'aluminium pliée. Puis, avec une pipette, nous inhalons la fumée. C'est le thé à la menthe version philippine. Ici, un habitant sur quatre s'adonne à ce dérivé des méthamphétamines, une drogue utilisée par les Allemands (qui l'appelaient *Panzer chocolat*) et les Américains pour galvaniser leurs soldats, quitte à en faire des fous furieux. Romero s'active sur la flamme d'un briquet trafiqué tandis que je plane. Lui est capable de survivre ici, sur des cartons, dans cette mégalopole démente. Moi je sais que, dans quelques heures, je prendrai un avion pour Pékin. De là, un autre vol me conduira aux portes du Gobi, le grand désert d'Asie dont les sables viennent lécher les franges de cette ville de 21 millions d'habitants.

Pékin, Chine

Sur l'aéroport de Pékin, la visibilité ne dépasse pas un kilomètre. Un mélange de pollution, d'humidité marine – le golfe de Bohai n'est qu'à 150 kilomètres –, de vent de poussière venu du désert étouffe la ville. Les trois périphériques de la ville sont constamment saturés. La pollution, ici, tue des milliers de personnes chaque jour. Comme chaque fois que je suis à Pékin, je suis physiquement malade, comme si mon organisme refusait de s'adapter à cet environnement extrême pour moi. La nourriture n'arrange rien : saucisses incertaines, bourrées de conservateurs, nouilles dopées aux exhausteurs de goût… Mais comment nourrir sainement 1,4 milliard d'habitants ?

Heureusement, deux jours après mon départ de Manille, je suis aux portes du Gobi. Encore une heure de Jeep Beijing et les premières dunes de l'Alashan se déroulent sous mes yeux. Les cahots de la Jeep sont amortis par le moelleux du sable. J'ai changé d'univers, je suis passé de la violence à la douceur. On s'arrête près de la yourte mongole de Tchow, dans un décor lumineux malgré l'obscurité. Le ciel plombé de Pékin est derrière nous : ici on voit les étoiles.

Le pan de feutre qui ferme la yourte s'ouvre sur une fine silhouette : la femme de Tchow, dont je n'ai jamais su le nom. Mais nous avons maintes fois parcouru le désert de l'Alashan ensemble, avec elle, son mari et trois ou quatre chameaux. Et parfois Nko, une jeune Mongole que j'ai longtemps prise pour un homme du fait de sa voix grave et de son allure bourrue.

Nous pénétrons, mon chauffeur et moi, dans la yourte.

« Femotwe ! Tu es revenu ! » me dit, radieuse, la femme de Tchow.

Elle m'a toujours appelé ainsi, de ce nom évoquant les héros de kung-fu que l'on voit dans les films chinois. Elle dit que cela vient de ma façon de me déplacer dans les dunes…

Je réponds simplement :

« Oui. »

Inutile d'en dire plus. Elle me regarde depuis suffisamment longtemps, avec l'air d'un chat qui aurait envie de croquer une souris.

Le chauffeur lui explique pourquoi je suis là, mon besoin de fuir un monde étouffant, dénué de sens pour moi.

« Ici, ça va, dit la jeune Mongole. La tonte des chameaux a commencé. »

Tchow arrive à son tour. C'est un jeune homme sec, qui s'assied sans un mot et se sert une tasse de thé au lait de chamelle fermenté.

« Nous sommes prêts à partir », dit-il à sa femme.

Demain, nous partons faire la traversée de l'Alashan.

Bientôt, nous cheminerons sur les dunes les plus hautes du monde. Les quatre chameaux à deux bosses marchent en ligne, beaucoup plus habiles que leur lourde silhouette ne peut le laisser présager. Les dunes ne conviennent pas aux dromadaires à une bosse, handicapés par leurs jambes trop longues. Le chameau, lui, est stable mais en même temps très vif. Mais c'est un animal difficile à dompter : il révèle souvent son caractère sauvage. Pour l'entraver ou le charger, il faut prendre d'infinies précautions pour ne pas recevoir un coup de sabot. Tchow et moi avons d'abord dû leur lancer des cordes dans les pattes antérieures, avant de les lier ensemble. Puis nous avons forcé chaque bête à s'accroupir. Une fois les chameaux entravés, nous avons pu charger nos provisions et notre matériel. Les Mongols de cette région utilisent, pour charger les bêtes, deux longues perches qui pressent latéralement les deux bosses, avec des coussins, comme un sandwich. On entasse les sacs dessus. Quand tout est prêt, on détache l'animal et on le tient avec une corde fixée à une cheville, et à une entaille faite dans sa cloison nasale. Dans le Gobi, la bride est toujours attachée du côté gauche, alors que chez les Touareg et autres nomades du Sahara, c'est du côté droit.

Depuis le départ, la femme de Tchow ramasse des herbes vertes, qui poussent contre les dunes, une sorte de fanes d'oignons sauvages qui, une fois cuits, peuvent servir de nourriture autant pour les bêtes que pour les hommes. Je remarque aussi avec surprise des rhizomes de roseau, qui

poussent sur les dunes, preuve que le désert n'est pas si sec que cela. L'Alashan compte en effet près de trois cents lacs, nichés entre ses dunes monumentales, mais leur eau n'est pas potable en général : la teneur en natron (carbonate de sodium) y est trop élevée.

Aux premières heures de marche, je relève des bâtonnets blancs, dressés vers le ciel. Il s'agit de fulgurites, des petites concrétions formées lors des orages. La foudre, en silicifiant le sol, produit ces petits tubes friables. Preuve supplémentaire, d'ailleurs, que le sable contient de l'humidité. Pour les Mongols, la principale divinité est le Tengri, le ciel bleu, tandis que la foudre est la manifestation divine la plus redoutée.

Au bout de quelques heures, les premières vraies grandes dunes apparaissent, monumentales. Elles barrent l'horizon tels des immeubles. Pourtant, elles ne sont hautes ici que de 300 mètres, alors que plus loin ce sont des montagnes de 500 mètres que nous aurons à franchir. Il nous faut poursuivre jusque-là, car les pâturages pour les bêtes se trouvent avant les très hauts dénivelés. Les deux Mongols s'installent souvent à dos de chameau, pieds ballants, entre deux bosses, tandis que je marche inlassablement sans avaler une goutte d'eau, indiquant les meilleurs passages pour les bêtes.

Après quelques longues descentes apparaissent les premiers bosquets d'armoise chinoise, l'*Artemisia sinica.* On trouve cette plante dans la plupart des déserts du monde, en particulier dans les déserts froids du nord des États-Unis, ou dans le Gobi. Ses hautes tiges et ses feuilles, comestibles, permettent aux chameaux et moutons de se nourrir dans le désert.

Aussitôt, nous agenouillons vigoureusement les quatre chameaux pour les débâter. Mais toujours entravés, ils partent se nourrir en sauts désordonnés dans les touffes d'armoise. Cette plante rustique a sauvé des millions de vies : de l'*Artemisia sinica* on extrait l'artésunate, le meilleur remède connu contre le paludisme, une maladie qui tue plus qu'Ebola et le sida réunis. Malheureusement, on n'en trouve pas en Europe, où on lui préfère d'autres molécules comme la Nivaquine, le Lariam ou la Malarone.

Tandis que les chameaux broutent, nous voilà occupés à monter la tente d'intendance qui servira aussi de chambre à Tchow et à sa femme. Pour ma part, je préfère dormir lové contre la dune, dans mon sac de couchage. Ici, il

n'y a pas à craindre scorpions ou vipères, car le sol est gelé huit mois par an, trop longtemps pour que ces animaux puissent se reproduire. Le seul reptile que l'on croise est le lézard du Gobi, à la tête triangulaire et au corps en ogive, qui se terre dans les trous de sable pour se protéger des redoutables écarts de température.

Le lendemain, à la mi-journée, le premier lac apparaît. Il s'agit du lac Nahi, *Nahi Tou* en mongol. Cerné de dunes immenses, il n'est ni le plus beau ni le plus grand. Mais sa renommée provient des colonies d'asperges sauvages, *so yong*, qui poussent alentour et qui peuvent valoir de l'or pour les Mongols venus les récolter en chameau ou à moto. La tête de l'asperge pointe du sable, et il faut creuser précautionneusement le long du rhizome pour déterrer la tige, qui peut atteindre 50 ou 70 centimètres. La physionomie curieuse de cette plante, évocatrice d'un sexe d'homme démesuré, à l'extrémité rouge, lui confère une réputation d'aphrodisiaque. Un seul de ces légumes sauvages, dont les Chinois font des pilules, peut se négocier dans les 500 euros. Le Sahara abrite lui aussi des asperges sauvages, que les Égyptiens connaissaient déjà il y a cinq mille ans. Nos asperges occidentales, cultivées dans les terres sablonneuses de Touraine ou de Pologne, sont de lointaines descendantes de cette plante du désert.

Impatient de faire ma récolte, je dévale la dune de 200 mètres en faisant rouler le sable sous mes pieds, en longues coulées d'avalanche. Parfois les millions de grains entrent en résonance les uns avec les autres, et émettent une sorte de son sourd, que certains appellent le chant des dunes. Pour moi, ce bruit évoquerait plutôt un avion à réaction ou le passage d'un train, mais qu'importe. Le sable joue sa partition. Une fois parvenu de l'autre côté du lac, bien avant les chameaux qui doivent prendre un autre itinéraire, je scrute le sol. Rien. Pas de *so yong* cette année ! Tchow et sa femme arrivent à ma suite. Dépités, nous repartons pour de longues heures de marche : un plateau sableux, qu'il faudrait plusieurs heures pour franchir, nous attend avant d'attaquer les très hautes dunes, aux alentours du Barum Igri Tou, le lac suivant.

Depuis le matin de ce troisième jour, une chose m'intrigue. Il me semble apercevoir au milieu des dunes de l'Alashan une île sans relief, au centre de laquelle se trouve une colline de gravier. Après une pénible montée, je parviens à l'endroit voulu. Les mirages ont la vie dure. La colline de gravier au milieu de l'île n'est en fait qu'un rocher, le seul à 200 kilomètres à la

ronde. Le rocher est un *hobo*, un lieu sacré pour les bouddhistes, où l'on célèbre mariages et enterrements et où l'on procède aux crémations. En plein désert, cela signifie tout simplement qu'on y abandonne les cadavres, aux bons soins des oiseaux et des animaux du désert qui se chargeront de les réduire en poussière. J'inspecte les environs. Aucune trace, pas le moindre ossement. Mes amis mongols m'ont toujours assuré qu'il n'existait que trois *hobos* dans l'Alashan. À croire que personne ne vient jusqu'ici finir ses jours. Je pense à cette vieille femme de quatre-vingt-dix ans, qui vit aux abords du lac Hala Tou. Malgré la chaleur de l'été, le froid mordant de l'hiver (– 35 °C), elle est toujours en vie, dans sa masure chauffée en permanence par un feu âcre de racines de saxaoul.

À présent, ce sont les deux lacs de Badain Jilin qui s'étendent à nos pieds. Leur bleu profond tranche durement sur le jaune du sable. Un liséré de peupliers ourle le rivage et on distingue de minuscules points noirs, des moutons angoras aux poils frisottés. Leur laine duveteuse, qui les protège du froid de l'hiver, servira à fabriquer les kilims.

Tout au loin, la plus haute dune du monde apparaît : la dune de Binutu. Nous sommes dans un océan de sable, où tout est démesuré : les pentes, les dénivelés, la perspective.

Sur la gauche du deuxième lac, un stupa indique l'emplacement d'un temple, comme recroquevillé au bord d'un doux gazon qui longe la rive. Le stupa se reflète dans l'eau. En contemplant ce paysage, je me dis que ce n'est pas un hasard si l'unique temple bouddhiste qui n'ait pas eu à souffrir de la Révolution culturelle se trouve ici. Qui viendrait chercher cette merveille au cœur de ces dunes inhospitalières ? L'eau du lac, en effet, est inutilisable. Trop basique, elle provoque des brûlures sur la peau. Les deux ou trois familles qui vivent dans des masures sur les rives du lac utilisent des puisards pour chercher l'eau dans la nappe phréatique. Mais cette eau toxique pour les animaux – aucune vie n'y est possible – n'empêche pas les roseaux, les peupliers, un peu d'herbe de pousser, et même quelques arbres au tronc massif et au feuillage olivâtre. Vus de plus près, ce sont des saules pleureurs, les mêmes que dans mon Alsace natale, qui se sont acclimatés aux températures extrêmes du désert. À leur contact, je me revois gamin, courant le long des berges de l'Ill après l'école, sous les saules aux feuilles humides.

Cette végétation relativement fournie abrite des milliers d'insectes. Des nuées de moustiques minuscules, des chironomes, tournoient autour de moi,

et je tente de les chasser à grands mouvements de bras. Heureusement, ils ne piquent pas. Je rencontre les mêmes lorsque je vais courir avec mon chien au bord du Rhin. À la surface de l'eau vivent aussi des petites araignées d'eau, des *gerris*, qui se nourrissent de mouches et d'autres insectes. Contrairement aux moustiques, les *gerris* peuvent piquer sauvagement, et je prends garde à ne pas les toucher. Ces insectes que j'observe danser à la surface de l'eau, les Mongols en ont fait une ressource alimentaire. Car, chez les *gerris*, les mâles meurent peu après l'accouplement. À l'aide de longs râteaux de bois, les hommes du désert ramassent les milliers d'insectes morts, les font sécher, et les vendent sur les marchés aux Chinois qui décidément mangent absolument de tout.

Nous voilà repartis pour atteindre les abords du monastère de Badain Jilin, à deux ou trois heures de marche.

Deux ou trois longues masures en briques crues, à la manière chinoise, entourent le monastère au toit doré. À travers les carreaux cassés, on distingue des dessins d'enfants, un portrait de Mao et une affiche représentant un gardien de la Révolution, coiffé d'une chapka et monté sur un chameau anormalement velu. Alors que l'endroit est habituellement désert, un petit homme ridé s'active à réparer un mur. C'est Han. Je le connais bien, car nous avons voyagé ensemble. Il est éleveur, mais c'est aussi l'unique médecin à 400 kilomètres à la ronde. En plissant les yeux, il peine à me reconnaître.

« *Sain ban uu* [1] », lui dis-je en mongol.

Heureusement, Tchow et les chameaux me rejoignent, rassurant Han qui ne comprend pas ce qu'un Blanc seul fait par ici. La femme de Tchow se charge de lui expliquer ma présence.

« *Ha* », articule-t-il enfin.

À quatre, nous entravons les chameaux à des piquets plantés dans le sable, en aval des dunes, faute de buissons suffisamment coriaces pour résister à nos quadrupèdes. Puis je demande des nouvelles de l'unique moine qui vit encore sur place.

« Il est là ! » me fait Han en désignant le monastère fermé de lourdes portes de bois, à 100 mètres.

J'ai de la chance de le trouver là. Contrairement aux autres moines bouddhistes, qui n'ont pas le droit de s'éloigner de l'enceinte de leur monastère, les bonzes du Gobi vont et viennent à leur guise, pour s'occuper de leurs bêtes ou subvenir à leurs besoins. Ils se rendent parfois aussi au

monastère central d'Alxa Youqi, une petite agglomération située à plus de 400 kilomètres d'ici, entre l'Alashan et son prolongement sableux, le désert de Tengri, non loin du Hoang Ho, le fleuve Jaune.

J'ai eu l'occasion lors de mes précédentes expéditions dans la région de visiter ce monastère. Ses murs ordinaires racontent une histoire légendaire…

Il y a huit cents ans de cela, Gengis Khan, que les Mongols appellent *Bitchig*, « souverain universel », n'a pas encore fédéré autour de lui toutes les tribunes nomades. Au cours des guerres intestines, il est fait prisonnier et jure alors d'anéantir les deux royaumes qui occupent le nord de la Chine actuelle, le royaume Xia et le royaume Jin. Son armée de cent quatre-vingt mille hommes réussit, contre toute attente, à se forger une voie de passage entre le désert de l'Alashan et le Tengri, par Alxa Youqi. Plus que d'être parvenu à franchir la Grande Muraille après deux ans de siège, Gengis Khan a le mérite d'avoir réussi à faire traverser à son armée le désert de Gobi. La légende dit aussi que Gengis Khan serait mort en 1227 lors d'une partie de chasse non loin d'Alxa Youqi, dans les environs du fleuve Jaune. La totalité de son escorte ayant été massacrée après sa mort, nul ne sait où le seigneur de guerre repose. Tout juste sait-on que le mausolée de Hohhot, en Mongolie chinoise, n'est qu'un cénotaphe. L'un des plus grands personnages historiques au monde a en quelque sorte été englouti par le désert de Gobi, avalé par les dunes qui conservent jalousement le secret de sa mort…Rien d'étonnant à ce qu'Alxa Youqi soit aujourd'hui un lieu symbolique et sacré pour les moines mongols, puisque Gengis Khan a – aussi – introduit le bouddhisme en Mongolie. Et enfin, quand le dernier empereur mongol de Chine, Yuan, quitte son trône en 1368, renversé par le Chinois Zhu Yuanzhang, qui sera le fondateur de la dynastie Ming, il s'enfuit à Alxa Youqi, dans le Gobi qui avait vu naître sa dynastie…

Le soir est tombé, et nous nous retrouvons dans une salle au plafond bas du monastère de Badain Jilin, en tous points semblable à un local du Parti communiste chinois. Des murs lépreux constellés d'hommages aux ouvriers méritants, une longue table, quelques chaises. Et des litres de bière Xin Tao ou Harbin, de petites bonbonnes remplies d'okr ou d'alcool de sorgho qui titre à plus de 40°…

Il y a là cinq hommes : Han, Tchow, deux autres Mongols qui vivent là, et moi. Et deux femmes : celle de Han, gironde, et celle de Tchow, plus mince, en jean. Enfin, l'unique moine fait son entrée, en tunique carmin,

tête rasée, les pieds recouverts de chaussettes. Il paraît déjà bien alcoolisé, d'ailleurs il me salue longuement avant de me verser une rasade d'alcool de sorgho, à moi qui ne bois plus une goutte d'alcool depuis quatorze mois.

Les soirées entre gens du cru, Mongols, Tibétains ou Kazakhs, sont toujours bien arrosées. On se lève à tour de rôle pour honorer telle ou telle divinité, du Nord, du Sud, de l'Est, de l'Ouest, avant de vider son verre cul sec. Impossible de ne pas se prêter à cette tradition. Boire sans modération, ici, prouve que l'on est un *baïadur*, quelqu'un qui sait vivre, supporter, se battre et baiser sans relâche.

Quand vient mon tour de me plier à ces libations, je me lance dans une longue explication : je dis que les choses ont changé, qu'à l'âge que j'ai il faut savoir réfréner ses penchants naturels, et que mieux vaut s'enivrer de déserts que d'alcool. Tous se regardent sans trop comprendre. La femme de Tchow ne semble pas bien saisir ce que dit son *Femotwe* et m'adresse un sourire gêné. Je rentre la tête dans les épaules et je conclus :

« Eh bien, oui, c'est comme ça ! »

Une bonne heure plus tard, les esprits sont bien échauffés. Je juge qu'il est temps de poser au moine les questions qui me taraudent :

« Que dit le bouddhisme du monde moderne, de la société de consommation ? De ce monde où règne l'argent ? De ce monde où les notions de solidarité, de courage ont disparu ? »

Le brouhaha de l'assistance cesse. Le moine me regarde sans comprendre et bégaie pour toute réponse :

« Euhhh… Haaaa… »

Au fond, je sais que je n'apprendrai rien de lui, car il ne connaît pas ce monde dont je lui parle. Celui où les Smartphone tiennent lieu de lien social, où l'on mange une viande bourrée d'hormones et d'antibiotiques, où les fruits et légumes sont cultivés à coups d'OGM et de pesticides, où les abeilles disparaissent de la nature… Je préfère couper court à la discussion.

« Bon. Je laisse tomber », dis-je simplement en me levant.

Je souffle durement dans l'ascension de la dune qui surplombe le monastère de Badain Jilin. Je suis seul, car cette dune, la plus haute du monde, n'est pas accessible pour les chameaux : la pente est trop raide, le dénivelé trop important. Les bêtes ont donc pris une autre route, jusqu'au lac de Binutu, où nous devons nous retrouver le soir. Je me retourne une

dernière fois vers les deux lacs en contrebas, le monastère et les quelques masures. Le dôme du stupa se reflète dans les eaux bleues du lac.

Parvenu au col, après une rude ascension, j'aperçois une enfilade de trois lacs. En scrutant les rives du premier, je crois discerner une yourte mongole. Le deuxième lac, plus grand, est surplombé d'une immense dune et bordé de petits bassins aux couleurs orange ou vertes, en fonction du degré de salinité de l'eau. Le troisième lac se laisse deviner au loin.

Ma gorge se serre un peu, car ce n'est pas du tout ce que j'attendais.

Tchow m'a dit ce matin :

« Tu comptes un lac. Puis un autre lac. Tu montes sur la dune de Binutu. Puis tu redescends de l'autre côté ! »

Or manifestement, il n'y a pas deux lacs, mais trois. Que faire ? C'est la troisième fois que je viens par ici, je devrais reconnaître les lieux. Mais rien ne ressemble plus à un lac de l'Alashan qu'un autre lac de l'Alashan. Je me persuade que le deuxième lac est le lac de Binutu et que par conséquent la dune est aussi celle de Binutu. Je n'ai guère d'autre choix. Faire demi-tour ? Il me faudrait quatre heures de marche pour revenir à mon point de départ, et de toute façon Tchow et sa femme seront déjà partis avec les chameaux. Sans compter que Han et le moine ne manqueraient pas de se moquer de moi !

Je choisis de me rendre sur les rives du second lac en scrutant la dune pour tenter de déterminer s'il s'agit bien de la dune de Binutu. Sans réfléchir plus avant, je décide d'en entreprendre l'ascension. Nous sommes déjà aux alentours de midi et le soleil cogne. Quand la température monte à 35 °C, le sable peut chauffer jusqu'à 75 °C en plein soleil. Chaussé de sandales, je me brûle les pieds. Je crie de douleur, mais je me dis que du sommet de la dune je devrais y voir plus clair, et apercevoir d'autres lacs qui me permettront de m'orienter.

Plus je monte, plus les rafales de vent sont violentes. Elles m'empêchent d'avancer et soulèvent un vent de sable qui m'aveugle. Ce vent de Sibérie que rien n'arrête à cette altitude… Les derniers instants de l'ascension sont terriblement difficiles, mes sandales glissent, mes orteils n'accrochent pas le sable. Et quelle désillusion une fois parvenu au sommet : pas de lac en vue. Il ne s'agit pas de la dune de Binutu, la plus haute dune du monde. Je me suis complètement fourvoyé.

Je décide de redescendre. Alors que j'ai mis trois heures à monter, je suis en bas en trente minutes. J'oblique vers le troisième lac, perdu au milieu des

dunes. Une fois arrivé, je fais le point : je n'ai rien bu depuis le matin, je n'ai pas emporté d'eau. Je suis épuisé par l'ascension de ce que je croyais être la dune de Binutu et qui ne l'est pas. Je plonge mon bras dans l'eau du lac, un picotement désagréable se fait rapidement sentir. Il me confirme ce que je craignais : cette eau n'est pas potable.

Demi-tour vers le deuxième lac, le plus grand des trois. Je m'interroge : Tchow m'aurait-il induit sciemment en erreur ? Me considère-t-il comme un rival, venu empiéter sur son territoire ? Je repense aussi aux regards que lance parfois sa femme à Femotwe, et je me dis que l'hypothèse est plausible. Il est possible également que je n'aie rien compris aux explications de Tchow. Ce ne serait pas la première fois que cela m'arriverait. « Tu es venu jusqu'ici à pied, à dos de chameau, à cheval… C'est donc que tu connais le chemin ! » semblent penser tous les nomades du monde. Une chose est sûre : je me suis vraiment égaré, moi qui ne suis pas équipé de GPS – à quoi bon un tel engin dans des régions qui ne sont pas cartographiées ? Je m'oriente de visu, grâce à l'habitude. Cette fois, mon instinct m'aura trompé. La seule solution est de rebrousser chemin, jusqu'au point de départ. Mais en aurai-je la force ?

Une sorte d'affolement me saisit. Je ne vais quand même pas finir mes jours comme ça, assoiffé, au flanc d'une dune ? Je scrute encore plus attentivement le paysage. Au bord du lac, une masure en ruine qui a dû être habitée, il y a quelques décennies, et non loin une étendue herbeuse. Comment faisaient ces gens pour trouver à boire ? J'essaie d'imaginer que l'eau pouvait s'écouler le long de la dune, lors des pluies d'hiver. Mais je sais bien que c'est le vent, et non la pluie, qui façonne ces montagnes de sable. En réalité, ce sont les glaciers des Qilian Shan, à 500 kilomètres d'ici, qui alimentent la nappe phréatique par le sous-sol. Cette humidité « cimente » et silicifie la base des dunes, et explique les nombreux lacs de la région. Par-dessus ces « fondations », le sable s'accumule et, façonné par le vent, forme les dunes. Il ne me reste plus qu'à trouver un indice de la présence d'eau potable. Je vais et je viens entre la maison et le lac. Les rives sont de couleur rouille, ce qui ne me rassure guère : c'est là le signe d'un taux particulièrement élevé de carbonate de sodium. Enfin, je débusque quelques planches posées au sol. Je me précipite dessus, les déplace du pied. Au fond, un puits où scintille une eau sombre. Je suis soulagé, mais je n'ai ni récipient, ni corde sur moi. Qu'à cela ne tienne : je me déshabille entièrement, j'attache mon keffieh omanais au bas de la jambe de mon

sarouel mongol, et je fais descendre le tout dans le puits, heureusement pas très profond. Je laisse imbiber, et hop, je remonte le linge mouillé et j'essore au-dessus de ma bouche ouverte. Le tour est joué. Au bout d'une dizaine de fois, je commence à me sentir désaltéré, et je me rhabille avec mes vêtements trempés. Un nuage passe devant le soleil et je me mets à frissonner, alors que je crevais de chaud quelques instants auparavant. Mais au moins je ne mourrai pas de soif.

La marche vers le sud reprend. Je compte bien essayer de trouver un gîte auprès de la yourte que j'avais discernée à proximité du premier lac, en fin de matinée. La nuit est presque tombée quand une trace de pas apparaît en travers de la dune. Il ne s'agit pas, j'en suis certain, de la trace d'un chameau ou d'une chèvre. Sans réfléchir, je pars au pas de course en suivant la trace. Au bout d'un kilomètre, je ralentis le train : depuis l'aube, je marche dans le désert, sans rien manger, selon un itinéraire erratique ! Vers 22 heures, une lumière vient à ma rencontre.

« Tchow ! »

C'est bien de lui qu'il s'agit. Ne me voyant pas arriver comme convenu au lac de Binutu, il me cherche depuis la fin de l'après-midi.

« As-tu de l'eau ? » fais-je en mimant le geste.

Non, il n'en a pas. Mais, toujours par gestes, il m'enjoint de le suivre vers le campement. De son bras, il m'indique le côté opposé à la dune que j'ai gravie. C'est donc vers l'est qu'il fallait aller ! Et cela dès le second lac. À présent, des milliers d'étoiles éclairent les pentes sombres de la dune, à peine piquées de quelque végétation. Maintenant que je suis sorti d'affaire, mes jambes ne veulent plus me porter. Au bout de quatorze heures de marche, me voilà reparti à l'assaut de la plus haute dune du monde, pour parvenir au lac de Binutu qui se trouve juste derrière.

Il est 4 heures du matin quand nous atteignons enfin la tente, montée par Tchow et sa femme. Celle-ci nous attend, inquiète. Rassurée de nous voir arriver sains et saufs, elle prépare en vitesse des nouilles sautées en me regardant du coin de l'œil. Mais je n'ai d'yeux que pour la bouteille de lait fermenté de chamelle, qui se conserve des semaines en caravane. Je m'en empare et avale d'un trait tout son contenu. Dans deux heures, il faudra repartir vers le nord.

Au lever du soleil, il est temps de se mettre en quête des chameaux, de les ramener au campement, de les seller, de charger le matériel. Sans eux, impossible de traverser le désert. Certes, on peut marcher plus de vingt

heures d'affilée, comme je viens de le faire. Mais comment transporter sur soi le ravitaillement et, surtout, l'eau ? Impossible. Et sans eau, c'est la mort assurée, surtout en début d'été.

Nous voilà repartis, dans ce Gobi où vivent les Mongols depuis des milliers d'années. Nous sommes à moins de 500 kilomètres de la capitale chinoise et les conditions de vie sont radicalement différentes. Ici, on peut mourir de soif, certes, mais pas de la pollution qui tue chaque jour des milliers de Chinois. Et la solitude y semble bien moins cruelle que dans les mégalopoles surpeuplées.

En marchant, je remarque des buissons aux couleurs jaunâtres, qui n'existaient pas auparavant. Les tiges sont creuses et coudées, et portent de petites fleurs jaunes, déjà fanées. Il s'agit d'éphédra, que l'on trouve également dans d'autres déserts nordiques, comme le Mojave ou le désert du Grand Bassin aux États-Unis. Là-bas, on l'appelle *mormon tea*, car les mormons buvaient cette plante en infusion pour se donner de l'énergie. Les vertus de l'*Ephedra sinica* sont connues depuis longtemps, puisque les scientifiques en ont retrouvé dans les tombes des momies du Takla-Makan et du Lob Nor, plus à l'ouest de l'Alashan, au cœur des déserts de Gobi. J'ai moi-même testé les vertus de la plante, en tisane ou tout simplement réduite en poudre au fond d'un pot. Les effets sont redoutables : palpitations cardiaques, suées apparaissent immédiatement. Et l'envie de consommer de l'alcool disparaît. J'imagine que c'est le cas aussi du tabac, mais je ne peux pas en être certain, car je n'ai jamais fumé. L'éphédra, en augmentant la pression artérielle, conduit l'organisme à sécréter davantage d'endorphines, de sérotonine et d'adrénaline, d'où son effet dopant.

Pas plus tard qu'avant-hier, j'en ai d'ailleurs parlé à Han, l'éleveur-médecin :

« Ça peut soigner beaucoup de choses, m'avait-il répondu. Beaucoup, effectivement, ça défonce… »

Pas sûr que les momies du désert aient pu vraiment profiter des effets euphorisants de l'éphédra. Et, pour ma part, je me tiens éloigné de ce genre de chose. Dans le désert, le corps fabrique lui-même ce qui lui est nécessaire pour vivre. Une alimentation basique, sans carence, permet de récupérer d'un coup de la déshydratation ou d'une grosse fatigue. Et le corps garde la « mémoire » de l'effort. Un peu comme un sportif qui va plus loin grâce à ses entraînements réguliers.

Trois jours de marche plus tard, les dunes sont moins imposantes. Depuis quelques heures déjà, une région plus plate semble se profiler devant nous. J'ignore sur combien de kilomètres s'étend cette zone. Difficile de le savoir d'après les photos satellites, car l'altitude écrase les reliefs, de sorte que l'on distingue mal les zones de dunes des zones de plaines lorsqu'on examine ce type de document. Le seul moyen de réellement connaître la topographie du désert, c'est d'y aller !

À présent, il nous faut absolument découvrir une baraque mongole en pierres plates, car un puits s'y trouve à proximité, et nos chameaux sont assoiffés. Ces bêtes doivent être abreuvées tous les deux ou trois jours, contrairement aux dromadaires du Sahara qui peuvent tenir des semaines sans eau en hiver. Je crois d'ailleurs détenir une sorte de record en ce domaine : lors d'une expédition au Ténéré occidental, entre le Niger et le Tchad, mes dromadaires n'avaient pas bu pendant trente-cinq jours et 1 400 kilomètres.

« Tu retrouves la maison, ou je m'en occupe ? » fais-je à l'intention de Tchow.

Un peu piqué, mon ami regarde autour de lui, puis s'engage dans le couloir de dunes en face de nous. Dans cette immensité de sable, retrouver un point précis est tout sauf aisé. Personnellement, je n'ai pas de GPS, mais, en cas de nécessité absolue, je peux allumer mon téléphone satellite et obtenir ma position en longitude et latitude. Mais je n'ai pas de carte précise ! Comme le dit si justement saint Matthieu : « Si un aveugle guide un autre aveugle, tous deux tomberont dans un trou ! »

« C'est par là », dit Tchow en mongol en direction de sa femme.

En effet, deux heures plus tard, nous apercevons enfin une ferme abandonnée. Des racines sèches de saxaoul sont soigneusement entassées à proximité. Car ici, l'hiver, le froid sibérien peut atteindre – 40 °C. Pouvoir se chauffer est alors aussi crucial que de pouvoir boire en été, sinon c'est la mort assurée. Les chameaux, eux, sont protégés par leur épaisse fourrure du vent et du froid. Et, l'hiver, ils se désaltèrent en broutant… de la neige.

Une fois le puits découvert et débarrassé de ses planches protectrices, nous remontons seau après seau une eau douce, très peu salée, et en remplissons des barriques métalliques, coupées en leur milieu. Les quatre bêtes avalent en tout près de 200 litres d'eau. Puis nous remplissons nos propres réserves, quatre bidons en plastique de 40 litres. Ce sont donc au

total près de 400 litres d'eau qu'il nous faut trouver tous les trois ou quatre jours pour marcher dans le désert. Je possède une lithographie en caractères chinois d'un merveilleux voyageur écrivain, Li Bai Po, qui a lui-même vécu une bonne partie de sa vie dans le désert, et qui a écrit : « Comme le temps, l'eau fuit toujours. Ils n'arrêtent jamais l'un et l'autre de s'écouler… »

Nous voilà désaltérés, nos bêtes et nous, et les réserves d'eau sont reconstituées pour quelques jours. Je dois à Wang de connaître cet endroit. Wang est un Chinois originaire de la région de Wuwei, une région autrefois très florissante, connue pour avoir été le lieu de résidence de Marco Polo au XIIIe siècle. Ce dernier croyait même que la ville la plus proche, Zhangye, était la capitale du Cathay, comme on appelait la Chine à l'époque. Mais, paradoxalement, la richesse de Wuwei a causé sa perte. L'exploitation outrancière de la région par l'homme a conduit à sa désertification. Irriguée, semée, exploitée, la terre a rendu gorge. Le tuf s'est crevassé et raviné, les vents d'ouest ont propagé sa poussière ocre jusqu'à Pékin et la mer de Chine. Les chèvres ont dévoré le peu de végétation et les dunes sont venues grignoter petit à petit ces terres, et ont fini par les ensevelir.

Beaucoup de Chinois du Wuwei se sont donc « retirés » dans le désert de l'Alashan en se mariant avec des femmes mongoles qui leur ont expliqué les règles pour vivre dans ces contrées. Wang est de ceux-là, et aujourd'hui il est le Chinois qui, entre tous, connaît le mieux cet univers de dunes. Ensemble, nous avons plusieurs fois sillonné le désert, et c'est lors de l'une de ces expéditions que j'ai noté la position de cette ferme abandonnée. Le désert a plutôt réussi à Wang : il possède aujourd'hui trois entreprises. Une fabrique de tapis, une boucherie et une société de transports. Il est millionnaire, mais il y a une ombre au tableau : il ne touche plus sa femme. On ne peut pas tout avoir !

Le lendemain, enfin, une formation de tuf apparaît. C'est la première fois depuis notre départ que les dunes laissent place à un sol plus stable. Au loin, nous distinguons des zones de plaines aux couleurs ocre. Il s'agit vraisemblablement de terres cultivées, signe infaillible de présence humaine.

Effectivement, des heures plus tard, deux ou trois maisons basses et délabrées se dressent devant nous, les carreaux cassés. On dirait un ancien camp de travail de l'époque maoïste. Des nuées de mouches et de

moustiques signalent une eau affleurante et nauséabonde. Dépité, je ne peux m'empêcher de m'exclamer :

« Comment, c'est ça, Shugui ? »

Je m'attendais à autre chose, à l'image de la beauté de ce qui nous entoure, en harmonie avec le désert. Mais l'homme qui cherche à imprimer sa marque partout ne tient pas compte de l'environnement. On en voit les ravages dans les villes du monde entier. Je déambule entre les murs éventrés et les ordures dispersées par le vent, tandis que Tchow et sa femme installent le bivouac sur un coin de sable. J'oblique sur la gauche et je me retrouve devant un petit temple, dressé face au désert. Il se distingue par une lourde porte en bois munie d'un battant. Des figurines en terre cuite représentant des gazelles et des colombes, symboles du respect animal dans la culture bouddhiste, sont nichées dans le fronton.

Je pousse la porte, et un rai de lumière éclaire l'intérieur. Je crains d'avoir bravé un interdit en pénétrant dans un lieu sacré. Un petit bonhomme, un Mongol en toge ocre, vient à ma rencontre. Je balbutie quelques paroles, mais le bonze me met à l'aise. Chez les bouddhistes « jaunes » de la secte gupta, il n'y a pas réellement d'interdit. Il me prend par la main et me fait visiter le monastère. Des bougies de suif sont allumées sous un bouddha de bronze. Des coussins brodés rouge carmin recouvrent les rudes bancs de bois. Quelques photos jaunies au mur représentent d'anciens moines de la communauté.

Tchow nous rejoint. Il tente d'expliquer au bonze les raisons de ma présence ici :

« Femotwe est venu souvent dans ce désert. Je ne sais pas exactement ce qu'il cherche. Mais, apparemment, il veut savoir comment nous faisons pour survivre dans ce milieu. Bon, ça, je pense qu'il le sait maintenant. Mais, surtout, il veut comprendre la spiritualité des hommes du désert… »

Je n'aurais pas mieux exprimé ma pensée. Il me semble que les règles qui conditionnent la survie dans les déserts conduisent à une forme de spiritualité unique. Et, dans la plupart des religions, le désert est présent, comme un lieu particulier. Ainsi, Jésus se retire quarante jours dans le désert avant de choisir ses apôtres. Mahomet est gardien de chameaux dans le désert avant les premières apparitions. Zoroastre est aussi éleveur de chameaux dans le désert d'Iran. Moïse traverse le Sinaï avec son peuple, avant de s'établir en Palestine. Et en Chine, en Extrême-Orient, qu'en est-il ? Lao-tseu, le fondateur du taoïsme, a fini sa vie dans le désert de l'Ouest,

écœuré et désabusé par la société des hommes. Ce n'est pas le cas de Confucius, son contemporain. Le bonze, par l'intermédiaire de Tchow, s'apprête à m'expliquer le lien entre le désert et le bouddhisme mongol.

« Comme tu le sais, ce sont les Mongols qui ont introduit le bouddhisme tibétain en Chine… »

Je hoche la tête.

« Connais-tu l'histoire des deux moines et du singe ? »

Tchow me conte l'histoire dont j'avais déjà entendu parler. Les premiers moines à avoir introduit le bouddhisme en Chine l'ont fait avant l'invasion mongole, entre les Ier et IIIe siècles. Mais ils n'étaient pas en possession des textes sacrés. C'est un singe, que les Chinois appellent Sun Wukong, qui est parti en Inde aux côtés du moine Sanzang récupérer les écritures sacrées, lors d'un rude périple, au travers des déserts du Gobi. L'histoire du bouddhisme chinois est donc, elle aussi, intimement liée aux déserts. Je m'adresse au moine qui attend patiemment que j'interrompe mes rêveries.

« Et toi, tu vis là ? »

C'est Tchow qui traduit :

« Il fait comme il veut. S'il veut aller au monastère central d'Alxa Youqi, il y va. Sinon, il a ses chameaux aux alentours. Ils sont trente-cinq moines à vivre ici, chacun leur tour, et à préserver la tradition… »

« Ce n'est pas comme dans d'autres monastères », appuie le petit Mongol en tournoyant sur lui-même, montrant les lieux de son bras étendu.

Un peu saisi de vertige, je me rends compte que rien, ou presque, n'a changé depuis deux mille ans. À ce sujet, j'ai fait une découverte il y a quelques années de cela. Je me trouvais juste à côté de l'Alashan, à 500 kilomètres d'ici, dans la ville de Jiayuguan, tout au bout de la Grande Muraille de l'époque Ming. Lors de fouilles archéologiques, des tombeaux remontant à une date comprise entre les Ier et IIIe siècles ont été mis au jour. J'ai eu la chance de pouvoir y descendre et les visiter. Et d'y découvrir, extraordinairement bien conservées, des tablettes retraçant la vie quotidienne sous les dynasties Jin et Wei, deux périodes sans bouddhisme. Sans taoïsme. Sans confucianisme. Une vie simple, à récolter le miel de leurs ruches, à élever bœufs, chevaux, moutons. Une vie à aimer et être aimé, faire des enfants, boire du vin, et finalement mourir, regretté des siens. En plein désert !

Et la vie des moines telle que je me la représente n'est pas si différente de celle des dynasties Jin et Wei, peut-être aussi de celle de leurs propres

ancêtres. Les religions se succèdent, l'environnement, la nature restent les mêmes. Ce qui compte, c'est de parvenir à vivre dans ces contrées, de mener une vie terrestre et une vie spirituelle. Je viens de comprendre un peu mieux comment vivent les gens dans le désert de Gobi, et pourtant j'ai l'impression de connaître de moins en moins de choses de ces régions. Confucius disait : « Ce qu'on sait, il faut savoir qu'on le sait. Ce que l'on ne sait pas, il faut savoir qu'on ne le sait pas. C'est cela, le vrai savoir… » Et voilà, je suis en plein dedans.

Sortie du Gobi

L'Alashan, à l'ouest du désert de Tengri, est beaucoup plus aride. Ce carré de 400 kilomètres de dunes, parmi les plus hautes du monde, peut être contourné à l'est et au nord. Plusieurs passages routiers permettent de franchir la frontière vers la Mongolie, mais ils sont interdits aux étrangers. Au nord, le sable cède rapidement du terrain à la steppe, et l'altitude augmente encore au fur et à mesure que les montagnes s'imposent. En plus, au mois d'août, on peut grelotter dans la partie nord de l'Alashan, pour peu que le ciel soit couvert.

À l'ouest, le désert est longé par un fleuve, le Ruo Shui. Le long du fleuve, des peupliers de l'Euphrate alternent avec des villages de la Chine du Moyen Âge. La vallée du Ruo Shui est un véritable boulevard qui relie la Sibérie et la Mongolie à la Chine centrale. C'est sans doute l'itinéraire qu'ont emprunté les « évadés du Goulag » et autres aventuriers venus du nord, qui affirment avoir traversé le Gobi. Il s'agit bien sûr là d'un abus de langage, puisque « le » Gobi en tant que tel n'existe pas, il s'agit d'une mosaïque de plusieurs déserts.

Plus à l'ouest encore, derrière le Ruo Shui, commencent les « vraies » routes de la Soie. Le centre de la région est occupé par une grande dépression formée par un ancien lac, le Lob Nor. Au fil de l'histoire, son emplacement exact a dérivé de quelques dizaines de kilomètres, au gré des relevés et des expéditions. Ainsi, en 1892, l'explorateur Sven Hedin a pu constater l'emplacement d'un lac issu du fleuve Tarim. En 1935, quarante ans plus tard, il vit que celui-ci s'était déplacé. Les caravanes chargées de marchandises entre la Chine et l'Europe contournaient cette grosse dépression, l'un des points les plus bas de la terre. Le lac Aiding, qui affiche

154 mètres sous le niveau de la mer, est l'endroit le plus bas de Chine. Le Lob Nor est bordé au nord par le désert du Pei Shan, sillonné par des pistes minières ou militaires. Au sud, des dunes monumentales en bloquent l'accès : c'est le désert de Kumtag.

Pour finir, le dernier désert vers l'ouest est le Takla-Makan, tout simplement le mot persan pour dire « désert ». D'environ 800 kilomètres de long sur 300 de large, il compte des dunes, moins imposantes cependant que chez ses voisins : 200 mètres de haut, contre 400 dans le Kumtag et 500 dans l'Alashan. Il est contourné par une route au nord et une au sud qu'empruntaient les caravanes.

Pour être tout à fait complet, il faut mentionner également le bassin de Dzoungarie, dans le nord de la province de Xinjiang, qui est occupée par un désert de sable, parcouru par des pistes. Coincé contre le Kazakhstan, entre les montagnes du Tian Shan et de l'Altaï, il est long de quelque 300 kilomètres. Le bassin du Tsaidam, plus au sud, dans la province du Qinghai, de la même taille, annonce le début du Tibet au sud.

Les routes de la Soie contournaient ces différents déserts, impossibles à traverser pour des caravaniers à dos de chameau ou de lourds chariots tirés par des bœufs. Sur les diverses routes circulaient des peaux de renard ou de zibeline, apportées en Chine depuis le lac Baïkal, du papier ou des tissus importés de Chine vers le Pakistan ou l'Afghanistan. De multiples autres inventions se sont diffusées sur la planète grâce à ces pistes perdues au milieu du continent : la boussole, le sextant, les pâtes, le riz… venu de Chine. En réalité, la soie, bien que très convoitée, était peu répandue et a bien peu circulé sur ces routes : en pleine Renaissance française, sous le règne de François Ier, on estime à deux chariots de soie au maximum par an la cargaison venue d'Orient. De plus, cette soie était peut-être venue d'Afghanistan, et non de Chine, et était parfois de moindre qualité. Mais le terme de routes de la Soie, si évocateur, est demeuré…

Je m'active à présent sur le clavier de mon téléphone satellite. L'appareil a été exposé aux vents de sable, et les touches répondent mal à mes impulsions. Le moine est reparti traire ses chamelles ou méditer devant les statues du Bouddha, je ne sais…Quant à Tchow et à sa femme, ils ont comme d'habitude monté la tente d'intendance, qui nous sert aussi de cuisine. Après quelques essais infructueux pour faire fonctionner mon téléphone, je range l'appareil devenu inutile, en rageant contre la technique

qui ne marche jamais quand on en a besoin. Je comptais appeler Wang et mon ami Michael afin qu'ils viennent me chercher à Shugui avec un véhicule, et c'est désormais impossible.

« Eh, Tchow ! »

J'appelle mon ami au travers la toile de tente. En vain.

J'explique à Tchow que nous devons quitter le cœur du désert de l'Alashan où nous sommes, car nous n'avons plus de possibilité de contact avec l'extérieur et que, surtout, nos réserves de vivres s'amenuisent rapidement. En ce mois de juin, il est impératif de faire vite, car la chaleur va en s'amplifiant. S'il fait 35 °C à l'ombre, le sable peut atteindre la température de 75 °C sur les faces les plus exposées au soleil. De quoi se brûler les pieds au deuxième degré. Et les chameaux ne sont pas habitués à gravir des dénivelés aussi importants que dans la région, il faut les ménager.

Trois jours plus tard, nous ne sommes pas sortis d'affaire. Je pensais qu'en piquant plein est, la dépression dans laquelle se situe le monastère de Shugui se prolongerait. De fait, nous ne rencontrons pas de dunes monumentales, comme près de Badain Jilin, mais quelques traces de campements mongols, une ferme en briques dans un cirque de dunes, des traces d'une moto chinoise… Ce n'est pas grand-chose, mais pour la région cela indique déjà une activité énorme !

Sur la gauche, au fond d'un dénivelé, un liquide pareil à du mercure signale le plus grand lac de l'Alashan. Contrairement aux autres lacs, il n'est pas enchâssé dans les dunes. Mais ses berges de glaise sont dangereuses pour les bêtes – comme pour l'homme – qui pourraient s'y enliser. Pas moyen d'y faire boire nos chameaux. Avec mes jumelles, je parviens pourtant à détecter la silhouette de chevaux. Aussi incroyable que cela puisse paraître, des nomades laissent donc paître librement leurs chevaux dans ce désert de sable, chose que je n'ai jamais vue auparavant.

Malgré la présence incongrue de ces chevaux, je commence à réaliser qu'il ne sera pas facile de sortir de cette dépression. Les dunes tout autour sont raides, très raides pour les chameaux, et la crête n'est pas bien large. En 4 × 4 ou en camion, ce ne doit guère être plus facile, et le châssis du véhicule en prendrait un sacré coup. Un chauffeur du Sahara ne passerait jamais par ici… Mais avec les Mongols, tout est possible…

Six jours après avoir quitté Shugui, les dunes se tassent enfin, de nouvelles espèces végétales font leur apparition. Tchow, d'ordinaire si

discret, jubile. Il se laisse glisser de sa monture – comme toujours, je préfère marcher – et saute dans mes bras.

« *Wo he ni. Xin lia xin. Tong zhu diquicun* », me dit-il.

Ce qui peut se traduire par : « Toi et moi, nos cœurs sont réunis. Notre monde est une famille. »

Je hausse les épaules.

« Ben oui, dis-je. Pourquoi crois-tu que je suis ici ? »

Mais, sous ma désinvolture affichée, je souris intérieurement. Nomade dans l'âme, je trouve tout naturel de faire le lien entre des mondes si différents, le mien et le sien. De vivre avec mes frères des déserts, de les comprendre et de tout endurer avec eux.

Je ne peux qu'être ému de constater que ce que je ressens est partagé. Un peu comme un amoureux qui se rend compte qu'il est aimé en retour.

Un bonheur n'arrivant jamais seul, mon téléphone satellitaire fonctionne à nouveau. J'ai Michael en ligne.

« *Hi, shitting boss* », me dit-il de but en blanc.

Je suis étonné de l'entendre si proche, avec une voix nette, alors qu'il est à 500 kilomètres d'ici.

« *Yeahhhh slave ! Why are you not there ?* »

J'adopte le même ton moqueur que lui. Avec mes vrais amis, pas de langue de bois. La vie est très courte pour expliquer les choses les plus simples.

Michael et Wang ont dû s'inquiéter de notre silence, vu le retard que nous avons pris. Mais aucun d'entre eux n'en laisse rien paraître. Si le désert devait nous avaler, eh bien, il nous avalerait. Le mieux que nous puissions faire est de faire les choses correctement, en prenant le minimum de risques. Bien sûr, la langue est un obstacle majeur, surtout lorsque les groupes se séparent et qu'il faut se retrouver. Cela m'a déjà joué des tours à Binutu. Mais dans le désert, l'entraide est de mise.

Le temps de rejoindre les monts rocailleux de Yablaï, qui marquent les dernières dunes de l'Alashan, une journée et demie de plus s'est écoulée. Dans notre dos, le disque rouge se couche lentement. Des ombres immenses, trois hommes et quatre chameaux, s'étirent devant nous. Un bruit inhabituel rompt le silence. C'est celui des moteurs de deux Jeep qui viennent à notre rencontre.

En voyant les deux véhicules venir à notre portée, je sais en mon for intérieur que je ne reverrai pas avant longtemps ces déserts de Chine. Mais, au cours de cette expédition, je les ai un peu mieux compris, je m'en suis imprégné. Un brin d'herbe au gré d'une dune m'en apprend plus sur la vie qu'un traité d'histoire naturelle. Le contraire, toutefois, n'est pas vrai : les empreintes que j'ai laissées dans l'Alashan s'effaceront avec le temps. Nous nous sommes faufilés entre les dunes, comme des scarabées infatigables. Comme l'écrit Lao-tseu dans *Le Livre du tao et de sa vertu* : « La meilleure façon de marcher est de ne laisser ni empreinte, ni trace. » Pourquoi l'homme moderne ne suit-il pas ce précepte avec la terre qui l'abrite ?

Quarante-huit heures plus tard, la Jeep de Michael aborde enfin les faubourgs de Lanzhou. Le goudron se désagrège en plaques sur l'autoroute, symbole de déliquescence des sociétés. Des installations pétrolières, des aciéries défigurent le paysage. Sur les rives du fleuve Jaune et les montagnes alentour, la terre a été plantée et replantée d'arbustes pour tenter de fixer le sol… mais plus rien ne retient vraiment l'argile crevassée qui menace de dévaler dans la vallée. Et la poussière, dès que le vent se lève, ne rencontre plus de frontière jusqu'à Pékin ou Tokyo.

Longtemps considérée comme la ville la plus polluée de Chine, la capitale du Gansu, qui compte quelques millions d'habitants, a tout de même su se doter de quelques espaces verts le long du fleuve, et il arrive désormais qu'on y croise des vélos ou des scooters électriques. Mais les embouteillages y sont célèbres…

Michael s'arrête au bord de l'autoroute pour négocier des pêches en barquettes à un marchand. Aux dires de mon ami chinois, ce sont les meilleures de l'ouest de la Chine. Alléché, je mords à pleines dents dans l'une d'elles. Aucun goût. Je garde le fruit entamé dans la main en me demandant comment m'en débarrasser sans vexer mon hôte. Il y a deux siècles, le climat chaud de la région permettait sans doute d'y cultiver d'excellents arbres fruitiers. Mais depuis, l'industrialisation de l'agriculture, les pesticides ont tout gâché.

Contrairement à ce que son prénom peut laisser croire, Michael est chinois. Il s'agit en réalité d'un deuxième prénom qu'il s'est choisi, son nom chinois étant imprononçable. Son visage dénote des racines tibétaines et mongoles. Il est vrai que cette région a brassé tant de peuples différents : Han, Ouïgours, Hui, Tibétains… Le mélange a opéré, et aujourd'hui on ne

sait plus les distinguer les uns des autres. C'est au moins un avantage que je reconnais à la civilisation urbaine : elle nivelle et gomme les différences ethniques et culturelles, en Chine comme ailleurs. On ne garde finalement de sa langue et de sa culture qu'un zeste de folklore, dont on ignore parfois les origines…

Le soir, après des heures d'embouteillages, Michael et moi partons en vadrouille, à pied ou en taxi jaune, comme à New York. Je sais que la première étape de la soirée sera un restaurant « ethnique » où nous mangerons de la viande de mouton bouillie. La province de Gansu, comme la province du Qinghai voisine, a toujours abrité beaucoup de Tibétains, et les plus grands monastères bouddhistes se trouvent dans la région. À moins qu'un dîner d'affaires ne se présente. Dans ce cas, nous resterons des heures assis dans un salon privé autour d'une table ronde, nantie d'un plateau en verre tournant. Les toasts portés à grand renfort de tasses d'alcool de sorgho ou de chopes de bière se succéderont à un rythme soutenu, agrémentés d'une quantité de plats différents, auxquels personne ne fera véritablement honneur.

Vers minuit vient l'heure du massage des pieds. Après avoir marché des jours dans le désert, je reconnais que j'apprécie ce petit luxe de la civilisation.

Aussitôt installé dans son fauteuil électrique, Michael me demande à brûle-pourpoint :

« Que vas-tu faire ? »

Ma réponse fuse, elle aussi :

« Me tirer d'ici ! »

Michael n'est pas surpris. Il sait très bien que je quitte la Chine dès demain, pour d'autres horizons. Il m'envie un peu, sans réellement se sentir capable de suivre mon exemple et de quitter son pays.

« Attends un peu. Ce sont les meilleures masseuses du Gansu et du Xinjiang réunis. C'est mon cadeau d'adieu », me dit-il.

Mon ami chinois se doute-t-il des tourments qui s'emparent de moi ? Ce ne sont plus les dunes à gravir ou l'extrême chaleur qui m'inquiètent, mais l'avenir de ces peuples que je viens de côtoyer. À mes yeux d'ethnologue, le temps est compté pour préserver leur culture et leurs trésors de connaissances. Les nomades eux-mêmes sont de moins en moins nombreux.

Je lance à Michael :

« Tu as raison, terminons ce massage des pieds avant ! »

Australie

Il est inutile de rentrer en Europe. Dans quel but ? Y retrouver mes racines ? Dans la région où je suis né, l'Alsace, la chaleur est bien trop lourde à cette époque de l'année. La végétation n'est pas adaptée aux montées du thermomètre, comme elle peut l'être dans les déserts – tels, au Sahara, les graminées résistantes ou les palmiers des oasis, ou aux États-Unis, les épineux et les cactus. En Europe, la verdure rend toute son humidité lorsque le soleil cogne, et l'air devient moite. Au bout de deux jours maximum, l'orage succède à une fange quasi tropicale. Sans compter que lorsque le soleil brille, la pollution à l'ozone repart de plus belle…

Me voici à Darwin. Sur ce continent presque neuf, dernier territoire à avoir été colonisé par l'homme blanc, on pourrait s'attendre à une ville bâtie hors des contraintes de notre vieux monde. Bien sûr, Sydney, Melbourne ou Brisbane, anciennes villes coloniales construites sur le même modèle que Le Cap, San Francisco ou Los Angeles, sont sans surprise victimes de la loi anglo-saxonne des fast-foods, des centres commerciaux ou des motels. Mais Darwin, à l'origine modeste comptoir commercial, devrait échapper à ce modèle. En circulant dans les rues bordées d'immeubles blancs et d'une sage végétation tropicale, je dois déchanter. Darwin – qui tient son nom de Charles Darwin, le théoricien de l'évolution – est désormais une ville moderne, propre, rangée. Les visages que l'on y croise sont presque tous blancs, rarement asiatiques ou indiens. Qu'est devenue la communauté aborigène de la région, celle des Larrakia ?

C'est ce que je cherche à savoir en quittant Darwin dès le lendemain au volant d'un 4 × 4 de location. Cap sur la péninsule de Cobourg en terre d'Arnhem, dans l'extrême nord de l'Australie, un « coin » de

100 000 kilomètres carrés et l'un des plus perdus du continent. Avant de sortir de la ville, je longe les nouvelles installations portuaires, mises en œuvre après la découverte de gaz et d'hydrocarbures en mer de Timor. Des ouvriers – immigrés, bien sûr – terminent de construire le parking d'un nouveau Chinatown. Il est vrai qu'ici nous sommes à égale distance de Manille ou de Singapour que de Canberra, la capitale de l'Australie. Plus loin, on bétonne et on ceinture le lagon, dans l'objectif d'y protéger les crocodiles marins géants, les « Salty », qui, paraît-il, affluent. Il s'agit, après tout, de leur habitat naturel…

En longeant la mer d'émeraude, l'histoire extraordinaire de ce Français me revient en mémoire. Dans les années 1850, un matelot, Narcisse Pelletier, est abandonné sur une plage par son navire. Il est retrouvé dix-sept ans plus tard mais par un autre navire, anglais cette fois. Recueilli par les Aborigènes, il vit nu et tatoué, et a oublié sa langue d'origine et même son nom. On l'exhibera comme un animal de foire devant tous les pontes de l'anthropologie française, et il mourra comme un misérable gardien de phare face à l'Atlantique, croyant encore se trouver dans le Pacifique. L'histoire de ce « sauvage » blanc démontre, n'en déplaise à Charles Darwin, qu'il peut être plus facile à un Occidental de s'adapter au bush australien que de se réadapter à son milieu d'origine.

Une fois passé l'Arnhem *freeway*, on aborde la péninsule de Cobourg, baignée par la mer de Timor. À l'ouest, l'île Tiwi (je ne la trouve pas sur la carte – pour moi c'est l'île Melville) est encore elle aussi peuplée d'Aborigènes. Une chaleur lourde s'engouffre par les fenêtres. Tous les chemins de terre qui mènent à des mines de bauxite ou des domaines privés sont interdits d'accès. La région est comme défendue à un étranger comme moi. Même la baignade m'est impossible, à cause des fameux crocodiles marins.

Le paysage, de grès rouge, me rappelle certains plateaux du Sahara : le Tassili n'Ajjer en Algérie, l'Ennedi au Tchad… Mais la grande différence, c'est qu'ici, dans le Kakadu, on trouve encore de l'eau qui s'accumule dans de petits bassins d'un bleu profond.

Assailli par les mouches et les moustiques en raison de la chaleur tropicale, je décide de dormir sur les rives de l'East Alligator River, un nom qui ne s'invente pas ! En écoutant décliner le chant des cigales, je me demande ce que demain me réserve.

J’attaque à l’aube par une piste qui me fait franchir 200 mètres de dénivelé, et atteindre enfin la terre d’Arnhem. Je repère immédiatement des cultures sur brûlis, qui ne peuvent être le fait de fermiers blancs. On pourrait croire que brûler la végétation sèche endommagerait la brousse, mais c’est le contraire. C’est une façon de limiter les feux de brousse naturels provoqués par la foudre en fin de saison sèche, et qui, eux, sont dévastateurs.

Je marque une pause à la station-service de la localité de Kapawanamyu, en réalité un hameau de trois maisons préfabriquées. Il est vrai que la seconde ville du Territoire du Nord, Nhulunbuy, ne compte que mille habitants ! Il faut même détenir une autorisation spéciale pour s’y rendre. Le pompiste me sert et prend mes billets sans dire un mot. Ses lèvres sont épaisses, sa peau est sombre, mais ses cheveux sont blonds comme les miens. C’est presque mon sosie, car après mon expédition dans les déserts de Gobi j’ai la peau de la même couleur que la sienne, et les cheveux aussi. C’est sans doute ce qui l’intrigue chez moi.

« Tu veux voir les peintures des Yolngu ?

— Les Yolngu ? »

Apparemment, ma réponse ne le décourage pas, car il me tend une canette de bière d’un litre, que je repousse d’un geste. Lui en boit une longue rasade. Que je ne semble pas connaître le nom local des Aborigènes n’est pas pour lui déplaire. Il poursuit la discussion :

« Si tu me paies trois bières, je t’emmène voir. »

Je marchande pour la forme.

« Deux !

— Adjugé ! »

Je sais par expérience que le hasard préside souvent aux rencontres les plus enrichissantes.

Il se présente en se frappant la poitrine :

« George Ballang Namarrgon. »

J’ai toujours été frappé par la rapidité avec laquelle les locaux parviennent à jauger d’un œil les étrangers, particulièrement les Blancs, les Balanda comme on dit par ici. Ils vous sondent en une seconde, vous admettent ou vous récusent d’un regard. Et se faire accepter n’est pas une mince affaire : les Balanda ont fait tellement de dégâts.

George grimpe à bord et nous voilà partis. Au bout de quelques kilomètres, j’arrête la voiture au bord d’un billabong, une mare recouverte

de nénuphars et de jacinthes d'eau, histoire de me rincer le visage recouvert de poussière rouge. Mais George, d'un geste leste, me retient et, de sa main, me désigne une forme tapie dans les herbages. Un crocodile, qui attend patiemment son dîner. Mon séjour dans la vallée de l'Omo, en Éthiopie, m'a enseigné que les sauriens chassent dans certains bras de cours d'eau très encombrés de branchages, mais que, 100 mètres plus loin, le danger peut être totalement écarté. J'ai aussi passé des dizaines de nuits sous la tente, à quelques mètres de points d'eau infestés de crocodiles, sans jamais m'être senti en danger. Les locaux m'ont appris à mesurer le risque et l'expérience fait le reste.

Mais, en Australie, tout est plus grand, plus plat et plus giboyeux qu'en Afrique. La terre d'Arnhem, recouverte d'eucalyptus et de buissons à *Spinifex*, n'est pas encore un désert. Les crocodiles y sont donc probablement plus agressifs dans certains lacs du Rift africain, de sorte que je me résous à écouter sagement les conseils de George.

Un escarpement de grès oxydé surplombe le billabong. Des grottes et des surplombs y sont visibles, à l'œil nu, recouverts en partie de latérite et d'eucalyptus. Je crains fort qu'il ne faille escalader cette masse rocheuse qui abrite certainement quantité de reptiles. Je ne me suis pas trompé : George se dirige d'un pas nonchalant vers les premiers reliefs. En s'accrochant aux racines affleurantes, nous parvenons à escalader l'amas, et bientôt nous atteignons un surplomb qui annonce presque le sommet de l'une des collines des Injalak Hills. En sueur, assaillis par les mouches microscopiques, nous nous redressons et je croise le regard de George par-dessus mon épaule. Je me retourne. Ébahi, je me trouve devant des dizaines de peintures rupestres de diverses couleurs : ocre, blanches, rouges…

George m'explique en peu de mots, mais en pointant ses doigts sombres sur telle ou telle figure :

« Tu as là Namarrgon, l'homme-lumière… Puis là, Karungali, la femme-serpent… »

Plus loin, les peintures figurent des requins-marteaux, des raies marines… Ni vraiment stylisé, ni vraiment figuratif, le dessin est étroitement codifié.

« Si ton père dessinait de cette façon, tu ne peux pas dessiner autrement », m'explique George.

Souvent, ils représentent des événements survenus lors de la migration d'un groupe : une rencontre avec un serpent, le souvenir d'un ancêtre

symbolisé par le feu… C'est un losange, tu vois…

Interpréter ces dessins est extraordinairement compliqué, mais l'idée de base est qu'une peinture représente toujours la vie d'un clan et de ses héros, particulièrement des aventuriers partis dans le bush ou dans le désert à la rencontre d'autres Aborigènes. Stries et motifs symbolisent les différents clans qui gravitent autour des personnages principaux… Les étoiles figurent bien sûr le ciel, et tous les animaux ont leur place dans les peintures des Aborigènes.

En les examinant attentivement, je suis surpris de découvrir des personnages peints en blanc. Je pose la question à mon ami :

« Mais ce sont des Blancs ! Des Balanda ! »

Ainsi, certains Aborigènes de la terre d'Arnhem ont vu leur tout premier Blanc aux environs de 1950, l'ont représenté sur les peintures rupestres. Car celles-ci, dont certaines remontent à l'arrivée des Yolngu sur le continent australien, il y a quarante ou cinquante mille ans, en provenance des îles indonésiennes, sont retravaillées au fil des siècles et des années. Je me prends à me demander si elles seront encore là dans des milliers d'années. Seront-elles encore là dans des dizaines de milliers d'années ? Et, alors, que sera-t-il advenu de notre urbanisation galopante, de notre modèle de civilisation ? Et les Aborigènes eux-mêmes, que seront-ils devenus ? L'état de décrépitude des baraquements des villages de Gove, de Nhulunbuy ou de Katherine laisse augurer le pire pour la suite. L'alcoolisme et la pauvreté semblent avoir condamné ce peuple, comme tant d'autres avant lui… Et dire qu'avant 1960 les Aborigènes n'étaient pas considérés comme des êtres humains, et qu'il faudra attendre 1967 pour qu'ils soient reconnus comme tels… Des lieux sacrés, comme celui qui abrite ces peintures, permettent de penser que tout cela nous survivra, pourtant.

« Au fait, comment s'appelle cet endroit ? »

Nous sommes en train de descendre la roche en nous accrochant aux eucalyptus.

« Il n'a pas de nom. Aucun Occidental n'y est jamais venu.

— Mais alors, pourquoi m'avoir amené ici ? »

Si j'espérais que George me dise que je ne suis pas comme les autres, qu'il a vu une lueur particulière dans mes yeux, j'en suis pour mes frais.

« Mais tu as oublié ? Contre deux bières. »

Le temps de rejoindre notre véhicule, et le pompiste s'acharne, au moyen de son coutelas qui était pendu à sa ceinture, sur une branche d'eucalyptus. Au bout de quelques minutes, il effeuille les derniers rameaux.

Je le regarde faire sans rien dire.

« C'est un eucalyptus particulier qu'on appelle le *stringybark*. On ne le trouve qu'ici, dit-il.

— Ouais

— Nous faisons des *molos* avec…

— Des *molos* ?

— Oui, vous appelez cela des didjeridoos. Mais nous, nous appelons cela des *molos*… »

Voilà qui éclaircit les choses. Cet instrument traditionnel des Aborigènes, à mes oreilles, émet un son plus proche de celui d'une vieille tuyauterie que de la vraie musique. Mais le didjeridoo raconte la même chose que les peintures rupestres que nous venons d'admirer. J'apprends ainsi que cet instrument, dont on trouve des exemplaires de pacotille à vendre un peu partout, à côté des boomerangs, autre invention australienne, a été façonné par cette communauté des Yirrkala. Pour la petite histoire, lorsque les industriels miniers blancs ont commencé à exploiter les mines de bauxite, c'est sur une écorce d'eucalyptus que les chefs aborigènes ont peint leurs certificats de propriété pour faire valoir leurs droits. Aujourd'hui, les Blancs et les indigènes ont conclu une sorte de paix des braves : en échange de l'exploitation de leur sous-sol, les Aborigènes sont logés et bénéficient gratuitement du gaz et de l'électricité. Pas sûr qu'à terme ils soient gagnants.

Il est temps de rejoindre Yirrkala, un bourg de quelques bungalows préfabriqués, nichés autour d'une vieille église méthodiste. Il fait nuit lorsque nous arrivons et George s'en va aussitôt, sans dire un mot. Pour ma part, je m'installe à même le sol pour la nuit, car j'aime le contact sur ma peau de la terre rouge et ancestrale.

Le lendemain, le soleil se lève derrière un eucalyptus majestueux, les acacias décharnés me rappellent l'Afrique lointaine. Un dingo domestiqué me renifle le mollet quand j'aperçois George qui vient à ma rencontre, un paquet sous le bras. Toujours sans un mot, il me le tend : c'est un *molo*. Un didjeridoo qu'il a façonné cette nuit dans sa branche d'eucalyptus. Je souffle dedans, sans parvenir à émettre le moindre son. George s'en empare et, en une expiration, sort de l'instrument une note puissante et continue,

qui me rappelle aussitôt le « chant des dunes », le bruit que fait le sable lors des glissements de terrain dans le désert.

Il me rend l'instrument :

« C'est pour toi.

— Mais cela vaut bien plus que deux bières, dis-je, ému.

— Non. Et, d'ailleurs, tu ne me les as pas payées ! me fait remarquer George.

— D'accord. Mais contre un café…

— *Deal* », conclut George en me frappant la paume de la main.

Trois semaines plus tard, j'ai parcouru 4 000 kilomètres, presque exclusivement sur des pistes. J'ai quitté la terre d'Arnhem par le parc de Kakadu et Litchfield, pour me diriger vers le désert rouge et Alice Springs, au cœur de l'Australie. Les nuits, toujours à même le sol, me semblent de plus en plus fraîches, glaciales parfois, et j'ai voyagé dans la plupart des déserts d'Australie.

Petit à petit, les eucalyptus ont disparu, faute d'eau, même si les déserts australiens sont beaucoup moins secs que le Sahara ou le Gobi.

On parle d'ailleurs plutôt de semi-déserts, comme le Kalahari en Afrique australe. Il arrive qu'il pleuve, de manière totalement erratique.

Les arbres laissent place à un tapis végétal constitué de ce que les Australiens appellent *cane grass,* une herbacée raide et piquante que certains appellent même herbe porc-épic. On dit qu'elle pourrait même percer le réservoir d'une voiture ! Le *cane grass* recouvre environ le quart de l'Australie. Il en existe plusieurs variétés, reconnaissables à leurs teintes différentes. Il s'agit donc d'une ressource végétale importante pour les Aborigènes, qui utilisaient par exemple les graines, les *Triodia*, pour fabriquer du pain. La sève, elle, servait à produire une sorte de glu destinée à piéger les oiseaux. Le *cane grass* sert aussi à communiquer entre groupes autochtones, grâce à la fumée noire qu'il dégage.

Outre ce tapis végétal, on trouve aussi des acacias dans ces semi-déserts australiens. À la différence de leurs cousins africains, dont les redoutables épines peuvent percer la semelle d'une sandale, ces arbres endémiques, appelés ici les *mulga*, ont les branches lisses.

Du nord au centre, j'ai d'abord traversé le Great Sandy Desert. C'est un explorateur du nom de Warburton, qui, en 1873, a rejoint Alice Springs par la côte ouest et l'a baptisé ainsi, en raison de l'extrême régularité des

cordons dunaires qui s'étendent sur un millier de kilomètres. Les dunes, très étendues, y sont toutefois beaucoup moins hautes que dans l'Alashan ; elles ne font que 15 à 30 mètres de hauteur.

Le désert de Simpson, au sud-est, est lui aussi dunaire mais beaucoup plus petit. Par la piste d'Oodnadatta, il se prolonge par le lit d'un ancien lac à sec, le lac Eyre. J'ai eu la surprise d'y croiser des dromadaires sauvages, qui subsistent grâce à l'eau de la nappe phréatique du lac. Leurs ancêtres ont été amenés d'Inde ou du Pakistan sur le continent lors de la construction de la voie ferrée qui relie Adélaïde, sur la côte sud, à Darwin, au nord, de part et d'autre des régions sableuses. La région est tellement désertique que la ligne de chemin de fer compte un tronçon de 480 kilomètres en ligne droite ! Après la construction de la voie ferrée, les bêtes, devenues inutiles, ont été laissées là et sont revenues à l'état sauvage, grâce aux mares alimentées par les nappes phréatiques. Ce qui n'existe en aucun cas au Sahara ou en Asie, où les dromadaires sont tous domestiqués.

À Adélaïde, face à l'île de Tasmanie, la mer grise et déchaînée ne me donne guère envie de m'attarder. Je repars vite vers le désert retrouver un peu de chaleur et tenter de côtoyer quelques populations aborigènes, qui ont malheureusement pratiquement disparu. Je ne parle pas, bien sûr, des lamentables spectacles folkloriques auxquels on peut assister aux environs d'Ayers Rock, le mégalithe rouge le plus connu d'Australie.

Dans le sud du pays, c'est le territoire du Grand Victoria Desert, nommé ainsi en l'honneur de la reine Victoria, tout comme le plus grand lac d'Afrique. Le grand désert de Victoria, en français, se reconnaît, lui aussi, à ses cordons dunaires, mais plus lâches et moins hauts que ceux qui occupent le grand désert de sable, plus au nord. Les dunes y sont orientées d'est en ouest, en fonction de la direction des alizés. Un peu plus à l'ouest, vers l'océan Indien, se trouve enfin le dernier des déserts australiens, le désert de Gibson, qui doit son nom à Alfred Gibson, qui y a laissé la vie en essayant de le traverser en 1873. On y croise encore quelques colonies d'Aborigènes ngaanyatjarra, qui vivent là depuis cinquante mille ans, aux côtés des émeus, ces cousins de l'autruche et des kangourous. À cette faune s'ajoutent lapins, chats ensauvagés, dromadaires et renards amenés par l'homme.

Dans le grand désert de Victoria, j'ai laissé derrière moi le lac Eyre, à sec, et je me dirige à présent vers Perth. La vie est devenue rare dans ce

désert, chassée par la frénésie destructrice des Blancs. Même les kangourous sont décimés, leur habitat naturel ayant disparu. Et les petits koalas, adorables peluches ressemblant aux pandas, subissent le même sort. L'évolution naturelle a aussi sa part de responsabilité dans la disparition de telle ou telle espèce. C'est le cas du thylacine, mieux connu sous le nom de tigre de Tasmanie. Cet animal, mélange de marsupial et de loup, capable d'ouvrir la gueule à 120 degrés, était encore très présent il y a deux ou trois mille ans sur tout le continent australien. Le dernier spécimen est mort en 1936 en Tasmanie. On pense que c'est l'introduction par l'homme du dingo, un chien venu des îles indonésiennes il y a trois mille ans et revenu à l'état sauvage, qui a provoqué l'extermination du tigre de Tasmanie.

Il n'y a pas tant d'habitants blancs que cela dans ce désert. Cela prouve d'ailleurs qu'il suffit de bien peu de monde (et de beaucoup de moutons !) pour dégrader rapidement un biotope. Quant aux Aborigènes, dont on estime qu'ils font partie des plus vieux peuples du monde, avec d'autres peuples comme les aborigènes d'Assam (dans l'est de l'Inde), de l'île Sentinelle du golfe du Bengale ou du Deccan, ils étaient sans doute environ un million à vivre sur le continent avant l'arrivée des colons blancs. Ils ont été massacrés, empoisonnés, déplacés sur des terres insalubres, on leur a arraché leurs enfants (jusqu'en 1969) pour les placer dans des pensionnats. En 1920, les Aborigènes n'étaient plus que soixante mille…

Toutefois, la situation s'améliore. Depuis quelques dizaines d'années, après les « générations sacrifiées », la population aborigène est repartie à la hausse. Le gouvernement leur a « octroyé » des territoires, où ils ont pu reprendre leur vie traditionnelle, tout comme les nomades sahariens réinvestissent « leur » désert dès qu'ils le peuvent, de même que tous les peuples de tous les déserts… Histoire de faire mentir Charles Darwin qui disait : « Les espèces qui survivent ne sont pas les espèces les plus fortes, ni les plus intelligentes, mais celles qui s'adaptent le mieux aux changements… » Aujourd'hui, les Aborigènes pourraient bientôt être un million, répartis en centaines de communautés sur un continent aussi vaste que l'Europe, les États-Unis ou la Chine. Extrêmement dissociés, espacés, ces groupes ne parlent pas toujours la même langue – on comptait auparavant sept cents dialectes différents, une centaine désormais –, ne se nourrissent pas des mêmes plantes et forment un monde extraordinairement divers et complexe. Depuis le matin, je n'ai croisé personne sur cette piste étroite et sinueuse, alors que sur les plus grandes pistes qui traversent le

grand désert de Victoria, il n'est pas rare de voir des convois de camions attelés avec plusieurs remorques. Mais ici, rien. Peu importe, ce n'est pas cela que je recherche. Avant d'atteindre le désert de Gibson, en laissant la plaine de Nullarbor sur ma gauche, j'espère rencontrer le peuple aborigène de Balgo Hills. En effet, dans l'un des rares livres récents écrits sur les Aborigènes, Marlo Morgan, une femme chimiste pratiquant la médecine traditionnelle, raconte avoir été « enlevée » et initiée par cette communauté, dans le désert de Great Sandy. Cette histoire est fausse, affirment les principaux intéressés, et j'ai décidé d'aller voir moi-même ce qu'il en était, en discutant avec les locaux.

Tout à mes réflexions, je ne remarque pas le bosquet qui me barre la piste. D'ordinaire, un buisson déraciné et roulé par le vent est parfaitement inoffensif, et il m'est arrivé de rouler dessus des centaines de fois dans les déserts américains. Mais, ici, il s'agit de *Spinifex*, l'herbe porc-épic, et la gomme de mes pneus est déjà bien fatiguée. Pouffhhh ! Je crève pour la deuxième fois de la journée, alors que je n'ai qu'une roue de secours à bord.

Je mesure tout de suite la gravité de la situation. La ferme la plus proche doit être à une centaine de kilomètres ; je suis à la jonction de l'est et de l'ouest, dans une zone très isolée. Il me reste un gallon d'eau, soit environ 4 litres, dans un bidon en plastique. Je n'ai pas de GPS, que j'ai jugé inutile dans la région. Je possède simplement une carte sans intérêt qui m'indique que la mer du Sud est à plus de 400 kilomètres sur ma gauche, derrière la fameuse plaine argileuse et déserte de Nullarbor.

Contrairement aux consignes officielles, qui déconseillent formellement de s'éloigner de son véhicule en cas de panne ou d'accident, me voilà parti à pied, marchant en sandales dans le sable rouge, en short, un simple bandeau sur le front. Même si j'ai déjà parcouru des dizaines de milliers de kilomètres seul dans le désert, ma situation n'est pas des plus enviables. La chaleur frôle les 40 °C, des centaines de mouches virevoltent autour de moi. S'il y a assez d'humidité pour que prolifèrent autant de mouches, c'est que l'on doit pouvoir survivre dans ce désert. Mais, paradoxalement, cette humidité accroît encore le danger dans cet environnement. Car ces végétaux qui rendent leur humidité dans l'air sous la brûlure du soleil, une fois tombés en poussière et mélangés à l'argile des lacs maintes fois asséchés, encrassent les voies respiratoires. C'est âcre. Fatigant. Les basses pressions écrasent vite les épaules. Rien de tel dans les vrais déserts continentaux et ultrasecs comme le Gobi et le Sahara.

À la réflexion, je me dis qu'il est préférable de couper plein nord. Je pourrais peut-être tomber sur l'une des communautés aborigènes ngaanyatjarra, même si elles ont tendance à se rapprocher des points d'eau fixes ou des pistes routières. Et puis je croiserais la grande piste reliant Alice Springs à Perth, qui me cerne par le nord, et sur laquelle passent quelques véhicules chaque jour. Je ne peux m'empêcher malgré tout de penser à cet homme tombé en panne en juin 2015, en plein été austral, qui avait 46 kilomètres à parcourir pour arriver à une ferme où trouver du secours. On l'a retrouvé mort à 1,6 kilomètre du but.

Aujourd'hui, bien qu'il fasse chaud, c'est l'hiver austral. Je bois peu et à petites gorgées. Par de telles températures, il m'est déjà arrivé de ne pas ressentir la soif durant quatre ou cinq heures. Je sais qu'il s'agit d'une sensation subjective, exacerbée par la peur, l'angoisse. L'adrénaline et la sérotonine affolent les compteurs. Les deux capteurs de la faim et de la soif, d'ailleurs, sont très proches l'un de l'autre, nichés dans l'hypothalamus. Qui n'a jamais vu un cheval ou un chien hésiter entre boire ou manger, alors qu'il a très soif ou très faim ? Ses sens le trompent. C'est la preuve, d'ailleurs, qu'on peut aussi tromper les sens. Je pense à Théophile Gautier, qui disait que « l'un des grands malheurs de la vie moderne, c'est le manque d'imprévu, l'absence d'aventure »… De ce point de vue, me voilà bien loti !

De petites dunes d'une dizaine de mètres de hauteur ponctuent de loin en loin le paysage, alternant avec des étendues de plaine au sol d'argile craquelé, parfois quelques galets plats patinés par le soleil et le vent. Quand je croise une rivière ou un lac asséché, qu'on appelle *creek* en Australie et *oued* au Sahara, des acacias *mulga* se dressent au milieu des bosquets d'herbes. Parfois, un tapis de fleurs rouges, à présent desséchées, ponctue le tout d'un peu de couleur. Ce sont des pois du désert, des *swainsona*. Ces fleurs sont toxiques : les animaux qui les broutent présentent des troubles du comportement, les femelles avortent ou bien donnent naissance à des petits mal formés. Le coupable est un alcaloïde nommé *swainsonine*. C'est à cause de lui qu'il arrive parfois, à l'époque de la floraison, de voir des troupeaux de kangourous complètement défoncés !

Pour l'heure, c'est un moloch qui détale sous mes pieds. Ce lézard cornu, qu'on appelle aussi dragon barbu, offre toutes les apparences d'un animal agressif ou venimeux. Son corps est hérissé d'épines et des couleurs vives marquent le niveau du cou. Mais c'est moi qui l'effraie, et il se cache très

vite dans un trou sous un tronc d'arbre. Dommage : je l'aurais bien mangé, car ce lézard se nourrit de fourmis, une source de sel non négligeable pour aider à retenir l'eau dans le corps. De là vient aussi la croyance que consommer du sel permet de mieux résister à la chaleur et à la déshydratation. C'est pour cela que l'on distribue du sel aux militaires postés en zone aride. Mais cette théorie est parfois battue en brèche. En effet, chez les plantes, le sel peut provoquer une sorte de stress salin, toxique pour un organisme qui n'y est pas habitué. Chez les animaux, qui sont des ruminants, le sel aide à réguler la flore bactérienne présente dans l'estomac. Mais l'homme, lui, a surtout besoin d'une alimentation variée et de sels minéraux ; le sel naturellement contenu dans les aliments suffit. On pense d'ailleurs que nos contemporains consomment beaucoup trop de sel. Pourquoi en serait-il autrement dans le désert ? J'ai même plutôt remarqué que les nomades, que ce soit les Touareg ou autres, ne salent pas leur nourriture, se contentant du seul sel contenu dans leurs aliments et notamment dans le lait des chamelles. Tant pis donc pour mon dragon barbu, que je n'ai d'ailleurs aucune envie de chasser à mains nues dans les branches mortes et les troncs tordus. Ruisselant de sueur, sale et maculé de poussière, je préfère passer mon chemin. Heureusement, la chaleur baisse un peu, d'heure en heure. Au fur et à mesure que le jour descend, je me méfie de la faune cachée dans les zones arbustives, qui peut être dangereuse. Il n'existe pas en Australie de gros prédateurs comme en Afrique, mais la Grande Île compte les reptiles parmi les plus toxiques au monde : le « serpent brun » (*Pseudonaja textilis*), le « tête cuivrée », le « serpent tigre », la « vipère de la mort », le fameux *taïpan* de couleur sable, et quelques autres encore… On dit même que l'Australie est le seul continent où l'on décompte plus d'espèces de serpents mortelles pour l'homme que d'espèces inoffensives. Bien sûr, il y a peu de vie dans le désert, et il ne faut donc pas s'attendre à tomber sur une bête dangereuse derrière chaque touffe d'herbe. Mais les mauvaises rencontres peuvent survenir malgré tout. Au Kalahari, il m'est arrivé de marcher sur un cobra. Au Sahara, j'ai dormi sur des vipères des sables, et des scorpions me sont montés plusieurs fois sur la manche. Par chance, je n'ai jamais été mordu ou piqué. Il faut dire que les reptiles en général ne mordent leur proie que pour l'endormir avant de l'engloutir. Ils n'ont guère intérêt à gaspiller leur précieux venin et n'en injectent des doses létales que s'ils ont la nécessité

de se défendre. De plus, durant l'hiver, dans la région où je suis, tous les serpents tombent en léthargie, sauf le tête cuivrée.

À ma gauche, le soleil baisse sur l'horizon. Depuis deux heures déjà, je marche en direction d'un bosquet d'eucalyptus, perché en haut d'une colline. J'y parviens lorsque le disque d'or en touche le sommet et projette son ombre sur le sol rouge. À mon approche, un vol de tourterelles bleues, à l'étrange crête, s'échappe dans un battement d'ailes. Puis un bruissement de feuilles me fait sursauter. Deux kangourous roux, un couple, s'enfuient à grands bonds, poussant des cris rauques, tels des chats qui feulent. Chaque année, les Australiens tuent plus de 4 millions de kangourous, pour faire paître bœufs et moutons dans leurs pâturages. J'aurais bien moi-même abattu un petit kangourou ce soir, histoire d'en faire mon dîner. Mais je n'ai aucun outil tranchant avec moi et je me demande bien comment j'aurais fait pour courser des bêtes qui peuvent détaler à la vitesse record de 30 kilomètres à l'heure. Au Kalahari, il m'est arrivé de chasser le lièvre en compagnie de Bushmen, selon une technique particulière. La bête, débusquée par trois ou quatre petits chasseurs pygmées, est cernée puis plaquée contre un bosquet. En cherchant à s'échapper, elle bondit… Et c'est cet instant qu'un Bushman plus habile que les autres choisit pour l'attraper « au vol », sachant dans quelle direction elle va sauter ! Le kangourou, lui, peut se montrer agressif quand on le chasse. La bête est capable par exemple d'entraîner un dingo, un chien sauvage, dans un marais et de le noyer avec ses pattes, ou carrément de le rouer de coups de patte, comme un boxeur ! Je me promets, à la première occasion, de demander à un Aborigène comment on chasse le kangourou… Peut-être me répondra-t-il « *ganguru* », ou « je ne sais pas »… justement le mot qui a donné leur nom aux kangourous, selon la légende. On raconte en effet que c'est la réponse qu'auraient faite les autochtones au capitaine Cook en 1770, quand il leur désignait ces animaux inconnus des Occidentaux… Mais cette histoire est probablement fausse, car les indigènes appellent le kangourou tout simplement *rou*. Toujours est-il que mon couple de petits kangourous roux, sur ces entrefaites, s'est arrêté au sommet de la colline et m'observe en se léchant les bras et les jambes. Sans doute une façon de se rafraîchir après une chaude journée, tout comme leur halètement leur permet d'aider à évacuer la chaleur emmagasinée par leur corps.

Je détourne mon attention pour aller explorer un taillis d'eucalyptus, attiré par une odeur moite. Bien vu. Je tombe sur une mare d'eau stagnante

où baignent quelques souches d'arbres. La mare s'est sans doute formée lors d'une pluie d'hiver, comme il peut en tomber sur ce désert, qui reverdit alors de manière très irrégulière. Ce sont les kangourous et les tourterelles bleues qui m'ont mené jusqu'ici. Depuis des dizaines de milliers d'années qu'ils vivent dans ces contrées, les Aborigènes ne doivent pas s'y prendre autrement pour trouver les points d'eau. Comme un animal, je m'accroupis et m'agenouille devant le précieux liquide, et, les deux mains en conque, je bois longuement. L'eau, bien qu'un peu vaseuse, est fraîche et potable. Puis je remplis mon bidon de plastique, attaché par une ficelle sur mon épaule. Le récipient était à moitié vide, et j'assure sans doute ainsi ma survie pour le lendemain. Tout à mon ravitaillement, je n'avais pas remarqué une forme étendue au-dessus de moi, sur le relief de la colline. Comme je m'apprête à passer la nuit à proximité, une petite tournée d'inspection s'impose. J'escalade le talus glissant. Parvenu sur le surplomb, je constate effectivement une forme lovée dans une anfractuosité. Un python. Plutôt petit : il ne dépasse pas 1,5 mètre.

Maintenant que je viens de me désaltérer, je peux envisager de dîner. Plus tôt, ma gorge sèche et enflée ne m'aurait rien permis d'avaler. Ce n'est pas tant la soif que la poussière et une sourde angoisse qui enserraient mon cou. À présent, il faut que je me nourrisse ! Bien sûr, je pourrais rester sans manger. En prison, lors de mes grèves de la faim, en Inde, au Tchad, il m'est arrivé de jeûner durant dix-sept, voire dix-neuf jours. Évidemment, un prisonnier dira toujours qu'il n'a rien fait de mal. De facto, j'avais juste traversé quelques déserts clandestinement. Avec autant de violations de frontières entre les pays. Seul, en chameau.

Ici, ce n'est pas pareil, je suis dans l'*outback* australien. Je n'ai pas de monture, cheval ou dromadaire, pour me transporter quand je serai à bout de forces. La chaleur est lourde, et même humide du fait de la végétation. Il faut que je mange pour conserver un peu d'énergie. Alors, je saisis une pierre et l'abats sur la tête triangulaire du reptile. Un seul coup suffit pour venir à bout de l'animal. Je saisis la queue du python et je le tire à moi comme une vieille guenille. Selon une ancienne habitude prise dans le Sahara, je m'installe en surplomb du point d'eau ; l'eau attire la vie, toutes sortes de vies, et je préfère rester à une prudente distance. Avec quelques allumettes que j'ai heureusement gardées sur moi, j'allume un feu : d'abord quelques brindilles et des feuilles d'eucalyptus, puis des branches. Le temps que les braises rougeoient, le python ne bouge plus du tout et je le dépose

délicatement sur le foyer. Une fois cuite, la fine chair blanche, semblable à celle de la saumonette ou de la raie, sera friable et je pourrai la déguster avec les doigts. Puis je pourrai me reposer, le soir tombant, puisque je suis convaincu que le corps n'est pas fait pour marcher, supporter la chaleur et digérer en même temps.

La viande est cuite et crépite. Je la retire et la laisse refroidir sur un lit de feuilles d'eucalyptus. Les Bushmen m'ont appris que la viande pouvait « aussi » hydrater le corps, car, une fois cuite, elle contient 90 % de son poids en eau. Moi qui serais plutôt végétarien en France, j'ai néanmoins mangé de la viande dans le Kalahari. La température, sur le plateau de ce bouclier d'Afrique australe, par 1 000 ou 1 200 mètres d'altitude, peut descendre jusqu'à – 10 °C, – 15 °C. Par ce froid, on s'active surtout la nuit, pour chasser ou se déplacer, et il faut reconstituer ses réserves d'énergie. Dans le désert australien, l'altitude est moindre – entre 300 et 500 mètres en moyenne –, mais il n'en reste pas moins qu'il faut se nourrir. Après avoir avalé environ un kilo de viande de python, me voilà rassasié, et je pousse les restes de mon dîner du pied pour pouvoir m'étendre en admirant les étoiles. Je songe à cette histoire étonnante, celle d'un Américain appelé Robert Bogucki, qui, en juillet 1990, s'était mis en tête de parcourir à vélo 700 kilomètres de ce désert. Sa petite amie l'avait même encouragé dans son expérience « mystique ». Au bout de quelques jours, bien évidemment il avait abandonné sa bicyclette, inutilisable dans le sable, et continué à pied. Il aurait passé quarante-trois jours dans le désert, avant d'être découvert par des pisteurs aborigènes, avec 30 kilos de moins mais en vie. La chance lui aura souri. Un autre aventurier, un jeune Allemand, s'est retrouvé en février 2014 bloqué deux semaines entre deux rivières en crue. Il a survécu en mangeant des mouches et d'autres insectes…

Mes yeux se ferment sur les étoiles de cet hémisphère austral si mal connu des Européens. Mon esprit divague. Tous ces êtres humains qui n'aspirent qu'aux richesses matérielles, et qui n'ont d'autre choix que de travailler et produire toujours plus pour les obtenir. Les espaces naturels, les forêts équatoriales qui se réduisent comme peau de chagrin. Les rapports « humains » qui en réalité deviennent de plus en plus inhumains. Les déserts qui occupent la moitié de la planète et des hommes préservés de tout qui y vivent finalement plutôt mieux que les autres… Et si le véritable luxe, c'était l'espace ? La liberté ? « Voulez-vous échanger le meilleur pour le moins bon ? demande Moïse dans le Coran. Descendez dans n'importe

quelle ville. Vous y trouverez certainement ce que vous voulez. » Ces paroles sont criantes de vérité.

À l'aube, je suis reparti. Pour marcher dans le désert, j'ai mes petites habitudes. Pendant longtemps, je me suis contenté de chausser des tongs. Impossible de faire plus léger, et puis cela ne coûte rien, 1 ou 2 euros maximum. Mais l'âge avançant, je me suis résolu à investir dans une paire de sandales à lanières, car je ne sais pas marcher avec des chaussures fermées. Inimaginable, en effet, de marcher pieds nus sur le sable, qui devient brûlant au fil des heures, même l'hiver. Et si dans le désert australien on ne trouve pas de ces boulettes piquantes qu'on appelle cram-cram au Sahara, en revanche, les brins acérés de *Spinifex*, qui sont venus à bout de mes pneus, sont légion. À marcher dans le sable, on gagne une corne de talon bien épaisse, semblable à une patte de dromadaire. Pour éviter qu'elle ne se fendille, j'ai l'habitude de badigeonner les crevasses de stick à lèvres. Le mieux est quand même un gel à base d'huile d'argan. Sinon, du jus de citron ou l'huile d'une boîte de sardines font l'affaire. Hier soir, j'ai utilisé le gras de la peau du python pour remplir les interstices qui se forment sur mes talons. Outre mes sandales, j'ai pris l'habitude de marcher vêtu d'un short de style militaire, venu remplacer les pantalons larges de style touareg que je portais auparavant. La poussière du désert qui recouvre cuisses et mollets, mêlée à la sueur qui forme comme une seconde peau, suffit à me protéger des brûlures du soleil. Une chemise ou un tee-shirt quelconque complète ma tenue, pourvu qu'ils soient en pur coton. Reste la tête. Les Blancs, en Australie, aiment porter des chapeaux dans le style *Crocodile Dundee*, qui ont le mérite de procurer de l'ombre et de préserver les rares neurones nécessaires pour tenir une chope de bière. Personnellement, je prends des coups de chaleur sur le front et l'arrière de la tête, donc j'ai adopté un simple bandana. Je trouve les chèches sahariens trop volumineux, ou trop épais. En Australie, j'ai eu la surprise de découvrir que la mode du bandana ne date pas d'aujourd'hui : les Aborigènes retiennent parfois leur épaisse chevelure blonde à l'aide de morceaux d'étoffe. Sur les rochers peints des cavernes, les hommes ont déjà des sortes de bandanas ! Et puis, ce foulard a quantité d'autres usages : on peut s'en servir pour éponger un front noyé de sueur, ou faire un oreiller avant de s'étendre à même le sol. Un conseil pour ceux qui ont oublié leur chèche ou leur keffieh : mieux vaut alors retirer son tee-shirt ou sa chemise pour

enturbanner sa tête, car un coup de soleil vaudra toujours mieux qu'une insolation.

À midi, je m'octroie une demi-heure de repos à l'ombre d'un acacia *mulga*. Un peu de vie surgit dans ce coin d'ombre : quelques fourmis déambulent mollement autour de moi, suivies de près par l'un de leurs prédateurs. C'est un lézard *diporiphora*, qui ne vit qu'en Australie. Il a le corps gris-beige, surligné de jaune et de noir. Contrairement aux autres lézards, il ne fuit pas la chaleur étouffante. Au contraire, il s'y complaît, des heures entières parfois. En revanche, il s'isole du contact du sable brûlant en se perchant en hauteur, sur une branche ou dans un buisson. J'observe le lézard immobile qui semble me narguer. La branche sur laquelle il est perché ploie sous la brise. En effet, les déserts australiens, ouverts sur l'océan Pacifique à l'est, l'océan Indien à l'ouest, la mer de Tasmanie au sud et la mer de Timor au nord, peuvent être balayés par le vent. Cette fois, l'air vient de l'ouest et un petit souffle rafraîchit agréablement ma nuque. J'ai dénoué mon bandana qui sèche doucement. Après m'être épongé le visage, je rajuste mon foulard, et je me remets en route vers le nord.

Par endroits, la végétation est très dense. Des bosquets de plantes grasses, qui peuvent atteindre parfois plusieurs mètres de haut, m'obligent à faire des détours. Certaines de ces plantes portent des fleurs roses ou blanches, du *hakea* qu'on retrouve jusque dans les jardins japonais.

Kilomètre après kilomètre, je découvre ce désert si différent des immenses dunes du Sahara ou du Gobi. Après deux crevaisons et deux jours de marche, j'ai compris autant de choses qu'en deux mois de voyage. Au volant de mon 4 × 4, croisant des camions hauts comme des immeubles, des pick-up conduits par des Blancs rougeauds coiffés d'un large chapeau, le bras droit à la portière, je n'aurais rien vu de tout cela. Pas plus que je n'aurais appris à comprendre ce désert en visitant les Arunta d'Ayers Rock ou d'Uluru, en assistant à quelques danses folkloriques ou en découvrant quelques peintures rupestres sur les rochers.

Contrairement aux déserts arides que sont le Sahara ou le Gobi, des environnements susceptibles de se révéler mortels pour l'homme, on peut survivre ici de cueillette et de chasse, comme le font les Aborigènes depuis des dizaines de milliers d'années. À condition, bien sûr, de bien connaître les plantes et de savoir chasser. Prendre une vie animale n'est pas détruire. Les Aborigènes croient d'ailleurs que tous les « petits esprits » des animaux vont, à un moment donné, faire revivre le désert d'une manière ou d'une

autre. Les communautés qui vivaient là, dispersées en petits groupes, avaient chacune son dialecte, son art, ses croyances… Les hommes ayant la plupart du temps l'obligation de chercher une femme à l'extérieur de chez eux, les cultures se sont mélangées. Je repense à George, en terre d'Arnhem, rencontré par hasard, qui m'a fait découvrir une partie de la culture aborigène. J'espère bien retrouver le didjeridoo qu'il m'a offert, et qui est resté, bien enveloppé dans un tissu, enfermé dans la voiture abandonnée au désert. Seuls les hommes, m'a expliqué George, peuvent jouer de cet instrument, et sa tribu est détentrice des secrets de sa fabrication.

Ma deuxième journée de marche touche à sa fin. Le soleil se couche sur ma gauche, tandis que mon ombre s'étire vers ma droite. Surpris, je tombe sur une construction sommaire, de branchages et d'herbes sèches, sans doute un abri destiné à se protéger du vent et du soleil. De toute évidence, il a été construit par un Aborigène. Si des humains ont dormi là, il y a des mois ou des années de cela, je peux bien faire de même. C'est ainsi que ce continent immense a été parcouru, repéré, traversé, borné par ses habitants. Malgré l'aridité, je ne tarde pas à repérer des fougères à l'ombre d'un bosquet d'eucalyptus. Ce n'est guère étonnant, les fougères peuvent même pousser sur la lave sèche d'un volcan. Les pousses vertes qui s'enroulent en forme de crosse me semblent appétissantes, et j'en cueille une. C'est bon, avec un petit goût d'asperge. Pourtant, les fougères – et particulièrement leurs racines – sont souvent toxiques, et d'ordinaire je ne m'y fierais pas. Mais ces jeunes pousses-là paraissent bien inoffensives. À la base de ces crosses se trouvent les graines microscopiques qui permettent à la fougère de se reproduire, avec une précision toute mathématique : chacune des quatre-vingts vésicules contient précisément soixante-quatre spores. La nature ne laisse rien au hasard. Et si les Aborigènes ont installé un campement ici, où les fougères poussent sans doute depuis des siècles, ce n'est probablement pas un hasard non plus. En dévorant mes petites crosses vertes, je me demande de quand peut bien dater l'abri qui se trouve à quelques pas de là. C'est très difficile à dire : les branches et les feuilles entrecroisées sont sèches, mais elles ne sont pas en voie de pourrissement. Cela ne veut pas forcément dire que la construction est récente : dans le désert, le bois reste intact des dizaines, voire des centaines d'années. Même les termites, qui abondent dans certains coins, ne dévorent pas les branches coupées. Pourtant, ces insectes mangent de tout, y compris leurs

congénères, car certaines espèces sont anthropophages. En Australie, il peut leur arriver de manger des os, de l'ivoire, voire des toiles de tente…

En farfouillant parmi les fougères, je repère des fourmis à l'abdomen gonflé et transparent, couleur d'ambre. Ce sont des fourmis à miel, comestibles, comme la plupart des fourmis d'ailleurs. En tout cas, celles qui vivent dans des fourmilières à entrées multiples telles que l'on peut en voir au Sahara ou dans d'autres déserts, car il s'agit de fourmis végétariennes, meilleures à consommer que les fourmis carnivores. Je décide d'y goûter : leurs poches craquent sous la dent comme des grains de raisin. Ce n'est pas mauvais du tout. Les Aborigènes, d'ailleurs, se délectent de ces fourmis à miel. Ainsi mis en appétit, je creuse le sable mélangé à l'humus. Quelques vers se tortillent, et je les avale crus. Une bonne source de protéines, aussi bonne que de la viande ! Ne dit-on pas ici qu'un kilo d'insectes représentera toujours un kilo de viande ? Les locaux mangent aussi des termites, ou une chenille de papillon de nuit, le bogong, particulièrement appréciée.

Décidément, cet endroit est un véritable garde-manger, et je comprends de mieux en mieux pourquoi cet abri est installé ici. Les fougères, en se reproduisant, même sans humidité ou sans nappe d'eau, abritent tout un cortège d'insectes et de larves. Les humains comme moi n'ont plus qu'à se servir. Ils peuvent aussi chasser les prédateurs de ces insectes, comme les lézards, les serpents, les marsupiaux ou les oiseaux. Même venimeux, les serpents sont parfaitement comestibles : il suffit de leur couper la tête et la queue, où se situe en général la glande qui sécrète le venin, et de les faire cuire.

Moi qui suis plutôt végétarien lorsque je suis en Europe ou dans les déserts où l'on circule à dromadaire ou à cheval, je me plie aux lois de la nature dans les déserts d'Australie, d'Afrique australe et dans certains déserts américains. Je me nourris de ce qu'elle a à offrir, même s'il s'agit d'animaux : mais jamais je ne tue par plaisir. C'est moins cruel, quoi qu'il en soit, que de tuer bœufs, veaux, poulets, porcs, dans des usines à viande. Et à se nourrir de ces protéines industrielles, on absorbe tout ce qu'ont mangé les bêtes avant nous : hormones de croissance, pesticides divers, antibiotiques, maïs transgénique. Les protéines issues des poissons d'élevage ou du lait ne valent pas mieux. À se demander si on peut encore manger un yaourt sans risque ! À tout prendre, je choisis encore le python grillé.

Les locaux aiment dormir sur des matelas d'herbes sèches. Mais personnellement, je préfère de loin le sable nu. La nuit, le désert abrite une vie insoupçonnée : des scarabées sortis de nulle part qui griffent tout ce qu'ils trouvent, des moustiques perdus qui volettent en vrombissant et, en Australie surtout, des milliards de mouches qui s'attaquent au moindre centimètre de peau qu'elles peuvent trouver. Inutile donc d'attirer encore plus d'insectes en dormant sur un matelas de feuilles !

Après avoir avalé quelques lampées d'eau, je m'étends enfin, simplement à même le sol. Je savoure quelques minutes de calme. Car paradoxalement, dans le désert, on n'a jamais l'esprit libre : il faut en permanence surveiller où l'on met les pieds tout en fixant la ligne d'horizon pour garder son cap. Se concentrer sans cesse sur ces deux angles de vision suffit à occuper tout l'espace mental. Mais il faut aussi guetter la présence de prédateurs ou les pièges que recèle parfois la végétation. Par exemple un serpent brun caché dans un bosquet touffu, ou une branche de *Spinifex* plus acérée que d'autres. Se baisser pour éviter une branche d'acacia *mulga* un peu basse. Et même rester attentif aux feuilles mortes des eucalyptus, qui peuvent dissimuler de drôles de lézards.

Lorqu'on est tout à son observation, il n'est pas rare que l'on se blesse, surtout lorsque l'on marche comme moi en sandales ou en tongs. Mes pieds sont en sang et mes jambes portent des estafilades jusqu'à l'aine. Comme je suis souvent torse nu, j'ai aussi la poitrine et les flancs marqués de griffures zébrées, et je suis bien sûr recouvert de la poussière du désert. La sueur a tracé des rigoles blanches sur la couche de crasse qui me recouvre. Heureusement, en marchant, les grains de silice nettoient un peu mes pieds, où le sang pas encore séché caille entre les orteils. Mon visage, luisant de saleté et de sueur, ne doit pas être beau à voir. Tant pis ! L'avantage de la solitude, c'est que vous n'incommodez personne par votre crasse. Et il sera toujours temps de prendre une douche une fois arrivé à bon port.

Je m'endors rapidement, tout en gardant l'oreille attentive aux craquements suspects et aux rongements qui proviennent sans doute des élytres de criquet, encore que je n'en sois pas certain. Un hibou se fait entendre dans le lointain, puis plus rien.

À mon réveil, le jour n'est pas encore levé. Ma montre indique 5 heures du matin. La température est encore fraîche, mais la lueur laiteuse de l'aube annonce que la course du soleil va bientôt reprendre, brûlant tout sur son passage. À l'autre bout du continent, dans le Queensland, il est possible

qu'il neige. Il est temps de reprendre ma route. Je me lève, tout ankylosé, et les premiers pas sont douloureux. Le temps que les muscles se réchauffent, et tout ira bien. Le soleil, comme moi, s'est mis en chemin : ses rayons, clairs et lumineux, ne tardent pas à jaillir sur ma gauche. Les herbes et les branches basses se battent en pourfendant leurs ombres géantes. Mais leur combat est perdu d'avance. Bientôt le soleil illuminera tout d'une lumière dure, et l'astre montera inexorablement à la verticale. Ce sera à nouveau le désert total, brûlant. Le décor sera figé dans l'immobilité, les sons et la densité de l'air seront différents.

Je savoure la fraîcheur tant qu'il est encore temps. Je tente d'en faire profiter chaque cellule de mon corps, car je n'ai pas la capacité, comme les oryx ou les reptiles, de faire varier ma température corporelle de 4 ou 5 °C. L'homme ne sait pas stocker la fraîcheur dans son corps comme les animaux du désert. Chez lui, un changement de température se traduit par de la fièvre, provoquée par la déshydratation, un coup de chaleur ou un coup de soleil. C'est une manière pour l'organisme de se défendre, mais la fièvre peut avoir de graves conséquences. Puisque je ne peux pas réguler ma température comme un animal, j'essaie de tromper les capteurs qui m'indiquent les sensations de chaud, de froid, de faim ou de soif. Cela fait des dizaines d'années que je m'y emploie. Comment est-ce que cela fonctionne ? Je ne sais pas, mais je me doute que cela a quelque chose à voir avec l'endorphine et d'autres substances sécrétées par l'organisme.

Je gravis péniblement le monticule, une espèce de dune arbustive. Au sommet, le sable rouge est nu, façonné par le vent. La vue porte loin sur l'horizon. Aussitôt, mon regard est attiré par une forme rectangulaire. Une maison ? Non, car la forme se déplace… Je me méfie de mes impressions, car, dans le désert, on peut très vite être trompé par les distances, les formes… Les sons eux-mêmes vous égarent en permanence. Le soir, lorsque l'air est pur, on peut entendre un glapissement de dingo qui se trouve en réalité à deux heures de marche. Et le vent de face, même léger, empêche de percevoir d'autres sons.

La forme que j'aperçois et qui se déplace ne peut être qu'un véhicule, sans doute un gros camion. Dans ce cas, cela signifie que je ne suis pas très loin de la piste, même si je ne distingue pas le ruban de latérite qui sépare le grand désert de Victoria du désert de Gibson. Tout au plus voit-on un tourbillon de poussière rouge s'élever autour de la forme en mouvement.

Il me faudra encore sans doute des heures de marche pour atteindre la piste. Ensuite il s'agira d'attendre un véhicule de passage, puis d'espérer que son chauffeur acceptera de prendre à son bord une espèce d'Aborigène blanc, écorché et sale. Avec mon bandana, ma peau cuivrée et mes cheveux blonds, je commence à ressembler de plus en plus aux autochtones, les narines épatées en moins. Tout à fait ce que les *bloody pigs* qui conduisent ce genre d'engin détestent…

Une semaine plus tard, me voici à l'aéroport de Perth. Comme je le prévoyais, il m'a fallu courir dans les herbes une demi-journée supplémentaire pour croiser la piste, qui semblait s'éloigner au fur et à mesure que je m'en approchais.

J'ai eu de la chance, car, à peine arrivé au but, un chauffeur de *baggy*, accompagné de sa femme et de sa marmaille, s'est arrêté pour me faire monter à l'arrière du camion. Il m'a déposé à Kings Canyon Loop, non loin d'Alice Springs, d'où je suis reparti à bord d'une dépanneuse antédiluvienne. Après avoir rejoint mon véhicule laissé dans le désert, je n'ai mis qu'à peine trente minutes pour en réparer les deux pneus. Dans la localité de Balgo Hills, j'ai retrouvé le bar, les bâtiments en préfabriqué, les fûts en métal remplis de canettes de bière vides. Personne pour me servir à la pompe à essence, où j'ai réglé avec le peu d'argent restant sur ma carte de crédit, qui n'avait pas bougé de la voiture. J'ai repris l'apparence d'un Occidental grâce à une bonne douche. Je suis reparti aussi vite que je suis arrivé, pensant aux journées que j'avais vécues à cause d'une simple crevaison. Narcisse Pelletier, ce Français abandonné sur la côte australienne, qui a vécu dix-sept ans avec les Aborigènes uutaalnganu ou « gens des plages », m'est revenu à l'esprit. L'apprentissage a dû être rigoureux, mais profitable. Le jeune marin aura au moins appris à chasser, à pêcher, à survivre et à respecter l'environnement. Il aura aussi vécu l'entraide entre êtres humains. Nul doute que, sans elle, il n'aurait pas survécu. James Cook, qui a fréquenté ces parages, disait des Aborigènes : « En réalité, ils sont bien plus heureux que nous, les Européens. La mer et le désert leur fournissent tout ce qu'il est nécessaire… Et ils ne sont pas troublés par l'inégalité de notre condition humaine. » Que pouvais-je ajouter à cela ? Rien.

J'ai repris la route, et j'ai rejoint Broome et enfin Darwin en suivant le lit de la rivière Gibb. Personne pour réceptionner mon véhicule. Tant pis. Je

l’ai laissé sur le parking de l’aéroport, avant de m’envoler pour Perth et de retrouver le froid.

Escale à Dubaï. Septembre

Je ne m'arrête dans la péninsule Arabique que le temps d'une escale. À l'atterrissage, on aperçoit parfois la plus haute tour du monde – Burj Khalifa – qui ressemble à s'y méprendre à une antenne relais du plus mauvais goût.

L'aéroport de Dubaï, la nuit, est plus triste qu'un fast-food géant, même s'il vaut quand même mieux que celui de Doha, au Qatar, ou de Mascate, à Oman. On n'y trouve pas une bière pour désaltérer un voyageur assoiffé, et, dans l'immense hall, les toilettes pour femmes sont à un bout, celles pour hommes à l'autre bout. Sans parler des transferts, qui se font dans des bus où les indications ne sont données qu'en arabe… Un pays ouvert sur le monde, le Qatar ? Allons donc. Bien sûr, un Européen âpre au gain peut toujours trouver son compte dans ce pays fait de l'argent du pétrole et du gaz. Putes russes. Centres commerciaux géants, avec installation de *base jump* ou patinoire. En plein golfe Persique !

On en oublierait presque qu'ici nous sommes cernés par les déserts et les différentes tribus qui les peuplent depuis des millénaires. Les déserts d'Orient, terme évocateur qui englobe tous les déserts qui s'étendent entre l'Arabie (ou l'Irak) et l'Inde. On les appelle aussi déserts arabo-sindiens, car ils vont jusqu'au Sind, en Inde. Parmi les habitants de ces déserts, les modes de vie sont très divers ; certains étaient pêcheurs, tournés vers la mer, d'autres oasiens, d'autres encore – bien peu, finalement – éleveurs nomades de chèvres ou de dromadaires. Même à Oman, au bout de la péninsule Arabique, je n'ai jamais croisé de grands troupeaux de dromadaires.

Ici, dans la péninsule Arabique, on compte deux grands déserts. Le désert de sable du Rub al-Khali, d'environ 800 kilomètres de long, qui a été

parcouru en partie par l'explorateur anglais Wilfred Thesiger juste après la guerre. Il a appelé ce monde de sable le désert des déserts. Et, après avoir côtoyé les chameliers bédouins, il a eu cette phrase : « Notre frénésie pour les biens matériels et notre arrogance culturelle nous mèneront à notre perte. À moins que nous n'apprenions à nous arrêter et à réfléchir. » Les premières dunes du désert de Rub al-Khali naissent non loin du golfe Persique. Mais le « vrai » désert commence à partir de la frontière saoudienne : avant, ce sont plutôt des dunettes pour s'amuser à bord de son 4 x 4.

L'autre grand désert arabe est le désert du Nefoud, dans le nord de la péninsule. Désert de sable également, il a été immortalisé par Lawrence d'Arabie, qui en a longé à grand-peine les 400 kilomètres, son 1,65 mètre monté avec des bottes de cavalerie sur un pauvre dromadaire…

Le reste de la péninsule est semi-désertique, parsemé d'oasis. La tribu des Ibn Saoud, qui va s'élever au rang de dynastie royale, vient du Nejd, une zone de maigres palmeraies. C'est grâce au wahhabisme, un rigorisme puritain prôné par un jeune prédicateur nommé Muhammad ibn Abd al-Wahhab, que cette petite tribu des environs de Riyad s'est imposée au détriment des Turcs.

Devant moi, dans l'aéroport, passent des hommes vêtus de keffieh et de *dishdasha*, ces longues tuniques sans col. Leurs femmes, dont on ne discerne pas les yeux, marchent trois pas derrière. Mais que l'on ne s'y trompe pas : malgré leur tenue traditionnelle, au vu du pli parfait de leurs atours, il est certain que les intéressés sont riches, accompagnés d'une armée de Philippines, de Pakistanaises ou de Cinghalaises pour les servir…

Après eux, ce sont deux hommes, bras dessus, bras dessous, qui déambulent. En tendant l'oreille, je reconnais les intonations de l'ourdou et du baloutche. Ces hommes viennent des déserts situés de l'autre côté du golfe Persique, entre l'Irak et l'Inde, que les scientifiques désignent comme étant les déserts arabo-sindiens. Particulièrement vastes, ils couvrent la moitié de l'Iran, la moitié de l'Afghanistan, la moitié du Pakistan et l'ouest de l'Inde. J'y ai passé deux ans, à les traverser et les explorer, avec mes chameaux et j'y ai vécu pas mal d'aventures. À l'ouest démarrent d'abord les déserts du Kévir et de Lout en Iran. Ils ont été formés par d'anciens lacs, à présent à sec. Le Kévir, à la rigueur, peut encore faire penser aux lacs en eau que l'on trouve en Turquie comme le lac Tuz. Mais le Lout, parfois considéré comme « le » désert le plus chaud du monde, avec 57 °C relevés

en été, est particulièrement aride et hostile. Quand je l'ai traversé avec mes chamelles, c'était l'hiver, et la température du sable pouvait atteindre 75 °C. Vient ensuite le Séistan, situé au Pakistan, à l'ouest de l'Indus, puis tout le sud de l'Afghanistan est occupé par le Dasht-i-Margo, le désert de la Mort. En Inde, les déserts assez atténués du Thâr (au nord) et du Sind (au sud) ferment la boucle.

Au nord de l'Iran et de l'Afghanistan, au-delà d'une chaîne de montagnes moyennes, citons aussi les deux déserts d'Ouzbékistan et du Turkménistan, qui forment tout de même la quatrième étendue désertique du monde, traversée par l'Amou-Daria et le Syr-Daria. À gauche, les sables noirs – Karakoum – du Turkménistan. À droite, les sables rouges – Kyzylkoum – de l'Ouzbékistan, coincés entre l'Himalaya et la mer d'Aral, qui n'existe d'ailleurs presque plus, asséchée par les pompages intensifs pour irriguer les cultures de coton. Tous ces déserts font partie des déserts d'Orient. Trois peuples les habitent… D'abord les Baloutches, à cheval entre le sud de l'Afghanistan, l'est de l'Iran et l'ouest du Pakistan. Puis les nomades des déserts, à cheval entre l'Inde et le Pakistan. Ils sont musulmans, et, à l'est du fleuve Indus, hindouistes. Enfin, les Turco-Mongols qui peuplent l'Ouzbékistan et le Turkménistan.

Au-delà de l'Himalaya, la plus haute chaîne de montagnes du monde, ce sont les déserts d'Asie centrale, tournés vers les steppes et la Sibérie, habités par des nomades.

On annonce mon vol. L'escale à Dubaï qui m'aura permis ce tour d'horizon prend fin. Rien ne me retient particulièrement ici. De plus, je suis fiché dans tous les pays de la région pour y avoir à plusieurs reprises « disparu », les brides de mes dromadaires à la main. Il y a quelques années de cela, j'étais comme aujourd'hui en transit dans un aéroport international. Une espèce de barbouze mal fagoté s'assied à côté de moi, tentant d'engager la conversation. J'ai immédiatement repéré sous sa tenue négligée un policier en civil des services pakistanais.

« Je ne veux pas te parler, lui ai-je simplement dit. Je t'emmerde. »

L'autre avait insisté.

« Mais tu vois bien que je suis en transit.

— Euuuhhh… Oui. Mais les autres fois ? »

À sa décharge, j'avais effectivement dû franchir clandestinement la frontière pakistanaise au moins cinq fois. Sans compter les frontières d'Afghanistan, d'Iran, d'Inde et du Turkménistan !

Égypte

Me voici en Égypte, où j'ai l'intention d'aller voir où l'on en est du nomadisme d'antan. Comme je le craignais, Le Caire est encore pire que dans mon souvenir. Cette mégalopole de 16 millions d'habitants, non contente d'être la plus vaste d'Afrique et du Moyen-Orient, est aussi la plus polluée. La plus invivable, la plus étouffante, car cernée par le Sahara, le plus grand désert du monde. Une fois de plus, je constate que beaucoup des plus grandes villes de la planète sont situées en limite des déserts, mais que les deux cultures ne s'interpénètrent pas. Les citadins ne comprennent rien au désert qui les entoure. C'est le cas de Los Angeles, au bord du désert Mojave, de Johannesburg, bordée par le Kalahari, de Karachi au cœur des déserts d'Orient, et aussi de Téhéran campée au-dessus du désert de Lout.

Rien d'étonnant, donc, à ce que je cherche à fuir Le Caire le plus vite possible. Rien ne me retient dans cette ville immense et poussiéreuse, ni les pyramides, ni le célèbre Sphinx. Ce n'est quand même pas lui qui va répondre à toutes les questions que je me pose. Je file vers le Sinaï. Les Égyptiens sont les descendants des fellahs, les paysans qui cultivaient des lopins de terre le long du Nil. Le désert qui les entoure est comme une muraille de verre, les retenant dans cette vallée fertile. Ce n'est qu'en Haute-Égypte et surtout au Soudan, entre le Nil et la mer Rouge, que l'on rencontre des nomades en version originale : les Bedja (qui a donné le mot bédouin). Ces peuplades sont là depuis des temps immémoriaux. Ce sont des cousins des nomades afars, que l'on retrouve en Éthiopie, en Érythrée, à Djibouti, un peu plus bas sur la mer Rouge. Comme les Bedja et leur langue, également appelée bedja, ils parlent une langue sémito-hamitique, et non arabe, malgré la proximité des lieux saints que sont Médine et

La Mecque. Par le passé, tout le pourtour de la mer Rouge était peuplé de ces nomades de type Afar, ou Bédouins noirs. La Bible nous enseigne d'ailleurs que Moïse s'est marié avec une Bédouine noire du nom de Séphora, ou Tsipora en hébreu. Séphora était une nomade afar, venue des environs de l'actuelle Aqaba, en Jordanie. Et c'est elle qui forcera son mari, Moïse, à circoncire ses fils et à se circoncire lui-même à l'aide d'une pierre tranchante, selon la coutume séculaire. Ce qui signifie que ce sont bien les Hébreux, puis les chrétiens et les musulmans, qui ont appris des traditions anciennes.

Aujourd'hui, il reste très peu de Bedja – plutôt appelés Ababda en haute Égypte – en Égypte. Reconnaissables à leur peau sombre, ils sont éleveurs de chèvres. Il en reste davantage au Soudan, où ils élèvent d'excellents dromadaires, grâce auxquels ils peuvent se livrer aux trafics d'armes ou d'héroïne dans les collines qui enserrent la mer Rouge.

Il m'a fallu trois heures pour quitter Le Caire, où les nouveaux lotissements en béton n'en finissent pas de pousser dans le désert. Constructions anarchiques, dépourvues de plan d'urbanisme, de réseau d'assainissement… Au moins, les ghettos de Johannesburg ou les faubourgs de Lagos, les deux plus grandes villes d'Afrique après Le Caire, sont dotés de systèmes d'évacuation des eaux usées…

Une fois que je suis sorti de la mégalopole, par les vitres du taxi jaune qui m'emmène vers le Sinaï, les canaux d'irrigation du Nil s'étendent à perte de vue. J'observe les eaux limoneuses du fleuve, si précieuses à la civilisation égyptienne, à présent totalement polluées par les produits chimiques, les pesticides, et aussi les déjections animales et humaines. Aujourd'hui, on n'imaginerait plus de placer des amphores en terre cuite le long du fleuve pour se désaltérer, comme on le faisait autrefois !

Puis les premières tentes bédouines apparaissent, avec leurs peaux de chèvre hérissées de poils noirs. Nous nous trouvons dans une légère dépression, un ancien bras du delta du Nil, le Wadi Tumilat. Il y a plus de deux mille ans, l'eau coulait ici, et les Hébreux, du temps de Jacob, Joseph ou Moïse, menaient leur bétail dans les pâturages. Quelques Bédouins vivent encore là avec leurs chèvres noires, profitant de la présence d'une petite nappe phréatique. C'est ici le seul endroit d'Égypte et de toute l'Afrique où vivent encore des Bédouins. Deux heures plus tard, nous franchissons le canal de Suez au niveau de la jolie ville fleurie d'Ismaïlia.

Après de multiples contrôles de l'armée et de la police, postées sur la route, le taxi s'arrête dans une banlieue délabrée de la ville d'el-Arish. La mer Méditerranée n'est plus très loin, sur ma gauche, alors qu'à ma droite s'étend le désert de sable. Vers le sud, à l'horizon, les monts volcaniques du Sinaï se dressent, et parmi eux le mont Sainte-Catherine et le mont Moïse. À quelques kilomètres devant moi s'étendent la bande de Gaza, puis la frontière israélienne. La Jordanie et la mer Morte ne sont qu'à 200 kilomètres.

Le chauffeur de taxi se demande ce que je viens faire dans ce trou perdu. Il est vrai que pour ce qui est du désert, il n'y a pas grand-chose à voir. Nous n'avons pas aperçu, depuis Le Caire, le moindre dromadaire. La région semble comme purgée de toute vie.

Je sors néanmoins du véhicule avec mon baluchon et je renvoie le taxi vers la capitale. Je sais ce que je cherche. Je pérégrine dans les ruelles sombres de la ville, éclairées par de rares ampoules piratées sur les poteaux électriques. Enfin je tombe sur un vague campement nomade complètement anachronique dans ce décor de banlieue. Des tapis posés à même le sol, des tentes noires en peaux de chèvre, qui s'enchevêtrent entre leurs piquets tendus. Des odeurs bizarrement sucrées de crottes animales. Pas de doute, je me rapproche…

« *Salam aleykoum*, Philippe. Tu es venu ? »

Malgré les années, je reconnais la voix du père de Mohamed. Il est grand, vêtu d'une *dishdasha* grise et porte un collier de barbe de la même couleur. Sa prestance étonne, alors que son fils doit peser, tout mouillé, dans les 60 kilos. Je réponds à son salut, et sans plus de cérémonial on m'introduit sous l'une des tentes.

Mohamed, en effet, est là. Il se lève et m'embrasse à la manière bédouine : les deux mains sur les épaules, hissé sur la pointe des pieds pour l'accolade vu sa taille. Puis nous nous asseyons toujours de la manière traditionnelle, les jambes repliées, pour boire du lait de chamelle fermenté et le café qui suivra inévitablement. Environ cinq ou six paires d'yeux noirs me scrutent, sans animosité. Les femmes, bien sûr, sont dans une tente voisine.

L'histoire de notre amitié n'est pas banale. Mohamed et moi nous sommes connus en Tunisie, il y a des années. À Douz, dans le sud du pays, a lieu le seul rassemblement nomade qui existe. S'y retrouvent les Touareg et les Arabes nomades chaambas d'Algérie, les M'razigs de Tunisie, les

éleveurs libyens, les Bédouins du Sahara. Tous viennent avec leurs dromadaires de course, embarqués dans un camion ou un pick-up. Et toutes les tribus s'affrontent lors de deux grandes épreuves : une course de vitesse autour du stade, et un marathon dans les dunes du Grand Erg oriental. Le tout forme un véritable capharnaüm de tentes nomades et de dromadaires, à l'ambiance étonnante, ancêtre de nos villages olympiques. Je m'y promenais quand Mohamed et son père m'ont interpellé devant leur *ferik* :

« On t'a vu à la télé la semaine dernière », m'ont-ils dit en arabe – que je comprends pour l'essentiel.

Il était pour le moins étonnant qu'un nomade bédouin ait la télévision, qu'il y reconnaisse un Occidental et qu'il l'interpelle ainsi. Mais, après quelques explications, j'ai compris que la chaîne Al Jazeera avait diffusé un documentaire (piraté, bien sûr), dans lequel je traversais le Sahara seul à dos de chameau, d'est en ouest. Cela avait évidemment beaucoup plu à nos amis bédouins du Sinaï, qui devaient sans doute se repasser le film en boucle. Il aurait été inutile de leur expliquer que je n'avais pas traversé que le Sahara, mais « tous » les grands déserts de la planète, à dos de dromadaire, à cheval ou même à pied, car ils ne connaissent que « leur » propre désert. Mais ils m'ont reçu comme un héros, affirmant que leur tente m'était toujours ouverte, une invitation à laquelle j'ai répondu avec assiduité.

Le rassemblement nomade de Douz m'a laissé bien d'autres souvenirs, plus épiques. Pour participer aux épreuves, un « ami » tunisien m'avait prêté un chameau mâle, non castré et à moitié en rut… Il était très probablement capable de courir quelques centaines de mètres à fond de train, à condition d'avoir une femelle dans sa ligne de mire ! Mais pour moi, il était impossible de diriger ou de contrôler ce pauvre animal. D'abord parce que le lobe de sa narine droite, par laquelle on coule normalement la bride, était déjà totalement arraché. Et la narine gauche n'était pas en meilleur état. L'animal, confiné dans une cour de briques sèches et nourri de branches de dattiers, n'était pas beau à voir, avec sa fourrure toute mitée et couverte de vermine. Brahim, mon jeune « ami » tunisien, ne m'avait de toute évidence pas confié sa meilleure bête, celle avec laquelle il avait gagné les épreuves l'année précédente.

J'ai malgré tout pris le départ en commençant par la course de vitesse. Il s'agissait de faire deux fois le tour d'un stade bondé, cerné par une foule vibrante et colorée. J'avais harnaché ma monture d'une selle en tabouret de

style touareg, décorée de pompons en cuir de couleur verte, rouge ou jaune, de sorte qu'elle avait plutôt fière allure. Moi-même j'avais soigné ma toilette avec un sarouel et un chèche noir. Au milieu des Chaamba, Touareg et Bédouins, nous avions, mon dromadaire et moi, une certaine prestance. Bien alignée sur la ligne de départ avec une centaine d'autres animaux surexcités, ma monture savait encore se tenir. Au coup de fusil, c'est parti ! Contre toute attente, la bête en furie détale et prend tout le monde de vitesse. Au premier passage, je suis en tête, avec jusqu'à deux longueurs d'avance sur les derniers. Des dromadaires incontrôlables qui ont raté leur départ s'égaillent, entravent la piste, ajoutant à la confusion, tandis que d'autres commencent seulement à partir. Un vrai bordel !

Lancé comme une fusée, mon animal termine son premier tour de piste… et là, catastrophe : impossible de lui faire entendre qu'il doit maintenant en faire un second ! Je m'arc-boute sur la bride, tirant de toutes mes forces sur ma gauche pour que l'animal comprenne où je veux en venir – et surtout, où je veux qu'il aille ! Mais il continue tout droit de plus belle, cavalant vers la foule massée là, tournant seulement la tête comme pour se protéger d'une mauvaise pluie. Autant dire que je n'ai pas été plus loin et que la course s'est terminée là. Heureusement, personne n'a été blessé par mon dromadaire enragé.

Le marathon qui a suivi dans les dunes s'est révélé encore plus épique. Personne ne connaissait l'itinéraire, et tout le monde s'est mis à suivre les M'razigs tunisiens, qui savaient à peu près où aller, prenant même des raccourcis dans les dunes pour atteindre les différents check-points. Dix minutes après le départ, mon dromadaire faisait à nouveau des siennes. Quand il voyait un autre animal devant lui, croyant à un rival, il sortait sa muqueuse rose en grondant, comme s'il était prêt à se battre. Il refusait d'avancer et se mettait même parfois à reculer. Impossible également de l'agenouiller : la seule solution pour moi était de sauter en marche, de le tirer par la bride en courant dans le sable brûlant, et de remonter tant bien que mal en cours de route. À ce rythme, au bout d'une vingtaine de kilomètres, j'étais bien distancé par les meneurs, ne rattrapant que quelques animaux éclopés. La chaleur devenait insupportable. Mais, incapable de déclarer forfait, j'ai glissé de la selle jusqu'à terre, enfilé mes sandales et terminé le marathon, après un temps infini, en tirant ma monture.

Quand j'ai pénétré dans la palmeraie de Douz, il faisait presque nuit, et les premiers concurrents étaient arrivés depuis trois ou quatre heures. Même

le jury avait déserté la ligne d'arrivée ! Mais le plus surprenant était que je finissais, malgré tout, 17e sur une centaine de concurrents au départ. Le vainqueur était, bien sûr, mon nouvel ami Mohamed, le petit Bédouin du Sinaï. Il avait donc gagné la course, tandis que j'avais traversé le Sahara seul à dos de chameau. Finalement, tout était bien ainsi. Le soir, je l'ai retrouvé sous sa tente nomade, sans pouvoir m'empêcher de penser que s'il avait gagné le marathon, c'est surtout grâce à sa petite taille et à son poids plume, comme les enfants jockeys qui participent aux courses de chameaux aux Émirats arabes unis. S'il fallait adopter ce format pour gagner les courses de dromadaires, alors je préférerais abdiquer tout de suite !

Cette histoire m'a appris une chose : ce qui compte, c'est de s'adapter au désert. Une petite taille y contribue, ainsi que j'ai pu le constater au contact de différentes tribus. Le mythe du « grand » Touareg ne va pas sans une armée de serviteurs pour garder le troupeau, cultiver le mil et s'occuper de la ferme. Une petite taille témoigne d'une vie plus rude, des privations, des années maigres aux pâturages pauvres, où les femelles ne donnent que peu de lait, qui va prioritairement aux chamelons, et non aux humains. Et où l'on se nourrit d'un quignon de pain trempé dans un peu d'eau. Ce qui n'empêche pas un enfant de cinq ans de pouvoir diriger une bête de 400 kilos avant même de savoir compter ! C'est cette capacité d'adaptation qui est stupéfiante.

« *Chouai khaoua ?*[1] » me demande Mohamed dans un sourire en me tendant une *finjan*, une tasse minuscule remplie du liquide cuit avec son marc.

Finalement, personne ne s'étonne de ma présence, personne ne me pose de questions. Pour les vrais nomades, cela n'a pas d'intérêt. Si je suis là, c'est parce que tel est mon bon vouloir.

Le lendemain soir, nous nous sommes mis en route. Dans la nuit noire, les dromadaires se déplacent en silence. On n'entend pas même le cliquetis du métal de leur harnais, car les caveçons des brides sont en cuir, alors que les Arabes préfèrent les chaînettes. En cette fin septembre, pas un nuage dans le ciel. La chaleur de la journée est tombée, et la fraîcheur de la nuit arrive. Malgré cela, je ressens une sourde angoisse, trahie par un filet de sueur tiède sur mon front et un flux sanguin accéléré. Mes compagnons de route, eux, ne manifestent aucune anxiété, chacun monté sur une selle arabe à deux montants, les bâts remplis de marchandises dont la nature reste mystérieuse. Mon inquiétude vient du fait que si nous venons à croiser les

forces spéciales du *Moukhabarat* égyptien, je serai sans nul doute, comme mes camarades, accusé de terrorisme et de contrebande. Ce type de « rencontre » entre groupes nomades et militaires fait tout de même une trentaine de morts par mois, rien qu'au Sinaï Nord. Après les accrochages, les autorités affirment avoir eu affaire à des bases d'entraînement d'Al-Qaida. Mais, dans les faits, il s'agit presque uniquement d'escarmouches avec des Bédouins qui brisent nuitamment le blocus de Gaza imposé par Israël, et paradoxalement par l'Égypte. En effet, les Bédouins du Sinaï Nord, des environs d'El-Arish et son arrière-pays sont désormais les seuls à venir en aide à une population affamée, abandonnée à elle-même par les Israéliens et les Arabes. En contrepartie, les caravaniers en tirent quelques ressources, cela va de soi… Bien sûr, les marchandises chargées sur les bêtes peuvent aussi bien être d'inoffensives dattes sèches que des munitions, même si j'ai ma petite idée là-dessus. De toute façon, je fais partie du convoi, impossible de rebrousser chemin. *Inch'Allah !* Je ne pipe mot et, en sentant le poil rêche sur l'encolure de ma monture, je comprends malgré tout deux ou trois choses. Tout d'abord, Mohamed et son clan faisant partie des Bédouins « notables », il est quasiment certain qu'ils ont des accointances avec les services ou l'armée égyptienne, ce qui rend un « accrochage » assez peu probable. Bien sûr, c'est l'Orient, les choses sont complexes ; rivalités, coups bas, renversements d'alliances sont monnaie courante. Mais quand même. Après que Mohamed Morsi, l'ancien président égyptien, a laissé les coudées franches à tout un petit monde dans les déserts de l'Est, on resserre les boulons et on cherche des coupables. De plus, je n'oublie pas que je suis fiché en Égypte pour avoir sillonné le pays de toutes parts à dos de chameau. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les Bédouins me respectent ! Ensuite, je finis par saisir comment les chameaux bédouins gagnent les courses : ils sont parfaitement entraînés grâce à d'incessantes expéditions de contrebande !

Après trois heures de marche, nous atteignons vers minuit un affluent du Wadi el-Arish, qui coupe en deux le Sinaï. Au loin brillent les lumières d'une petite localité du nom d'Ouiseima, mais nous nous dirigeons vers le nord-est, en direction des dunettes. Une heure plus tard, toujours en silence, nous nous arrêtons et une simple bâche est tendue entre quatre piquets. Probablement pour empêcher drones et satellites de détecter quoi que ce soit. Les dromadaires s'agenouillent sans bruit, parfaitement disciplinés,

comme s'ils connaissaient par cœur toutes les étapes de leur itinéraire nocturne.

Je suis le mouvement et je descends de ma monture en glissant le long de l'encolure de la bête, ainsi que je le fais depuis vingt-cinq ans. Puis, comme la dizaine de contrebandiers qui m'accompagnent, je fais agenouiller l'animal. Deux par deux, nous défaisons prestement les cordes qui tiennent les ballots. En quelques minutes, toute la marchandise est à terre, et les cordes sont soigneusement récupérées. Lors d'un convoyage, les « bonnes » cordes, non synthétiques et déjà un peu travaillées, sont précieuses et il importe de ne pas en perdre ou en oublier une seule.

Puis, sur un signe du petit Mohamed, nous nous engouffrons sous la tente. Un modeste feu y couve et les braises rougeoient. À moins de 10 mètres, impossible de détecter sa présence. Cinq ou six personnes, qui n'ont pas participé au déchargement, sont déjà là. Je les dévisage. Des gens des villes et non des Bédouins, habillés de mauvais survêtements en acrylique et parfois coiffés d'un bonnet. Mes compagnons bédouins ne semblent pas leur témoigner beaucoup de sympathie. Ce sont sans doute les manœuvres qui devront convoyer la marchandise jusqu'à Gaza. Avec leurs visages mangés de barbe et leurs yeux noirs, eux aussi me scrutent. Je ne suis pas très rassuré. Dieu sait ce qui arriverait si j'étais tombé seul sur un tel campement, en plein désert. Ma sécurité, paradoxalement, est assurée par les Bédouins qui m'accompagnent. Ce sont eux qui se porteront garants de ma discrétion. Le père de Mohamed semble deviner mes pensées. Surprenant un regard, il lance une interjection sèche aux hommes pleins de méfiance tout en me désignant de la pointe de sa barbe. Traduit de l'arabe, cela signifie :

« Personne n'y touche ! »

Les convoyeurs savent qu'ils n'ont pas grand-chose à gagner à se mettre les Bédouins à dos. Ils représentent leur seule filière d'approvisionnement.

« OK, *Wallaye, Khlass* », répondent-ils sans faire d'histoire.

Le temps d'avaler un mauvais café *mesbout* et nous repartons dans la nuit, afin de ne pas être surpris par l'aube et les premières patrouilles. Il nous faut regagner au plus vite le Wadi el-Arish, où les bêtes seront de nouveau entravées au pâturage. Seul un œil aguerri pourra déterminer si les animaux ont passé la nuit précédente à trotter ou pas.

Une heure avant le lever du jour, nous sommes prêts à lever le camp. Les pattes avant des montures sont liées, les cordes et les selles dissimulées

dans une ravine. Nous nous engouffrons à l'arrière d'un pick-up qui nous attendait à proximité. Délestés de nos marchandises, nous ne risquons plus rien. La journée qui vient va nous voir affalés à l'ombre d'une tente, ou à regarder Al Arabiya sur une télé de contrebande. Je tente une question :

« On était où ?

— En Israël, bien sûr !

— Et il y avait quoi dans les colis ?

— Tu le sais très bien », répond Mohamed en haussant les épaules.

En vérité, je ne le saurai jamais, et je songe à cette citation de Virgile : « Heureux qui a pu pénétrer les causes secrètes des choses… »

Secoué par les cahots de la mauvaise piste, je songe que nous remontons l'itinéraire qu'aurait pris Moïse en quittant l'Égypte. À l'époque, on appelait cet endroit le désert de Shur. C'est ici même qu'il avait trouvé cette graminée sauvage qu'il a appelée la manne, et commencé à édicter ses premières lois. Se nourrir de la « manne », c'est apprendre à survivre du désert. Qu'il s'agisse d'exsudat d'acacia, de graines minuscules ou de racines à déterrer. Tandis que le disque rouge se lève à l'horizon, les Bédouins entassés dans le véhicule se déploient à l'extérieur pour leur première prière de la journée. J'en profite pour faire quelques pas, et je repère aussitôt une plante aux graines minuscules. C'est une *Aristida*, mais le livre de l'Exode (Exode, XVI, 31) nous dit qu'elle « ressemblait à des graines de coriandre ». C'est parce que ces plantes sont astreignantes à ramasser que Moïse a instauré le sabbat, le jour de repos hebdomadaire, une règle reprise par le christianisme et l'islam. Tout cela à cause d'une plante minuscule que ne broutent plus que les dromadaires…

La prière finie, nous reprenons la piste, mieux matérialisée à présent. Une trentaine de kilomètres plus tard, nouvelle halte devant un petit rideau d'arbres. C'est l'oasis d'Elim, avec ses douze sources et ses soixante-dix palmiers. Il est temps de faire ses ablutions du matin et de préparer le premier vrai café. Seuls les nomades de l'est du Nil font du café, d'origine éthiopienne. Les nomades du Sahara cuisent du thé, apporté depuis deux siècles environ par les marchands venus de l'Asie du Sud-Est.

Je me passe de l'eau sur le visage en songeant à l'histoire chahutée de cette oasis et de la région environnante, disputée par les Hébreux, les juifs ou les Bédouins. Le père de Mohamed me hèle en me tendant une *finjan* :

« Eh, F'lip, prends un café ! On a bien niqué le *Moukhabarat* encore une fois !

— Ah bon, je croyais que c'était arrangé, cette fois ?

— Non, répond l'intéressé en souriant. On n'a pas payé le colonel depuis trois ans… »

Les Bédouins, décidément, s'en sortent toujours. Malins comme tout, ils vivent, maîtrisent leur environnement, font corps avec le milieu. Et parfois, même, ils s'en accommodent plutôt bien comme en témoigne leur histoire incroyablement longue et riche. Pour moi, il est temps de quitter le Proche-Orient : je n'ai pas trop envie de voir le *Moukhabarat* ou le Mossad se préoccuper de ma petite personne. Et je n'ai pas davantage envie de finir mes jours dans ce « petit » désert de 300 kilomètres de long, tout au plus. Je sais qu'une route goudronnée passe à moins de deux heures de marche de la piste où nous nous trouvons, et je pense qu'une petite promenade matinale me fera le plus grand bien. Je décide de prendre congé.

« Bon, Mohamed, merci pour la balade ! J'ai un avion à prendre ! » dis-je le plus simplement possible en me levant.

Addis-Abeba. Octobre

Il est 8 heures du matin. Pour la cinquième fois cette année, me voici en Éthiopie. Sur l'année écoulée, j'y ai passé au total trois mois et je parle presque amharique. Quand je sors en boîte de nuit au Mimo ou au Concorde, les videurs me saluent comme si j'étais éthiopien. Et la serveuse est persuadée que j'arrive tout droit de la brousse. Je suis devenu un Habasha, comme on appelle les étrangers nés sur le territoire abyssin et respectueux de ses coutumes. À ceci près : entre deux séjours en Éthiopie, j'ai bien dû faire une fois et demie le tour du monde des déserts…

Je suis venu pour la première fois ici à l'âge de dix-sept ans. J'arrivais d'Europe par la Turquie, la Syrie, la Jordanie, l'Arabie et Djibouti. Comme un jeune Henry de Monfreid…

Depuis, à chacun de mes voyages, je constate qu'Addis a bien changé. Les Chinois sont en train de construire un tramway au travers de cette ville énorme de 13 millions d'habitants. Petit détail : ils ont juste oublié de prévoir des passages sur ou sous les voies du tramway pour les véhicules motorisés. Ce qui provoque des embouteillages monstrueux. Les petites Austin bleu et blanc, sans direction assistée, peinent toujours autant dans la montée des collines noyées sous les immeubles neufs et les bidonvilles. À 2 500 mètres d'altitude, un nuage continuel de pollution plombe l'horizon. Décidément, l'Afrique n'échappe pas aux nuisances contemporaines…

Je sors la carte SIM que j'insère dans mon téléphone. Le premier appel est pour Mohamed, mon ami afar.

« Salut. Ça va ? Tu khates ? »

La question ne se pose même pas. Un bruit de mastication me parvient de l'autre bout du fil, en même temps qu'une voix un peu étouffée. Je sais bien

que Mohamed khate continuellement.

« Tu es sur Addis ou Awash ? dis-je seulement.

— Addis !

— Viens ! »

À midi, étendu avec mon ami sur un pan de gazon pelé, à quelques centaines de mètres de l'aérogare, j'ai mastiqué à mon tour deux bottes du meilleur khat, arrivé le matin même des champs où il pousse. C'est énorme, mais j'ai pris cette habitude il y a une dizaine d'années. Et pour cause : le khat rend plus attentif, réceptif, social… Ceci grâce aux deux alcaloïdes contenus dans cet arbuste de 2 à 3 mètres, dont on ne consomme que les feuilles : la cathinone et la cathine. C'est aussi cette substance que l'on trouve dans l'Éphedra, cette plante du désert qui pousse notamment en Chine et que l'on utilise sous sa forme synthétisée dans le *shabu* aux Philippines. La consommation de khat est légale ici, tout comme en Somalie, à Djibouti, au Yémen et au Kenya. Elle est interdite partout ailleurs. Pour moi, ce n'est pas un problème : lorsque je quitte le pays, je suis sevré aussitôt. Mais Mohamed n'a pas l'occasion de cesser de consommer du khat. Si bien qu'aujourd'hui c'est sa vie de couple qui va mal, parce que la drogue rend certes plus sociable, mais moins viril…

« Alors, le désert afar… Comment ça va ? »

Mohamed est un drôle de type. Assez jeune, plutôt beau, au teint moyennement sombre, il est pourtant toujours atrocement mal habillé. Il se fournit dans les stocks de contrebande venus de Somalie, où il récupère des tee-shirts informes et des jeans dont même un orphelin bosniaque ne voudrait pas. Mais son grand-père était le sultan de Djibouti, démis par les Français. Mohamed est alors entré en rébellion dans son pays. Pour avoir volé la seule frégate de guerre djiboutienne, il a subi le tir des mitrailleuses de Mirage français dans le golfe d'Aden. Le navire a été arraisonné, et lui a été livré aux autorités. Torturé, il a finalement été expulsé, puis s'est engagé six années durant dans la rébellion contre les marxistes de Mengistu. Les Tigréens et les Afars, appuyés par la CIA, ont gagné, mais le conflit a abouti à la partition entre l'Érythrée et l'Éthiopie.

« Le désert afar… C'est foutu ! » me répond Mohamed en mastiquant toujours.

Je le provoque un peu, car je sais que rien ne l'énerve autant que d'entendre dire que « son » désert, qui fait environ 300 kilomètres de long

et la moitié en largeur, depuis les plateaux éthiopiens jusqu'à la mer Rouge, n'a rien de grandiose :

« En fait, ça a toujours été un petit désert de merde… »

Vexé, Mohamed rétorque :

« OK, c'est un petit désert. Mais tu n'as jamais convoyé de caravane d'armes, clandestinement, jusqu'à la mer Rouge ! »

Intérieurement, je manque de m'étrangler en repensant à toutes les frontières que j'ai franchies dans la plus parfaite illégalité, partout dans le monde, seul sur mon chameau. Je repense notamment à ma dernière expédition qui m'a mené en Israël.

Mais je suis au fond assez content, car j'ai amené mon ami là où je souhaitais :

« Et tu travailles pour la rébellion houri maintenant ? Mais ce sont des chiites, et les Afars sont sunnites. »

Mohamed émet un borborygme qui pourrait passer pour une dénégation, s'il ne parlait mieux français que moi.

« Ce sont les Afars qui ont inventé l'islam », répond-il excédé.

Mieux vaut ne pas trop aborder le sujet avec lui. Pourtant, s'il dit parfois des bêtises, avec le recul, Mohamed a souvent raison. À l'époque où les Européens se nourrissaient de glands au fond des bois, ses ancêtres les Afars naviguaient vers l'Asie du Sud-Est au gré des moussons, faisant du commerce le long de la route de l'encens. Car il s'agit d'un très vieux peuple, sans doute plus vieux que les Hébreux, et beaucoup d'inventions et de routes commerciales leur sont dues. L'histoire ne leur rend pas hommage, pourtant. La Bible ou la Thora nous disent que le peuple élu est celui des descendants de Sem et de Japhet, les deux fils de Noé. Son troisième fils, Cham, ayant eu l'inconvenance de voir son père pris de boisson (et en petite tenue…) après que l'Arche a échoué, serait l'ancêtre des Noirs, esclaves des Hébreux…

En réalité, c'est plutôt la Palestine, misérable terre d'éleveurs semi-nomades, colonisée tour à tour par les Égyptiens et les Mésopotamiens, qui aurait eu à apprendre de la Corne de l'Afrique et du Yémen, où l'irrigation a été inventée. La légende du roi Salomon et de la reine de Saba raconte que le royaume yéméno-éthiopien était fort riche, et entretenait des contacts avec l'est de l'Afrique, l'Inde et l'Asie du Sud-Est. La reine de Saba (qui en réalité n'a probablement pas existé, alors que le roi Salomon était plutôt un

chef de tribu) voyageait avec des chameaux transportant des aromates, de l'or en quantité, des pierres précieuses…

Diverses coutumes de la religion musulmane viennent aussi en droite ligne de la culture afar. L'islam leur a « emprunté » le muezzin pour appeler à la prière, ainsi que les tuniques, les chèches, les litanies, l'écriture, la musique… De plus, c'est le négus de l'époque qui a accueilli les réfugiés musulmans persécutés à La Mecque lors de la première migration. La seconde, rappelons-le, les mènera à Médine (l'hégire).

Aujourd'hui, les Afars (*Danakil* en arabe) ne se rendent pas compte de leur rôle dans l'histoire et de leur richesse passée. Ils sont désormais simples éleveurs nomades, marins, commerçants… Sans eux, l'Éthiopie ne serait restée qu'un haut plateau très isolé. Sans compter que ce sont les Afars, alliés aux Tigréens, qui ont fait chuter le régime communiste de Mengistu et permis d'emmener l'Éthiopie vers une ère de prospérité jusque-là inconnue en Afrique.

Fatigué d'avance, je décide de couper court à ma discussion avec Mohamed.

« Bon, OK, viens. On va prendre un café. Ou plutôt quatre ou cinq ! Parce que j'ai un désert à faire bientôt, un peu plus sérieux que le tien… »

Mohamed se lève de mauvaise grâce. Malgré tout, je sais que je peux lui faire confiance. Je l'ai appris lors d'une expédition vers le volcan Caterina, au fin fond de la dépression afar. Trois heures aller, autant pour le retour, le tout par 50 °C, sans ombre. À l'époque, je marchais, comme tous mes camarades, vêtu d'un pagne, d'une chemise et d'un keffieh sur l'épaule, avec de simples tongs en plastique aux pieds. Or, les arêtes de lave du volcan sont coupantes comme des rasoirs. Parfois, des crevasses de lave de plusieurs mètres de profondeur cisaillent le paysage. Et je devais franchir tout ça en tongs. Rien qu'avec les débris de mousse bleue que je laissais sur les arêtes de lave, on pouvait me suivre à la trace. Un faux pas, et je m'ouvrais le pied sur la lave coupante. Contractés par l'effort, mes orteils ruisselaient de sueur.

Le volcan Caterina est très joli. C'est un cylindre inversé, empli d'eau natronnée jaune. De là, on domine le lac Karoum, d'un bleu profond, qui marque la frontière avec l'Érythrée. Ce lac a des marées, et donc, à marée basse, les contrebandiers et les dromadaires peuvent le traverser à pied.

Au retour, j'avais des voiles noirs devant les yeux, je ne sais pas comment je tenais encore debout. À force de tenter de contrôler le moindre

mouvement de mes pieds sur la lave déchiquetée, j'avais de la sueur qui coulait dans les yeux. En plus, comme de bien entendu, j'étais parti sans eau. Heureusement, Mohamed s'est rendu compte de la situation et m'a prêté ses sandales en plastique dur pour franchir le dernier tronçon. Quel luxe, ces sandales ! Moi qui m'étais toujours demandé comment les gens pouvaient marcher avec ! Et puis après cela, autre soulagement : nous avons trouvé un trou d'eau après les champs de lave, avant de traverser une vaste étendue d'argile sèche. J'ai bu 2 litres de cette eau miraculeuse… avant de la vomir instantanément en longs jets. Puis à nouveau 2 litres. Puis re-gerbe. Et ce trois ou quatre fois de suite. En effet, lorsqu'il est déshydraté, l'organisme se défend d'une absorption d'eau trop rapide. On peut même mourir à se réhydrater trop vite.

Dans la soirée, j'ai résolu le problème en buvant, plutôt que de l'eau, du vin de palme que les locaux récoltent en incisant la cime des palmiers *doum*. Le breuvage contient du carbonate de sodium pompé dans le sol par les racines du palmier, ce qui en fait un bon liquide de réhydratation. Bien requinqué, j'ai terminé la soirée en pelotant les seins – magnifiques – des femmes de nos hôtes. Mohamed, qui avait eu, pour une fois, peur pour nos vies, était un peu agacé par ma légèreté. Mais depuis ce jour, je fais attention à ne plus pécher par excès d'inconscience. Et j'en garde une confiance aveugle en Mohamed.

Je pourrais retourner me promener dans la dépression afar. En cette saison, il n'y fait pas trop chaud, une cinquantaine de degrés « seulement ». Ce désert a la réputation d'être le plus chaud, ou l'un des plus chauds du globe. Ce n'est pas tout à fait vrai. En Libye, au Tchad, dans la vallée de la Mort aux États-Unis, ou dans le désert d'Altar, au Mexique, le mercure grimpe davantage encore. Mais l'altitude sous le niveau de la mer, l'humidité, l'atmosphère salée, l'absence totale de vent… tout concourt à rendre plus pesante encore dans la dépression afar la sensation de chaleur. L'organisme peine à supporter ces conditions atmosphériques, d'autant que les émanations volcaniques rendent l'air difficile à respirer. La première fois que j'y suis venu, en plein mois d'août, j'étais une véritable épave. Grâce au khat, toutefois, je m'y suis acclimaté. Je peux désormais dormir dehors sans crainte, à guetter le moindre souffle d'air qui rafraîchira l'atmosphère. J'ai même des souvenirs de « déconnade », entre le vin de palme, les filles afars, les armes qui claquent, l'excès de café, et le khat que

l'on chauffe pour en faire une sorte de thé, afin qu'il ne se dessèche pas trop vite dans le désert. Il n'en est que plus fort…

J'ai aussi vécu des moments d'extrême tension. Nous avons souvent frôlé des attaques de rebelles venus de l'Érythrée voisine… Une fois, sur le volcan Erta Alé, un groupe de cinq voyageurs est mort mitraillé au cours d'une incursion armée. En dehors de cela, la réputation de violence des Afars est injustifiée. Un peu comme les Jaïns ou les Bishnoïs d'Inde. Ils refusent de tuer les animaux sauvages et sont végétariens, se nourrissant de lait de chèvre, de chamelle, d'orge ou d'une céréale appelée *teff*. Avec la fibre de noix de *doum*, qu'ils pilent, ils font un très bon pain. Et les Afars, qui vivent sous des huttes, des cabanes faites de branches d'acacia recouvertes de nattes en fibres de palmier tressé, vous invitent volontiers chez eux.

Mais je connais bien la région maintenant, et je me dis que je pourrais plutôt aller « essayer » le second désert de la Corne de l'Afrique, le désert somali, séparé du désert afar par la rivière Awash. Euripide disait : « Pourquoi prévoir une aventure avant de terminer celle que tu as à portée de la main ? »

Qu'importe. Je décide de partir :

« Allez, *ciao* Mohamed ! À la prochaine ! Et merci pour le khat ! »

N’Djamena au Tchad. Novembre

La capitale du Tchad s’éloigne dans un froissement de chaleur. Le mince ruban d’asphalte colle aux roues du 4 x 4. Dans les baraques des « faubourgs », on vend encore du pain anglais sous plastique, quelques oranges maladives ou des matelas en mousse provenant du Nigéria voisin. Dès le village suivant, je fais stopper Ousman, le jeune Toubou au teint noir et au visage régulier, vêtu d’un ensemble traditionnel de couleur sable, au col Mao, qui est au volant.

« *Salam aleykoum. Tchou fi ?* [1] »

C’est une minuscule échoppe cachée tenue par une famille peule qui vend du fromage de zébu. Bien enveloppés dans un tissu – et surtout pas un sachet plastique – les 2 kilos de fromage frais tiennent un mois et même davantage. C’est ce qu’il me faut pour m’attaquer à cette partie du Sahara, la plus centrale et la plus méconnue.

« *Sarh* [2] », dis-je en payant 5 000 CFA le kilo avant de ressauter dans le véhicule.

Plus loin, c’est Massakory et la fin du goudron. Autrefois, je connaissais le moindre débit de bière depuis N’Djamena jusqu’à Faya ou Ounianga, et même jusqu’à la frontière libyenne. Le Tchad est comme mon second pays. Je l’ai sillonné en tous sens depuis des décennies. Et je connais tous les mess de soldats tchadiens qui servent de l’alcool dans ce pays musulman. Mais puisque je ne bois plus une goutte depuis quelques années, nous passons devant l’enseigne de la bière Flag sans même lui jeter un regard.

Plus loin, une barrière de gendarmerie nous arrête malgré tout. Il y a là quelques uniformes désœuvrés qui tuent le temps sous une chaleur écrasante.

« Papa ! Montre-moi tes papiers ! »

C'est un vieux gendarme à la tenue dépenaillée, la barbe blanche mal rasée, qui s'adresse ainsi à moi. Sans réfléchir, je bondis de mon siège et l'attrape par le col en le secouant :

« C'est qui le papa ? Hein… c'est qui ? »

Puis j'époussette son uniforme et je remonte sans lui accorder plus d'intérêt. Ousman, en vrai Toubou, me suit, enclenche la première et démarre en trombe, laissant le peloton médusé. Ce n'est qu'après 200 mètres qu'il m'adresse un sourire éclatant de dents blanches.

« Tu es toubou, toi ! »

Dans sa bouche, c'est un compliment. Cela veut dire qu'on fait simple. On ne s'embarrasse pas de tracasseries inutiles. Et on s'en fout complètement que le militaire tire avec son arme sur la voiture. Car cela nous est arrivé tellement de fois que cela n'a plus aucune importance. Ce détachement s'acquiert au fil des années. Je me rappelle la deuxième ou troisième fois que je m'étais rendu en Afrique. Je n'avais alors que dix-huit ans – la première fois, j'en avais seize. J'avais acheté une Jeep d'origine indéterminée, à Cotonou au Bénin pour la revendre en France. Je venais juste de vendre deux pick-up Peugeot et j'avais encore un sac plein de billets sur moi, enveloppés dans un sac plastique. Il fallait pourtant que je fasse faire des papiers « officiels » afin de retraverser le Sahara du sud au nord à bord de la Jeep.

J'étais avec Shagari, l'un des hommes d'affaires libanais les plus riches du pays, dans le bureau du directeur des douanes du Bénin.

C'est là que j'ai assisté à cette scène incroyable : Shagari qui prend le Noir par le col de chemise, le soulève, le plaque contre le chambranle de la porte… et lui met deux claques ! Au directeur des douanes du pays ! Et l'autre qui rigolait bêtement en se secouant…

« Oui, mais tout le monde ne peut pas faire ça, m'avait dit Shagari en se tournant vers moi et en haussant les épaules.

— Certes, certes… », n'avais-je pu que convenir.

C'était il y a presque quarante ans. L'Afrique a bien changé. Moi aussi, mais j'ai malgré tout – en tout cas c'est ce qu'il me semble – toujours conservé une part d'humanité et d'altruisme, au contraire de Shagari qui était un pourri dépeceur de l'Afrique. Moi, je suis juste devenu un Africain qui ressemble à un Blanc.

Avec le temps, en allant d'un désert à l'autre, d'un bout de la planète à l'autre, je suis parvenu à me sentir complètement citoyen du monde. Je peux être au Kazakhstan, en Mongolie, au Chili ou ailleurs et me sentir chez moi. Mais, en Afrique, je suis vraiment africain… Je sens ce continent vibrer et évoluer. Car j'en connais les entrailles les plus profondes. J'aurais dû mourir de nombreuses fois au Sahara. J'ai rencontré lions, hyènes ou cobras du Cap dans les déserts d'Afrique australe. Cela laisse des traces indélébiles. Et mes amis toubous, touareg, bushmen ou himbas le savent très bien.

« Tiens, Ousman, tu te rappelles ces os fossiles qu'on avait découverts la dernière fois ?

— Oui. Au Djourab ? me fait-il de la tête.

— Oui. Dans le vent de sable. Avec les nomades annakaza… On s'arrête si tu arrives à retrouver. Ou sinon dis-moi. On essaiera avec la carte… »

Le lendemain à la même heure, le véhicule stoppe au milieu de nulle part. Même moi, j'ai parfois du mal à m'orienter dans le désert. Qu'on le veuille ou non, je ne suis pas né dans ces étendues nues et surchauffées, dépourvues du moindre repère. De plus, ce n'est pas moi qui conduis et qui peux comptabiliser les kilomètres et tenir le cap. Cela change les perspectives. Pour corser le tout, je n'ai aucun équipement électronique avec moi, car je trouve que l'on perd son sens de l'orientation à force de se fier à ces instruments. Au pire, je peux sortir mon téléphone Thuraya par satellite qui me donnera une localisation que je situerai sur une carte. Comme en Chine il y a quelque temps…

Assez fier, Ousman me regarde sans sourire. Inutile de demander si c'est là. C'est là ! Un peu surpris quand même, je sors faire quelques pas…

Effectivement, nous nous trouvons devant une étendue plate et craquelée que nous avons visitée ensemble il y a quelques mois. Sur la droite, quelques ossements fossilisés un peu noircis. Mais, après quelques centaines de mètres sur ma gauche, je retrouve les fossiles émergents que j'avais déjà repérés une première fois par le passé.

C'étaient effectivement des nomades toubous du clan annakaza qui nous avaient montré cet endroit. À grand-peine, car le Toubou adulte n'était jamais monté en voiture auparavant et avait perdu toute notion de temps et d'espace en quelques minutes. Du coup, il avait préféré courir devant le véhicule, malgré un terrible vent de sable.

C’est dans cette région qu’a été trouvé Toumaï, le plus vieil hominidé de notre planète. Sept millions et demi d’années ! Environ une trentaine de sites préhistoriques, susceptibles de contenir des restes d’hominidés, ont été localisés par les chercheurs qui sont – pour certains – des amis. On y a trouvé parfois une dent, ou un bout d’os seulement.

Pour l’heure, déçu, je regarde le petit tas d’ossements fossilisés.

« Tu sais ce que c’étaient, ces os, finalement ? dis-je à Ousman. Seulement des os de bœufs ! »

Le Toubou regarde ailleurs. Lors de notre premier passage, j’avais pris le site en photo, refusant catégoriquement de voler ou de déplacer le moindre os. Arrivé en France, mon ami Mathieu, docteur en physiologie de la terre, avait douché mon enthousiasme. En effet, dès qu’existent des gouges comme celles de poulies – les épiphyses – sur les pointes d’os, pas de doute : il s’agit d’ossements de bovidés. Quelques autres restes avaient attiré mon attention. Il y avait là des dents géantes fossilisées. C’étaient, quant à elles, des dents d’éléphants préhistoriques. Elles sont toujours là. C’est ce que j’explique à mon ami, qui regarde toujours ostensiblement ailleurs.

« Eh bien, oui, bien sûr, regarde, me dit-il enfin. On voit ses traces ! »

Je me tourne dans la direction qu’il m’indique et je n’en crois pas mes yeux. Effectivement, on discerne très nettement des empreintes de pas d’éléphants dans la glaise devenue dure, qui arrivent jusqu’à l’endroit où nous nous trouvons. C’est là que le pachyderme s’est affalé et est mort, Dieu sait comment. Enseveli par la vase. De vieillesse. Ou tué par des humains ou un autre prédateur. Cependant, chaque empreinte fait presque un mètre de diamètre, alors qu’une trace d’éléphant mesure normalement au maximum 30 centimètres. Il s’agit donc des traces d’un éléphant préhistorique « géant », haut comme un immeuble de trois étages. Appelés déinothères, dépourvus de défenses classiques, ces bestiaux ont vingt-trois millions d’années ! Je suis stupéfait de voir que leurs traces sont encore visibles, aussi bien que si elles dataient d’hier. Il n’y a que dans le désert que ce genre de choses arrive. Et dire que certains croient qu’il ne s’y passe rien…

Vingt-quatre heures plus tard, nous contournons, de très loin, l’oasis de Faya, car les abords sont minés et que nous n’avons rien à y faire. Ce qui nous importe, c’est de gagner le nord et le « vrai » désert le plus rapidement

possible. Mon objectif est de traverser tout le massif du Tibesti à dos de chameau, ce qui n'a jamais été fait. Le Tibesti, ce sont les plus hauts sommets du Sahara. Des massifs volcaniques, ponctués de cratères et de gouffres, cisaillés par la lave. De là, on se trouve à égale distance de la mer Méditerranée et du Sahel. C'est tout simplement le vrai cœur du Sahara, secret et méconnu. Le domaine des seuls Toubous.

N'oublions pas qu'il s'agit également du désert le plus proche de l'Europe. Lorsque des bourrasques de vent de sable brûlant s'abattent sur la France, on crie au réchauffement climatique sans comprendre le moins du monde comment fonctionne un désert. Une sorte de peur ancestrale secoue chacun en songeant que sa terre pourrait s'assécher, se racornir… les océans pourraient monter. Les tsunamis s'abattre n'importe où. Des pluies torrentielles à côté desquelles le déluge de Noé ferait pâle figure. Or, les déserts existaient bien avant nous. Ils sont certes rudes, mais extrêmement stables du fait de leurs hautes pressions constantes. Lorsqu'on les connaît – mais peut-on vraiment les connaître et qui s'y risquerait ? –, on peut les apprivoiser comme on fréquente un grand fauve, sans oublier quand même que celui-ci peut vous happer et vous dévorer à tout moment.

Ousman freine subitement. Enclenchant la marche arrière, il recule dans ce paysage gondolé qu'on appelle le Bembéché. Après quelques centaines de mètres, il s'arrête. Je n'ai toujours rien vu. Comme il sort du véhicule, je fais de même. Là, à quelques pas, repose un squelette humain intact. Ce n'est pas un déinothère, cette fois ! Au premier regard, je comprends que le décès de l'homme est « relativement » récent, une vingtaine ou une trentaine d'années, et qu'il a succombé à une mort violente. Ça date peut-être du temps où le BET [3] se battait contre les Libyens, vers 1987… J'étais au Tchad à cette époque, venu du Soudan et du Darfour à moto. Les policiers frontaliers, sidérés de me voir débarquer sur cet engin, m'avaient annoncé que le front n'était qu'à 200 kilomètres et que j'étais le premier Occidental à passer là depuis sept ans.

Ou peut-être s'agit-il d'un clandestin tombé d'un camion. Ou encore d'un sudiste enrôlé de force cherchant à regagner son territoire à pied à partir des garnisons du Borkou. Il sera mort de soif. Ou encore, plus simplement, s'agit-il d'un berger nomade qui se sera égaré. Cette hypothèse est la moins plausible. Ceux qui connaissent vraiment le désert ont peu d'accidents. Les nomades, qui voyagent souvent sans eau, sans équipement ou sans

dromadaire, savent où se trouve chaque puits, ce qui leur évite de mourir de soif.

En me penchant sur le squelette, je constate toutefois qu'il n'y a pas de balle ou de trace de balle. Il ne s'agit donc pas d'une exécution. Les os sont bien blanchis par les vents de sable et je touche la corne du talon, la seule partie de chair organique qui reste. Elle est coupante comme du silex.

Ousman m'arrête d'un geste. Il recouvre le squelette de sable. Je l'imite aussitôt. Puis il prononce la *chahada*, une courte prière musulmane. Je l'imite, à ma propre surprise, car je suis un parfait agnostique. Ou plutôt animiste comme les Bushmen, les Mongols de l'Altaï ou encore les Amérindiens. Je crois comme eux que chaque objet, animé ou inanimé, a une raison d'être là. L'équilibre de la vie relie tous ces êtres et ces formes entre eux. Déranger l'ordre universel, c'est le début d'une réaction en chaîne incontrôlable.

L'homme ne peut que s'adapter. Comme un animal un peu moins idiot que les autres. En aucun cas, il ne peut contrôler la nature comme il le croit. Or, il ne fait que détruire sans comprendre. Comme le disait le Dr Albert Schweitzer, « l'homme est un animal intelligent qui se comporte comme un imbécile ». Alsacien comme moi, il a aussi dit quelques bêtises, prétendant qu'aucun Noir n'entrerait chez lui à Lambaréné. Il a été obligé de se dédire lors de la visite d'un ministre gabonais…

« *Hamdoulilah* », conclut Ousman avant de reprendre son volant.

Fin de l'épisode.

Une semaine plus tard, j'ai quitté mon ami. Il doit me récupérer de l'autre côté du massif du Tibesti, 1 000 kilomètres plus loin. À pied, je peine à progresser dans un paysage de sable mou et de reliefs volcaniques. De temps en temps, du grès affleure, plissé par la plus grosse élévation volcanique du continent il y a vingt millions d'années. C'est d'ailleurs peut-être ce phénomène géologique qui a provoqué la disparition de nos éléphants géants !

Une colonne de quatre chameaux s'étire derrière moi et emprunte le sillage que laissent mes pas sur cette surface quasi lunaire. En réalité, d'après les images envoyées par le robot Curiosity, il s'agirait plutôt d'une ressemblance avec Mars, bien que sur Mars les températures extrêmes y côtoient les – 120 °C et les 25 °C. En dehors de cela, le Tibesti et le désert de Gobi sont probablement les endroits de notre planète qui se rapprochent

le plus de la planète rouge. Même les vents de poussière d'argile sont identiques, à ceci près que sur Mars ils approchent les 400 kilomètres à l'heure. Mais si la Terre continue de dépérir, peut-être le vent y atteindra aussi plusieurs centaines de kilomètres à l'heure.

« Ça va, Ardan ? »

Ardan est un Toubou de Gouro, l'oasis la plus à l'est du Tibesti. Avec sa vraie bonne tête de nomade, il a toujours vécu là. Il est de plus extrêmement gentil et parle très bien notre langue. Car l'oasis de Gouro, où il est né, a connu quelques instituteurs français durant la colonisation. Il est vêtu d'une parka militaire kaki sur sa gandoura blanche. Ses chaussures, militaires aussi, sont en bout de course, la semelle béante. Un chèche noir ceint son front. Et il fait 2 mètres de haut. Ardan est accompagné de son neveu qui est deux fois plus petit que lui et qui a l'air légèrement anormal. Mais il n'en est que plus gentil encore.

« Ça va F'lip ! Ça va… », me dit le nomade en arrivant à ma hauteur.

Ardan m'a été recommandé par Hasan. Hasan est de Gouro également, mais il nomadise actuellement dans l'Ennedi tchadien, à quelques pas du Soudan. Je l'ai connu en 1990 lorsque l'armée tchadienne essayait de contenir les rebelles d'Idriss Déby massés à la frontière soudanaise. Je venais d'Égypte, via le Soudan, seul à dos de chameau. Et aucun Toubou ne voulait me croire… sauf Hasan. J'ai été détenu trois mois dans une prison politique, et ai failli être exécuté. Plus tard, je suis revenu clandestinement au Tchad à chameau. Durant ce temps, un cousin d'Hasan a volé les trois dromadaires qui m'avaient été confisqués. Suivant le *cofono*, le code toubou, ils me sont toujours redevables. Mais comme je ne sais pas quoi en faire et qu'ils doivent être bien vieux, je les leur laisse. Cela maintient entre nous un lien quasi fraternel.

Avec Hasan, j'ai déjà effectué non pas une, mais deux caravanes de sel depuis l'Ennedi jusqu'aux salines de Démi, soit chaque fois un mois de voyage environ. Mais Hasan a ensuite préféré jouer cartes sur table :

« Tu sais que je ne connais pas bien le Tibesti. Et, de plus, si je monte à Gouro, nos chameaux seront fatigués avant même de commencer… »

Aujourd'hui, je sais qu'il avait raison. Car même les bêtes que nous avons récupérées dans le seul *wadi* qui conserve un peu de pâturage dans ce Tibesti oriental montrent déjà des signes de faiblesse. Et pourtant, nous ne marchons que depuis quatre jours !

Devant nous se dresse à présent le plus haut sommet du Sahara : le volcan Emi Koussi, qui s'élève à 3 400 mètres. La marche, nous l'avons entamée sur les franges de la lave au *wadi* Moyounga, depuis le campement tenu par la femme et les enfants d'Ardan. Il n'y a pas d'implantation humaine plus au nord. De là, on se situe à moins d'une heure de route de la Libye en direction de Koufra.

D'ordinaire, de nombreux trafiquants toubous passent clandestinement la frontière par là. Mais le flux s'est un peu tari car de violents heurts ethniques ont éclaté entre Toubous et Arabes zaouias de Koufra. Il n'empêche que, dans toute la moitié sud de la Libye, les Toubous sont chez eux, tout comme dans la moitié est du Niger.

« Tu crois que les chameaux tiendront ? » ne puis-je me retenir de demander à Ardan derrière son dos.

Je regrette aussitôt d'avoir posé cette question stupide. On n'envisage jamais la pire éventualité, de peur de la provoquer. N'importe quel nomade le sait. On pourrait leur appliquer l'adage de Confucius : « Qu'importe où vous allez, allez-y de tout votre cœur. » Mais Omar ibn al-Khattab ne dit-il pas également : « Fais peur au lion avant qu'il ne te fasse peur… »

« On verra, F'lip. On verra… » dit seulement le brave Ardan.

Je sais, au fond de moi, que je n'aurais pu trouver plus fidèle compagnon de voyage pour explorer le Tibesti. Et c'est probablement le seul possible.

Quarante-huit heures plus tard, après un jour et demi de rude ascension de l'Emi Koussi, nous sommes à 3 415 mètres, sur le toit du Sahara, un décor époustouflant sous les yeux : un cratère immense de plus de 15 kilomètres de large.

La descente sur les éboulis de lave est très hasardeuse, mais nous prenons chacun un chameau par la bride et nous dévalons la pente plus que nous ne marchons. Dans la dépression circulaire du cratère, j'observe des traces de petit bétail. Et Ardan, suivant mon regard, me confirme qu'une famille nomade séjourne souvent ici.

Un peu plus loin, nous tombons sur un second cratère au fond du premier, qui vrille les profondeurs de la terre comme une toupie. Nous ne nous y engouffrerons pas, car je doute que les dromadaires ne puissent jamais ressortir de cet entonnoir plein de scories, aux parois glissantes.

Ce cratère me fait penser au fourmilion. La larve de cet insecte étonnant, qui ressemble à une punaise, est nichée au fond d'un trou en entonnoir et

attend que les fourmis dévalent au fond pour s'en nourrir. Parfois, le fourmilion accélère même la chute des fourmis en projetant du sable avec ses pattes depuis le fond du trou et en provoquant des éboulements miniatures. On trouve le fourmilion dans tous les déserts, mais personnellement je ne l'ai découvert que récemment. Auparavant, je croyais avoir affaire à des petites fourmilières !

Le soir s'apprête à tomber et nous n'aurons probablement pas le temps de remonter les bords du cratère avant la nuit. Du fond, nous observons les voies possibles pour nous tirer de là. Nous pouvons ressortir par le sud-est, d'où nous venons. Une piste mène au sud-ouest vers Tigui. Mais Ardan affirme qu'on peut sortir par le nord, ce qu'aucun Européen n'a jamais fait. Nous verrons bien…

En attendant, l'ombre s'allonge et un froid vif nous saisit. Il n'y a pratiquement pas de bois, que des racines pour allumer un feu. Nous nous pelotonnons et, comme chaque soir, je m'active à la cuisine. Cela peut paraître facile, mais il faut être bon nomade pour pouvoir assumer cette tâche essentielle ! Car même s'il s'agit de peu – du riz, quelques légumes ou des dattes sèches –, il faut bien se nourrir jour après jour. La température refroidit encore et descend en dessous de 0 °C. Et dire qu'au fond du cratère il fait plus de 40 °C et que le thermomètre ne descend jamais en dessous de 20 °C la nuit. Les dromadaires grelottent, figés dans une pose hiératique. Pelotonnés près d'une misérable flamme d'épineux, nous n'en menons pas large.

Le lendemain, nous émergeons enfin sur la crête de lave qui marque la sortie du cratère. Notre eau a gelé d'un bloc dans les bidons. Je n'ai pas ressenti cette sensation de soif et de froid mêlés depuis la traversée du Kalahari avec Simon, le Bushman, il y a des années. Plus de 1 000 kilomètres de survie avec une chaleur étouffante en journée… et un froid mortel la nuit. Car le plateau d'Afrique australe où se situe la nappe de sable de 200 ou 300 mètres d'épaisseur se trouve à plus de 1 000 mètres d'altitude. Il y fait couramment – 10 °C ou – 15 °C.

De curieuses fleurs bleues attirent mon attention alors que je cherche à me réchauffer aux premiers rayons du soleil. Les dromadaires happent même ces corolles et leurs feuilles inespérées de leur langue râpeuse… Je me penche pour y voir de plus près. Pas de doute. Il s'agit bien de

Monodiella flexuosa. La fleur qu'a recherchée Théodore Monod jusqu'à la fin de sa vie. L'expert reconnu du Sahara, mort à quatre-vingt-dix-huit ans, n'avait eu de cesse de trouver ces plantes bleues qu'il avait aperçues au nord du Tibesti dans la bande d'Aozou en 1940. Pour lui faire plaisir, on a donné son nom à cette amarante endémique du Tibesti, qu'aucun voyageur n'avait jamais répertoriée avant lui. Or, nos chameaux sont en train de dévorer des brassées entières de ces fleurs bleues qui parsèment les pentes volcaniques. Très excité par ma découverte, je me tourne vers Ardan :

« Tu connais ? »

Le pauvre ne comprend pas du tout mon enthousiasme. Pour lui, les amarantes sont parfaitement banales. Sur d'autres continents aussi ce sont des fleurs communes : les Mayas ou les Aztèques les utilisaient pour leur alimentation, notamment dans les boissons. Avec les graines, on faisait même du pop-corn…

« Euh… Oui, bien sûr, me dit-il simplement. Nous, on appelle ça *ogotor*. »

J'en reste bouche bée. Ainsi cette fleur tant recherchée est une périodique dont les chameaux du Tibesti ont l'habitude de se nourrir…

« Il aurait peut-être juste fallu demander aux Toubous », me dis-je avec une pensée émue pour Théodore Monod.

Le dialogue que j'avais eu avec le vieux monsieur me revient en mémoire. Il devait être membre du jury de ma thèse de doctorat d'ethnologie. Mais, au vu du petit millier de pages sur « les technologies chamelières des nomades du Sahara » que j'avais écrites, il avait déclaré forfait, au motif qu'il ne s'intéressait pas tant que ça au nomades. Pourtant, c'étaient bien eux qui élevaient les chameaux avec lesquels les explorateurs ou savants pouvaient se rendre sur place. Les nomades revendaient aussi les montures aux méharistes sahariens. Pour qu'ils les colonisent en retour, d'ailleurs !

Qui sont donc ces mystérieux peuples nomades du plus grand des déserts ? On peut dire que le Sahara comprend des zones très arides, séparées par des zones un peu moins arides : des sous-ensembles de déserts, en quelque sorte. Le tout représente le quart, voire le tiers, de l'Afrique. Évidemment, ce n'est pas un immense bac à sable où vivent pêle-mêle différentes populations. C'est beaucoup plus complexe et codifié que cela. Une première évidence : chaque peuple a son territoire. Jamais, sauf

circonstances exceptionnelles, on ne trouvera un Touareg chez les Maures ou chez les Toubous. La deuxième chose, c'est que le territoire de chacun est relativement limité, à peu près l'équivalent de deux départements français. Cela peut bien sûr paraître petit. Mais il faut comprendre que chaque groupe nomade est organisé en tribus, elles-mêmes constituées de clans. Un membre du clan connaît ce qu'il connaît, et rien d'autre, mais il connaît très bien ce qu'il à connaître, si je peux m'exprimer ainsi. Je ne pense pas que les Français connaissent chaque point d'eau, chaque monticule ou chaque arbre du département où ils vivent ! Les nomades, si.

Sur ces territoires, on compte cinq grands groupes : les Arabes, les Berbères, les Toubous, les Arabo-Berbères et enfin les Bedja.

Les Arabes, comme leur nom l'indique, viennent d'Arabie. Même si, au départ, le mot ne désignait ni une ethnie, ni une appartenance à un pays, ni une religion… *Aarab*, avant l'apparition de l'islam, signifiait tout simplement « nomade ». À la mort du prophète Mahomet, en 632, aucun de ces nomades n'a encore mis les pieds en Afrique. Mais les conquêtes s'accélèrent. En 642, l'Égypte et la Libye sont conquises. En 682, un chef de guerre nommé Oqba ibn Nafi atteint l'Atlantique avec sa « petite » armée de dix mille hommes – pour la plupart yéménites, byzantins, irakiens ou du Hedjaz, c'est-à-dire l'ouest de l'Arabie. Le Maghreb, qui compte trois millions de Berbères à l'époque, devient peu à peu musulman. Pour autant, les populations du Maghreb et du Sahara ne sont pas arabes. Certes, elles sont musulmanes, encore que la conversion à l'islam puisse être relativement récente. Charles de Foucauld, mort en 1916, lorsqu'il a exploré le Maroc pour la première fois, estimait que la moitié de la population était juive !

Quand j'enseignais l'ethnologie à l'université et que je demandais à mes étudiants marocains, tunisiens ou algériens comment ils se définissaient, ils avaient tous la même réponse : « arabes ». Parce qu'ils parlent arabe et sont de culture arabe (en réalité plutôt maghrébine…). Même si ce sont des étudiants, ouverts et intelligents, il est pourtant extrêmement difficile de les convaincre que la pénétration arabe a été très négligeable en nombre au Maghreb et que, de ce fait, ils ne sont pas tous descendants du Prophète !

Pour ces « *Aarab* », donc, en arrivant au Maghreb depuis la péninsule Arabique avec chevaux ou chameaux, il y a deux options possibles. La première : longer la côte méditerranéenne. C'est ce qu'a fait Oqba ibn Nafi avec son armée. L'autre option est de longer le Nil, car on y trouve de l'eau,

bien sûr. Sans s'aventurer dans le Sahara évidemment, sous peine de ne jamais en ressortir. Ces nomades-là s'installent donc au Sahel soudanais, au contact des Africains noirs. En trois cents ans, ils vont assurément se métisser en grande partie. Et soudain, vers l'an 1000, ils vont remonter vers le Maghreb et « arabiser » les millions de Berbères qui vivent là. Ces Berbères arabisés composent aussi certaines tribus mauritaniennes, maliennes, nigériennes, tchadiennes…

Très peu de tribus peuvent se dire véritablement arabes : c'est le cas de 2 % des Mauritaniens, ou des Arabes libyens qui nomadisent actuellement au Tchad et dans l'est du Niger : les Ouled Sliman. Ou encore les Arabes noirs nomades soudanais ou tchadiens.

Aux côtés des Arabes – qui ne sont finalement pas si nombreux – cohabitent les nomades touareg. Tous ceux qui sont allés en vacances au Maroc ou en Tunisie sont persuadés d'y avoir croisé des Touareg. Mais attention, il y a Touareg et Touareg. Au Maghreb, n'importe qui avec un chèche bleu se dira touareg face à des touristes ravis de faire une photo. Mais il est en réalité impossible de trouver des Touareg sous ces latitudes. Les véritables Touareg vivent dans l'extrême sud de l'Algérie (30 000) et le sud-ouest de la Libye (10 000). On les retrouve ensuite surtout dans les pays du Sahel : au Niger (400 000), au Mali (150 000), un peu au Burkina (20 000). Les Touareg sont en réalité des Berbères qui ont lentement glissé au Sahara, principalement depuis la Tunisie et le Maroc, pour s'adapter à une vie nomade.

Les Touareg, surmédiatisés pendant des années, ont pu faire oublier les Maures. Ce sont des Arabo-Berbères, issus d'autres tribus que les Touareg – du Maroc ou de l'Ouest algérien – qui vivent en Mauritanie, au Mali et au Sahara occidental. On les distingue immédiatement des Touareg parce qu'ils ne portent pas de sarouel, autrement dit de pantalon, mais à la place une robe large appelée gandoura. Les Maures, de plus, ne se voilent pas le visage comme les Touareg. Ils portent un chèche qu'ils utilisent pour se protéger la bouche et le nez en cas de vent de sable, d'une couleur qui va du bleu clair au bleu indigo, d'où l'appellation usurpée d'« hommes bleus ». Cette couleur vient des tissus carbonés autrefois fabriqués au Nigéria, qui n'existent presque plus. En revanche, les Maures ont ceci en commun avec les Touareg qu'ils consomment les trois verres de thé traditionnels. C'est une coutume relativement récente, puisque le thé n'est arrivé au Sahara que depuis deux cents ans environ. Auparavant, les nomades consommaient du

lait *suri*, du *karkadé* et ou de l'*ardeb* – des boissons faites à partir d'hibiscus ou de tamarin. Ces boissons sont encore très courantes, notamment au sud du Sahel. Les Maures affichent des mœurs très libres. Plusieurs fois, je me suis fait draguer par des femmes nomades, en plein désert, dans des tribus kounta ou reguibat. Cette hardiesse s'explique par leur isolement géographique : s'ils ne faisaient pas preuve d'un peu d'ouverture d'esprit, ces nomades n'auraient guère l'occasion de se reproduire !

Le quatrième groupe est constitué des Toubous. Ils vivent entre le sud de la Libye, le Tchad surtout et l'est du Niger. On pense qu'ils ont toujours été là, avant même la désertification du Sahara, mais qu'ils se sont métissés au fil du temps avec d'autres peuples, de sorte qu'aujourd'hui leur peau affiche toutes les nuances de noir. De plus, les Toubous sont organisés en clans exogames, c'est-à-dire qu'ils ont coutume d'aller chercher une femme très loin de chez eux. Les Toubous sont de grands nomades, capables de s'adapter à d'autres environnements.

Enfin, dans le sud du Tchad et au Soudan voisin, à l'ouest du Nil, nomadisent les Arabes noirs descendants des Arabes installés là depuis le VIIIe siècle. Ils sont beaucoup moins connus mais tout aussi nombreux que les Touareg. À la tête de gros troupeaux de zébus, dromadaires, moutons ou chèvres, ils circulent beaucoup à cheval : c'est pourquoi on les a appelés les *djandjawids*.

Au final, on compte au Sahara environ un million de Touareg, un million de Maures, trois cent mille Toubous et un million d'Arabes noirs. Sans compter les nomades noirs du désert de l'Afar et des côtes de la mer Rouge qu'on appelle les Bedja.

Les Bedja, à la peau noire, aux cheveux noirs et bouclés, tiennent leur nom de leur langue, le bedja, d'origine sémito-hamitique, comme l'éthiopien ou l'afar. Leur territoire n'est séparé de la dépression de l'Afar que par les hauts plateaux érythréens. Ils sont les seuls à vivre dans les collines, entre la mer Rouge et le Nil. Cousins des Afars, ils sont donc également cousins de toutes les tribus noires bédouines qui occupaient les rives de la mer Rouge en Égypte, au Sinaï, en Jordanie et en Arabie avant la venue des Bédouins. Rappelons-nous Séphora, la femme de Moïse, qui était bedja…

Les Bedja, difficiles d'accès, sont des contrebandiers hors pair. Leur vie se passe à défier les autorités et à trafiquer toutes sortes de marchandises.

Ils sont aidés en cela par leurs dromadaires, les plus rapides du monde : certains sont capables de parcourir 150 kilomètres en vingt-quatre heures ! De plus, leurs bêtes se contentent de très peu de fourrage ou de pâturage. Lors des expéditions de contrebande, on les nourrit d'un mélange de graines de sorgho et de branches de palme. Parfois, on les « dope » au fructose en leur donnant des dattes… Ce qui permet de repérer la piste empruntée par des trafiquants : il suffit de chercher les noyaux de dattes dans les crottes des chameaux. Pour donner un petit coup de fouet à leurs dromadaires, ils peuvent aussi leur cracher un peu de tabac à chiquer dans les narines ou les yeux…

Nous sommes montés au sommet du volcan. Il nous faut maintenant redescendre. Un magnifique décor de grès plissé s'offre à notre regard. Au loin, on aperçoit déjà les volcans suivants, parfois impossibles à gravir avec des chameaux. Le Tarso Kobour avec son enchevêtrement de laves noires. Puis le Tarso Tiri en corolle bien régulière. En revanche, on ne voit pas le pic Toussidé, le deuxième plus haut sommet du Sahara à 3 265 mètres d'altitude, dissimulé par les deux autres sommets.

L'environnement est incroyablement hostile et minéral. Mais je ne suis pas mécontent d'être là. « La sagesse commence avec l'émerveillement », disait Socrate. On aura du mal à trouver paysage plus somptueusement « désertique ».

En dessous de nous, une vallée lointaine et large nous sépare de ces monstrueux volcans. Il s'agit de l'Enneri Miski. Parvenus en contrebas, nous aurons parcouru environ le tiers du Tibesti en une dizaine de jours. Derrière cette ligne de démarcation nous attendent les deux tiers restants.

Je termine la lecture de ma carte, puis je me prépare à entamer la descente à la suite des chameaux qui sont déjà partis, gavés d'amarantes. En repliant le papier plastifié qui ressemble à une nappe de toile cirée, je suis attiré par des signes marqués au feutre. Un sourire me vient aussitôt aux lèvres. Car cette carte a une histoire : elle provient du cockpit d'un Transall de l'armée française.

Je sortais de trois mois passés à croupir dans une prison politique tchadienne. Les militaires qui m'avaient capturé non loin de la frontière soudanaise m'avaient rendu la plupart de mes affaires, en particulier mes indispensables outres pouvant contenir 140 litres d'eau. Mais manquaient bien sûr mes chameaux et mes cartes. Les chameaux, je pouvais toujours en

racheter au marché aux bestiaux, moyennant environ 500 euros pièce. Mais les cartes, c'était plus compliqué. Et impossible de s'orienter dans un désert qu'on ne connaît pas.

Je m'en étais confié à un militaire pas tout à fait là par hasard. En fait, on avait dû probablement me coller Nicholas dans les pattes pour savoir ce que j'avais l'intention de faire. C'était simple : racheter des chameaux et me réengouffrer dans le désert, au prix de ma vie s'il le fallait. Nicholas, grand gaillard mince qui traînait son 1,90 mètre avec désinvolture, était pilote de chasse d'un des Mirage et Jaguar stationnés sur la base de N'Djamena dans le cadre de l'opération Épervier. Il n'a pas hésité longtemps : il est allé sur le tarmac de l'aéroport, a escaladé l'échelle qui mène au poste de pilotage d'un Transall, a glissé la main… Et il a piqué la carte du navigateur.

J'imagine la tête du type, 1 000 kilomètres plus au nord au-dessus du Tibesti ou de la Libye, se rendant compte qu'il n'a plus de carte pour ramener son avion à la base ! Il lui est peut-être arrivé la même chose qu'à Antoine de Saint-Exupéry. Il s'est peut-être écrasé avec son avion… peut-être au même endroit d'ailleurs, puisque « Saint-Ex » s'est crashé en Libye. C'est même ce qui l'a rendu célèbre !

La descente du cratère est fastidieuse et interminable. Pour les dromadaires surtout, qui bloquent leurs chevilles et leurs épaules en se dandinant pour freiner dans les dévers. Leur effort a un coût. Car, avant la fin de journée, une des quatre bêtes déclare forfait dans un dédale de roches noires escarpées. Mètre après mètre, après l'avoir déchargée, nous parvenons à l'emmener jusqu'à un *enneri* – ainsi appelle-t-on un *wadi* ou un oued chez les Toubous. Il y a là quelques arbres et même un peu d'herbe d'altitude.

Dès que nous y arrivons, Ardan et son neveu se livrent à un rituel bizarre. Ils accroupissent l'animal. Puis, avec peine, ils déplient chaque patte antérieure vers l'avant… avant de la faire passer « sur » le cou. Ainsi, ils croisent patte sur patte. Je les aide du mieux que je peux, car la manœuvre ne peut se faire qu'à plusieurs. Le dromadaire ne dit plus rien. Inutile même de l'entraver, car il est incapable de se relever ou de décroiser les pattes derrière son cou. Bizarrement, il semble apprécier le traitement.

« Ah. C'est cool. C'est du stretching ! » dis-je en rigolant.

Les Toubous ne savent sûrement pas ce qu'est le stretching. Mais ils connaissent leurs bêtes. Et sont capables d'innover, car je n'ai jamais vu un

tel traitement sur un camélidé. Cela n'a apparemment cours qu'autour du volcan Emi Koussi.

Le lendemain, après seulement deux heures de marche, le même chameau, qui était pourtant bien parti, renâcle à nouveau.

« Il ne peut plus, me dit Ardan. On va le laisser ! »

Je comprends aussitôt ce que cela veut dire. Il faudra trouver d'autres chameaux et chameliers dans l'Enneri Miski pour continuer la traversée du Tibesti. Car lui devra patienter quelques jours afin que l'animal – laissé seul au pâturage – se remette. Avant de revenir à son campement par le même chemin.

Quelques jours plus tard, me voilà au milieu de dizaines de Toubous, réunis dans la cour d'une maisonnette cernée de murs sur lesquels est tendue une bâche. Qui aurait cru voir autant de nomades réunis dans un endroit si isolé de l'Enneri Miski ?

Tous ont la tête ceinte du chèche toubou blanc artistiquement défait. Les vêtements sont blancs pour la plupart. Propres et ajustés. De vrais visages expressifs de nomades burinés, parfois sombres mais sans être noirs. Ce sont tous des Tedas. Autrement dit des Toubous du Tibesti. Les autres, plus sahéliens, s'appellent les Dazas.

Nous sommes vendredi. Et, apparemment, c'est une réunion hebdomadaire pour tous les habitants des alentours. Nous sommes réunis chez le chef de canton. La plupart ont des téléphones Thuraya et descendent de Toyota Hilux neuves en provenance de Libye. Des bols de lait aigri circulent. Ainsi que des boules de mil à dévorer avec les mains. Des jeunes s'activent avec des brocs d'eau et des cuvettes afin de laver les mains des invités.

Enfin, le chef de canton prend la parole :

« Qui veut accompagner le *nasrani* jusqu'à Zouar ? Vous le connaissez pour la plupart. C'est celui qui a traversé le Sahara seul. Le cousin d'Hasan a volé ses chameaux il y a longtemps. Et il est venu avec Ardan Togoï… »

Ça discute sec. Et chacun y va de son commentaire. Que se passe-t-il donc ici ? En fait, c'est bien une fièvre qui agite l'assemblée. Mais la fièvre de l'or. En effet, comme on vient de me le dire il y a quelques minutes, des gisements ont été repérés. Et les nomades de tous les environs ont afflué. C'est le même cas dans le nord du Tibesti, près de Bardaï. Et aussi à l'ouest,

à Zouar où je compte me rendre. Qui croirait qu'il ne se passe rien dans le désert ? Depuis la chute de Kadhafi, le commerce n'a jamais été aussi florissant. Le prix des véhicules a chuté, car ils sont souvent volés ou vendus sans douane. On a aussi trouvé de l'or sur le plateau du Djado voisin, au Niger. Dans la boucle du Nil désertique au Soudan. Et même dans le désert de l'Afar. Certes, les rapports sont parfois tendus avec les Touareg ou les Arabes. Mais ceux qui s'en sortent encore le mieux, ce sont ceux qui sont dans le désert comme des poissons dans l'eau. À savoir les Toubous…

Un mois après, j'arrive à Zouar avec un chamelier et deux chameaux. « Ce n'est pas grave d'aller lentement, disait Confucius. Tant qu'on ne s'arrête pas. »

Le canyon vertigineux parsemé de dattiers que nous suivons depuis deux jours s'ouvre enfin sur le vide face au Ténéré. L'impression de quitter un sanctuaire est forte. Quelques jours auparavant, nous étions dans le gouffre du Trou au natron. Ou aux alentours des fumerolles de Soborom. Issa, le chamelier toubou, est pressé d'en finir. Il n'a pas loin de soixante ans, et ses yeux sont fatigués d'avoir fixé trop longtemps la rocaille noirâtre et calcinée. Parfois, la roche du Tibesti tremble sous l'effet de la chaleur. Ou du moins le croit-on. L'air est encore plus chaud qu'ailleurs au Sahara.

Zouar est une calme oasis marquant la fin du massif du Tibesti. Pourtant, il n'y existe aucun palmier. J'y rencontre par hasard Himéda, qui est un jeune métis toubou à la gandoura bleue et sans couvre-chef. Il nous accueille chez lui dès notre arrivée. Et sitôt que les bêtes baraquent devant son logis, les rares bagages sont engouffrés dans sa cour. Puis Issa s'en repart aussitôt. Ousman – le chauffeur avec son ensemble couleur sable – apparaît comme par magie, comme si nous nous étions quittés la veille.

« Il ne nous reste plus qu'à redescendre à N'Djamena ! » lui dis-je, enfin satisfait…

Lui hausse les épaules comme à son habitude. « Oui. Plus que… », semble-t-il dire.

C'est Confucius qui disait : « Celui qui parle sans modestie aura du mal à prononcer des mots justes. »

En effet, de la frontière libyenne, il faut quand même compter 1 000 kilomètres. Mais pour nous, ce n'est rien. J'ai déjà parcouru ce même itinéraire seul à dos de chameau. Et Ousman connaît également chaque

dune du parcours. Mais j'ai toujours pensé qu'il était plus dangereux d'être à la merci d'une panne mécanique que de circuler à chameau, en sachant très bien où trouver de l'eau et du pâturage. C'est bien ce que font les Toubous depuis des millénaires.

Windhoek. Février

La capitale de la Namibie (ex-Sud-Ouest africain) est une coquette bourgade aux maisons blanches. Pas de pollution. Pas de stress. Mais, quand même, un certain malaise indéfinissable vous étreint dès que vous déambulez dans les rues au style mi-germanique mi-sud-africain. Car ces locaux que vous croisez, vous savez très bien qu'ils regagneront leur *settlement* – qu'on appelle pudiquement *location* – dès la nuit tombée.

Même si aucune loi raciale n'est écrite, le pays a connu le même apartheid qu'en Afrique du Sud. Aujourd'hui, grâce aux ressources marines, diamantifères et bientôt pétrolières et gazières… le pays est en pleine expansion économique et beaucoup y trouvent leur compte. Sauf bien sûr la grande majorité des adultes vivant dans les ghettos qui se louent parfois comme travailleurs à tout faire à certains carrefours de la capitale.

Il y a deux déserts en Afrique australe : le désert du Namib, qui longe la façade atlantique, et le désert du Kalahari, qui occupe le centre de l'Afrique australe, à cheval entre Namibie, Afrique du Sud et Botswana.

Ces deux déserts sont très différents.

Le Namib est très beau : dunes orangées au centre, plus blanches ailleurs… Les vagues de l'océan battent les rivages à l'ouest. Et l'Est se confond avec la savane africaine, peuplée de lions, de hyènes, d'éléphants et de girafes. Le tout est très différent de ce qu'on trouve dans les parcs nationaux. C'est la différence entre une vraie nature désertique et une espèce de parc aménagé. Un peu comme les déserts australiens, le Kalahari, lui, est plus une brousse très sèche d'épineux gris à perte de vue. Le sol est exclusivement sableux et gondolé, ponctué de lacs à sec blancs et ronds, nichés entre les dunes, qu'on appelle des *pan*. Certes, il y a beaucoup

d'animaux sauvages. Mais on ne les voit que rarement, car la végétation gêne la visibilité. C'est le domaine des Bushmen, qui sont des sortes de Pygmées du désert qui vivent là depuis des milliers d'années.

Nul ne sait, en réalité, depuis quand le Namib est habité. Les peintures rupestres les plus anciennes, pourtant, n'ont pas plus de deux mille ans d'âge. Autant dire rien à côté de la grotte de Lascaux (dix-sept mille ans) ou des abris sous roche sahariens (de quatre à douze mille ans). Mais cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas eu de peuplement endémique. Car les traces rupestres perdurent moins longtemps dans une savane semi-aride qu'au Sahara, ou au fond des grottes. Les scientifiques estiment qu'un peuple aborigène vivait ici depuis peut-être un demi-million d'années, ce qui fait des Bushmen et assimilés les descendants de la plus vieille population d'Afrique, et peut-être du monde.

La culture des Bushmen, secrète, mystique et incroyablement vivante, a résisté.

Depuis au moins cinquante ou soixante mille ans, ce groupe ethnique – très différent des Bantous du bassin du Congo – occupe donc toute l'Afrique australe. Parfois appelée *Kho* ou *Khoï*, cette population se distingue par son langage parlé, ponctué de « clics ». On appelle cette langue le *khoïsan*, bien qu'il s'agisse en réalité d'une multitude de dialectes. Les seuls Bushmen parlent douze ou treize dialectes, encore différents du *nama* ou du *damara* des langues parlées par les habitants des bordures du Namib, qui appartiennent aux tribus nama, damara ou topnaar. Dans la partie nord de ce désert, on trouve plutôt les tribus herero et himbas, qui font partie d'un même groupe venu du Nord.

Pour ma part, je passe entre deux et trois mois par an en Afrique australe. La principale difficulté pour moi a été de faire comprendre aux locaux que, bien que je sois blanc, je ne ressemble pas aux Sud-Africains ou aux Allemands qui les ont colonisés. Ce qu'ils comprennent assez bien quand ils constatent que je vais vers eux. Car ici, la politique des ghettos, toujours d'actualité, fait que normalement un Blanc reste avec les Blancs et un Noir avec les Noirs… Pour le reste, je suis comme eux. Je peux pister des éléphants ou des lions du désert à pied et à l'œil nu, comme me l'ont appris les Bushmen. J'ai vécu dans les campements durant sept mois, à apprendre à piéger, chasser et pister les multiples animaux pour me nourrir. J'ai traversé « tout » le Kalahari, 1 000 kilomètres au total, en survie avec un

Bushman – Simon –, ce que personne, Occidental ou local, n'avait jamais fait.

Et ce que j'ai vu me rend plutôt pessimiste sur l'avenir de ce petit peuple presque anachronique. Surtout quand on voit ce que sont devenues des villes comme Johannesburg, Windhoek ou Gaborone, et les ravages que font l'alcool et la prostitution parmi les populations autochtones.

En pleine brousse du Kalahari, la chaleur est étouffante en ce mois de février, en plein été austral. Circuler dans un vrai désert sec comme le Sahara ou l'un des déserts de Gobi est plus facile. Même si la température est plus élevée, le corps la supporte mieux. Mais ici, la végétation d'herbes sèches, d'acacias et de jujubiers exsude beaucoup d'humidité la nuit et même la journée. Il suffit de s'éveiller à l'aube pour le constater : une vapeur humide flotte sur le sable rouge… même s'il n'a pas plu depuis des mois.

J'arrive au *settlement* de Neo Xhanagas. Ce sont des baraques en bois ou plus rarement en briques qui s'étalent dans la vallée plate et morne de la rivière Okwa, à sec, naturellement.

Après quelques recherches, je retrouve mon ami Dabé. Il est là, entouré de sa femme, de ses quatre enfants et de quelques proches. Vêtu d'un short en guenilles. Le nez comme griffé par la patte d'une hyène.

Debout pour sauter dans mes bras, il m'arrive à la poitrine et ne dépasse pas 1,60 mètre comme tous les vrais Bushmen.

« *You're ok, my brother ?* » demandé-je, ému.

C'est avec son oncle Simon que j'ai traversé le Kalahari en survie, et tout le monde me connaît au campement. Quelques années après notre expédition, Simon s'est pendu à un arbre, ne supportant plus de vivre dans une sorte de sous-culture où il n'avait pas sa place. Sa femme, éplorée, s'est ensuite pendue au même arbre. Drame de sociétés traditionnelles qui s'effondrent et perdent leurs repères. Alcoolisme. Répression des autorités botswanaises qui veulent s'accaparer les sols dès qu'il existe un intérêt minier ou ethnique. Les raisons sont multiples…

« *Again ?* » lui fais-je seulement en clignant d'un œil.

Dabé se fend d'un sourire. Nous nous connaissons très bien et nous savons ce que cela signifie. Nous allons à nouveau nous fondre dans la brousse et vivre de cueillette et de chasse. C'est une façon pour moi de m'assurer que le « petit peuple » possède encore sa culture et ses valeurs.

Comme avec son oncle, sa décision est prise en un quart de seconde. Je sais qu'il me suivra.

En revanche, cette fois, ce n'est pas dans « son » désert du Kalahari que nous allons nous aventurer. Mais dans le Namib voisin. L'enjeu est double : il s'agit de vérifier qu'il existe encore une vie originelle au Namib. Et ensuite, je veux constater par moi-même où en est mon ami de ses techniques de chasse et de ses connaissances de l'environnement.

Moins d'une semaine plus tard, nous en sommes déjà à escalader et dévaler les plus hautes dunes d'Afrique australe. Le Kalahari ne compte que des dunettes rougeâtres recouvertes de végétation qu'on appelle la Kalahari Schwelle, qui s'étendent sur une couche de 200 ou 300 mètres d'épaisseur et sur une surface équivalente à deux fois la France.

Le Namib, quant à lui, est plus côtier. Ses dunes orangées atteignent 300 mètres de hauteur en son centre. La couleur du sable vient de métaux lourds qu'il contient : titane, hématite et fer. En revanche, ça ne date pas d'hier, car ce sable vient du creusement du fleuve Orange, qui coule à 1 000 kilomètres de là, il y a dix ou quinze millions d'années de cela. C'est le vent du sud-est qui a empilé le sable jusqu'à former ces dunes.

Dabé et moi sommes en short et torse nu, une lance à la main pour nous protéger des prédateurs comme les lions, les hyènes et même parfois les oryx, ces antilopes aux longues cornes effilées capables de vous éventrer.

C'est avec un plaisir évident que je foule à nouveau du sable. Cela me change agréablement de la lave du Tibesti. Comme quoi, les déserts sont, malgré les apparences, d'une extrême diversité. Certes, quand je vois mon compagnon pygmée, il n'a rien de commun avec nos chameliers toubous. Et pourtant, le Namib est un désert, au même titre que le Sahara. Simplement, la majorité des gens ne sait pas qu'il existe autant de déserts si variés sur terre.

« Quel désert préférez-vous ? » me demande-t-on souvent.

Je réponds invariablement :

« Tous. »

Mais celui qui me vient en premier à l'esprit est bien évidemment le Sahara, qui ne représente pas moins du quart de l'Afrique. Si l'on y ajoute le désert de l'Afar et le Somali, le Kalahari et le Namib, c'est presque la moitié de la superficie du deuxième continent du monde qui est occupée par les déserts.

Dabé est arrivé le premier à un arbre mort planté au fond d'un *pan*. Le Kalahari aussi a ses *pan*. Car il faut bien que les eaux de pluie s'écoulent et engorgent des dépressions qui s'assèchent invariablement.

Je ne sais pas pourquoi, mais je glisse ma lance dans une fente de bois mort. Puis j'agite la hampe. Le tronc était creux et un couple de moineaux du Namib s'échappe vers le ciel en piaillant.

Est-ce prémonitoire ? Peut-être, car j'ai passé assez de temps avec les Bushmen pour deviner où se niche la vie sauvage, même invisible. De plus, dans le désert, le regard est comme aiguisé à détecter ce qui est anormal… Nous éclatons de rire ensemble. La fuite des oiseaux nous a mis de bonne humeur.

Peu de temps après, nous parvenons au sommet de dunes imposantes. En contrebas, un filet d'arbres indique le cours du fleuve Kuiseb, à sec. Quelques maisonnettes de bric et de broc sont cachées contre les dunes orangées. Parvenu à leur hauteur, je constate que les matériaux qui les composent vont du filet de pêche récupéré au bord du littoral aux planches flottées par les eaux. Pas de doute, il s'agit de Topnaar. Quelques gamins qui jouaient dans le sable s'échappent à notre approche. Ce n'est pas qu'ils ont peur de nous, mais un authentique Bushman vêtu d'un pagne, accompagné d'un blond dans le même appareil, tout aussi sauvage à la peau tannée, ce n'est quand même pas si courant. Un adulte plutôt jeune m'indique une cabane un peu mieux construite que les autres, et Dabé et moi nous y engouffrons à toute vitesse. Un métis vociférant surgit aussitôt. Sa barbe est grisonnante, sa peau plutôt claire et sa stature est celle d'un vieux Noir.

« Bande de pouilleux ! Sortez de chez moi, malpolis ! » hurle-t-il.

Mais il voit aussitôt qu'il n'a affaire ni à un Africain des villes, ni à un Afrikaner.

« Mais, chef ! Nous venons seulement vous saluer comme le veut la coutume », dis-je, conciliant.

Nous nous trouvons chez les Topnaar, des cousins des Bushmen, tout comme la tribu des Nama. Ils vivent traditionnellement dans le lit du fleuve Kuiseb, mais certains ont gagné la ville, à Walwis Bay. Ce sont les descendants des *strandlopers*, de petites communautés de chasseurs-cueilleurs qui vivaient entre la province du Cap et l'embouchure du Cunene. Ils ramassaient des coquillages, de gros clams, ou des poissons rejetés par l'océan, brisaient les os de baleine ou d'otarie pour se nourrir de

leur moelle, gobaient des œufs des oiseaux de mer… Il n'est qu'à voir leurs cabanes, faites de bois flotté, de filets de pêche pour comprendre combien ils sont dépendants de ce que la mer leur apporte.

Le vieux chef topnaar se radoucit aussitôt, ne sachant plus quoi dire. Il nous convie à nous asseoir sous son patio.

« Nous sommes effectivement des descendants de Bushmen, commence-t-il. Nous sommes même les seuls avec les Nama et les Damara. Mais nous, nous vivons dans les dunes et tout le monde nous a oubliés. »

Les Topnaar sont actuellement au nombre de six cent cinquante ; retranchés de tout, ils vivent en petites communautés disséminées dans la vallée du Kuiseb et la lagune du delta du même fleuve. Autrefois, ils chassaient autruches, oryx, springboks et zèbres qui abondent dans la région. Mais l'extension du parc naturel de Naukluft leur interdit désormais la chasse. Obligés de s'adapter, ils élèvent des chèvres de race toba et damara qu'ils croisent afin que les animaux résistent à la sécheresse. Ils vont en vendre au marché de temps en temps.

Le chef fait quelques pas et me désigne un buisson épineux au coin de sa maison. Il fourre la main dans le paquet d'épines de couleur vert clair et en rapporte un fruit un peu sec ressemblant à un concombre plein d'aspérités.

En l'ouvrant entre ses paumes, il me désigne les graines qui jaillissent. C'est un *nara* (*Acanthosicyos horridus*) ou melon du désert. Ce légume qui leur a permis de vivre ici durant des milliers d'années. Car ses graines noires, grillées, sont très riches en protéines. Broyées, on les donne en priorité aux nourrissons pour favoriser leur croissance. C'est probablement même ce cucurbitacée qui a donné son nom au désert du Namib. Car ici on l'appelle plutôt *!nara* avec ce fameux claquement de langue caractéristique des Bushmen. Or, sur les vieilles cartes allemandes, on peut voir que cette région est désignée sous le nom de *!Narib*… avant de devenir le Namib. Lorsque le vieux se tourne pour parler à sa femme dans sa langue, il a d'ailleurs ce fameux langage à clics.

Dabé tend l'oreille et je sais, à son air entendu, qu'il comprend largement ce que dit le chef topnaar. Sa femme, elle, surgit avec des bigoudis en plastique sur ses cheveux et nous sourit. Ainsi, nous avons fait connaissance avec son vieux râleur de mari, semble-t-elle dire…

« *Ok. Thanks, chief ! We have to go, if not we won't be in Spitzköppe in two days* [1] », dis-je en me levant.

Comme chez tous les nomades du monde, on se quitte sans longues formules de politesse. On sait très bien que la vie fait qu'on se reverra dans six mois. Ou dans dix ans. « Si tu veux connaître quelqu'un, n'apprécie pas ce qu'il dit mais regarde ce qu'il fait », a dit le dalaï-lama.

Un froid vif me réveille juste avant l'aube. Le sol est gelé et les brins d'herbe couverts de givre. Le feu s'est presque éteint et je le réactive aussitôt en jetant quelques branches sur le foyer. Au-dessus de moi, des monolithes ronds et rosés, volumineux, menacent de s'écrouler. Leur sommet est déjà teinté de rouge par le lever du jour. Dabé, comme prévenu miraculeusement, se réveille et, transi, se pelotonne au bord du feu. Je le regarde sans mot dire.

Cette nuit me rappelle les centaines de nuits que j'ai passées au Kalahari voisin avec son oncle Simon. Ou avec d'autres Bushmen du Kalahari central. Là-bas, le plateau d'Afrique australe s'élève à plus de 1 200 mètres d'altitude. Il est recouvert de la plus grande cuvette de sable d'un seul tenant au monde. Durant l'hiver austral, le froid nocturne y est mordant comme sur les plus hauts sommets du Tibesti saharien.

La seule solution, si on circule quasi nu, c'est de faire du feu toute la nuit. Ainsi on brûle d'un côté tandis qu'on se gèle de l'autre. Puis on se retourne et c'est l'inverse.

Avec Simon, puisque nous n'étions que deux seulement, l'un récupérait quelques instants d'un sommeil comateux quand l'autre grelottait en alimentant le feu. Aujourd'hui encore, des groupes de Bushmen chassent ainsi lors de campagnes qui durent plusieurs jours et plusieurs nuits. L'un est chargé d'alimenter le feu tandis que les autres Pygmées sont pelotonnés chacun sous une épaisse peau d'oryx. Certes, « la plus grande richesse, c'est de vivre heureux avec peu », disait Platon. Mais je souhaite que chacun imagine ce que c'est que de passer une nuit par – 15 °C, à poil, déshydraté, au bord d'un feu…

« Ça va ? » demandé-je seulement au Bushman.

Celui-ci hausse seulement les épaules sans répondre. Puis nous enroulons notre maigre paquetage et nous nous remettons en route.

Heureusement, le soleil ne tarde pas à paraître et à inonder le décor des Spitzköppe. Une bande de damans – ces sortes de marmottes de rocher qui appartiennent, contrairement aux apparences, à la famille du rhinocéros – donne l'alerte en piaillant.

Dabé sait dans quelle direction aller. Sans doute un savoir ancestral, car la région était peuplée de Bushmen il y a encore quelques siècles. Et les sanctuaires, les points d'eau ou les lieux d'observation du gibier sauvage n'ont guère changé.

Arrivés face à une grande paroi granitique en dévers, nous l'escaladons sur la pointe des orteils. Je connais bien le Namib pour le parcourir depuis vingt ans, mais c'est une découverte que je veux partager avec mon ami. Après deux heures de marche, un abri sous roche apparaît et nous nous glissons dessous. Là, des fresques peintes à l'ocre de couleur patinée marron surgissent sur la paroi. Très étonné, Dabé remarque que des Bushmen sont représentés en train de chasser des antilopes et d'autres animaux sauvages.

« Koudou », me dit-il, ravi, en repérant cette espèce d'antilope.

Je pressentais qu'il avait conscience que lui et son peuple étaient parmi les premiers à vivre dans cette région du monde. Toutefois, voir Dabé le découvrir en contemplant ces peintures rupestres est une expérience inégalée.

On leur a volé leurs terres. On les a asservis. Les derniers clans ont dû chercher refuge au cœur du désert du Kalahari voisin. Mais tant qu'il restera un seul Bushman, on pourra dire que leur culture n'est pas morte et qu'ils sont – de fait – les vrais et les seuls habitants du lieu. Les seuls aptes à survivre ici.

Il suffit de voir l'estime dans laquelle les portent ces nouveaux venus que sont les Damara pour en être persuadé. Les Damara sont en quelque sorte des métis des Bushmen. Comme eux, ils descendent des peuples khoï qui peuplaient l'Afrique australe. Comme eux, ils parlent un langage à clics, limité toutefois à trois ou quatre claquements différents : lèvres, palais, gorge, alors que les Bushmen maîtrisent quatorze sortes de clics. Depuis la venue de Herero, ils ont été réduits en esclavage par ces derniers, obligés de garder les troupeaux de bœufs ou de moutons. Leurs meilleures terres leur ont été confisquées, parce qu'il s'y trouvait des ressources en eau. Au final, après de multiples luttes entre Damara, Herero et colons allemands, les Damara se vont vu octroyer un minuscule territoire de 6 000 mètres carrés. De petites communautés continuent à vivre en marge du désert du Namib, jusqu'à Kaokoland. Ils y vivent d'élevages de bœufs, de chèvres et de moutons. Mais sur leur territoire semi-désertique assez semblable à ce

qu'était le Namib lors de la colonisation par le peuple khoï, les Damara côtoient – de loin – lions, hyènes, éléphants, girafes, rhinocéros du désert… Les bergers ont intérêt à surveiller leurs troupeaux de près !

« Tu vois, me montre Dabé. Le dessin des animaux, c'est un code pour indiquer la direction vers laquelle ils vont boire. »

C'est tellement simple que je n'avais même pas compris que ce sanctuaire était un véritable guide topographique à destination des chasseurs en quête de gibier.

« Et tu vois, complète-t-il. C'est peint avec de l'ocre. Mais pas seulement. Il y a aussi le sang de l'animal. Ce n'est pas juste une peinture. C'est pour "ressentir" l'âme de l'animal que l'on peint. D'ailleurs, les chasseurs eux-mêmes se recouvraient de sang à l'époque. »

Là non plus, je ne m'en doutais pas. Mais il est clair que si une matière organique n'est pas mélangée à la couleur minérale, la peinture ne résiste pas aux assauts du temps.

Ce qui me sidère le plus, c'est que Dabé reconnaisse des animaux comme les éléphants ou les rhinocéros, pourtant absents de son biotope. Cela démontre bien que les Bushmen sont conscients de contrôler leur environnement au moins par la pensée et par leur adaptabilité. Les autres humains font très pâle figure de ce point de vue-là.

Quelques semaines plus tard, il m'est arrivé une mésaventure en voulant longer le cours de la Hoarusib à pied. Je ne m'inquiétais pas a priori, car tout au long de la rivière, qui se jette dans les dunes du Namib, se trouvent des villages himbas. Cela pouvait me laisser penser que j'étais à l'abri des animaux sauvages. Mais, en fait, les Himbas ne quittent guère leur *kraal* ceint de branches épineuses, qui les protègent des animaux sauvages. Même leurs huttes sont recouvertes d'ocre et de bouse de zébu pour être plus résistantes.

Tandis que Dabé m'attendait tranquillement à Purros, je me suis retrouvé face à face avec une hyène brune. Comme je marchais pieds nus et torse nu, en short, du fait de la fraîcheur du matin, la bête ne m'a même pas vu, alors que j'étais à moins de 10 mètres d'elle ! Elle était trop occupée à fureter dans les buissons de *stink bush* ou *bitter bush*, ainsi qu'on appelle « l'arbre qui pue » en afrikans.

Mais, un peu plus loin, les choses se sont corsées. Je suis tombé face à un lion, descendu des montagnes environnantes. L'animal, à moins de

15 mètres, a simplement tourné la tête. Puis il m'a laissé la place, pensant que je voulais également me désaltérer : c'était d'ailleurs le cas. Ce comportement, on ne peut l'avoir qu'avec des lions réellement sauvages comme les lions du Namib. En aucun cas, un animal qui a connu des humains à travers un pare-brise dans un parc n'aura cette attitude.

Au Kalahari, Simon et moi étions tombés plusieurs fois sur des lions, alors que nous allions à pied. Mais nous n'avons jamais eu de problème, même si le cœur cognait dans la gorge. Le Pygmée, en réalité, se servait toujours de moi comme d'un leurre… ce que j'ai compris sur le tard.

À présent, franchement, je m'en moque ! Je dors toutes les nuits que je passe au Namib à même le sol, sans tente. C'est ma façon de sentir vivre la brousse et de m'en méfier toujours un peu. Si un phacochère vient me renifler le mollet au réveil, c'est juste pour sentir mon odeur… et je ne bouge pas. Si un porc-épic s'approche d'un peu trop près, je suis évidemment obligé de le chasser avec la seule arme dont je dispose, à savoir mon bidon d'eau. Si un éléphant sauvage de désert survient la nuit vers 1 heure ou 2 heures du matin, je l'épie de l'oreille ou du coin de l'œil. C'est qu'il vient se nourrir et on entend le bruit des branchages arrachés.

Quant aux serpents et scorpions, il y en a peu. Nous n'avons vu que deux scorpions ce mois-ci et ils ne sont pas spécialement dangereux. Les vipères des sables du Namib, quant à elles, sont tellement petites qu'on ne sait pas vraiment où elles pourraient vous mordre avec leur toute petite bouche. À ma connaissance, elles n'ont jamais provoqué de décès chez les humains.

Restent les cobras royaux du Cap. J'ai déjà marché sur deux cobras au Kalahari pendant notre traversée… et ils ne m'ont pas mordu. À croire qu'ils veulent vraiment économiser leur venin et éviter de le gaspiller sur des humains idiots.

Nous sommes arrivés au bout de la rivière Hoanib. Une sorte de paradis terrestre, à mes yeux en tout cas, et à ceux de Dabé. Derrière nous, à quelques centaines de mètres, les dunes blanches du littoral rappellent le Sahara. L'océan est pourtant à 25 kilomètres. Devant nous, au même moment, trois spectacles se jouent en même temps…

Il est 17 heures et les oryx s'adonnent à leur rite quotidien : ils se poursuivent autour d'un *Acaciaerioloba* centenaire. Toujours dans le sens des aiguilles d'une montre. Dans un nuage de poussière soulevée, il doit y en avoir une vingtaine qui s'affrontent avec leurs longues cornes effilées.

Plus tard, chacun ira dans « son » fossé sableux – toujours le même – pour saillir sa femelle – toujours la même, car ces animaux sont monogames. Cette régularité est leur faiblesse : grâce à cela, les Bushmen peuvent les approcher et leur décocher une flèche empoisonnée. En tout cas, c'est ce que m'enseigne Dabé, qui m'en apprend bien plus que son oncle.

Sur notre gauche, trois girafes marchent d'un pas lent, en notre direction. Comme nous sommes parfaitement immobiles, elles nous ignorent. Puis, face à nous, un gros éléphant mâle nous regarde en ruminant. La bête est à 6 ou 7 mètres seulement, mais nous ne bougeons pas davantage. On peut même parler doucement, cela ne dérange personne…

C'est là que Dabé me raconte comment j'ai échappé à la mort. Avec son oncle Simon, j'avais un jour proposé de tuer et de manger un fourmilier, cette espèce de gros animal de couleur sombre qui ressemble à un porc. La bête est velue, munie d'une trompe et des griffes puissantes à l'avant. Celles-ci lui permettent d'éventrer les termitières dures comme du béton et de dévorer les termites qui forment avec les fourmis l'essentiel de son alimentation.

« Comment sais-tu cela ? »

Le Bushman m'explique que l'histoire a fait le tour du Kalahari. La chair du fourmilier est toxique, ce que j'ignorais. La plus grosse concentration de poison se trouve dans les griffes dures comme du titane. En râpant les griffes, on peut même obtenir une poudre utilisée pour soigner des affections neurologiques telles que l'épilepsie. C'est le même principe que celui de l'homéopathie : ce qui est mauvais pour toi peut être bon, mais en doses infinitésimales.

« Ah, ben ça ! » ne puis-je m'empêcher de penser, interloqué par cette histoire.

« Nous avons deux oreilles et une langue, disait Diogène du fond de son tonneau. C'est donc que nous devons plus écouter que parler. »

Mon interlocuteur m'interrompt et s'éloigne doucement. Je suis ses petites fesses noires, car il a revêtu son pagne en cuir bushman afin de mieux se fondre dans son environnement.

« Tu vois là ! me montre-t-il à moins de 500 mètres de là. *Nane*. »

C'est un léopard dont on voit encore la trace toute fraîche. L'animal nous observait, dissimulé lui-même dans des rochers du centre de la rivière à sec. C'est nous qui l'avons fait fuir en nous approchant. Je sais très bien que cette rencontre aurait été beaucoup plus dangereuse au Kalahari, où le

léopard attaque quasiment à coup sûr. Mais au Namib, le léopard est plus posé et plus craintif. Le Pygmée le savait, instinctivement, sans même avoir besoin de s'en assurer.

Notre aventure touche à sa fin. Nous arrivons à l'extrémité nord du désert du Namib. Les chutes du Cunene se jettent en cataracte dans un flot d'écume. En face, c'est l'Angola. Bientôt le désert deviendra une sorte de semi-désert de savane.

Les clans de la tribu des Himbas qui habitent ici intriguent mon ami au plus haut point. Ils n'appartiennent plus au groupe des Bushmen, mais sont plutôt apparentés aux Herero du Nord : ils ont la même origine bantoue et parlent la même langue. On ignore toutefois s'il s'agit véritablement du même peuple. Leur nombre est aujourd'hui compliqué à estimer, car ils vivent pour la majorité dans les vallées recluses et difficiles d'accès du Kaokoland (qui signifie d'ailleurs « terre isolée »), jusqu'au territoire angolais où ils seraient quelques milliers. En Namibie, ils sont environ quinze mille à nomadiser dans les parties nord-ouest du pays. Les Himbas se reconnaissent à leur apparence très particulière. Les femmes, surtout, se teignent le corps en rouge, avec un mélange de beurre de vache – ou de vaseline – et d'hématie, une roche rouge récoltée dans les montagnes et broyée. Elles sont torse nu, le bas du corps habillé d'une jupe en cuir de chèvre brune, recouverte d'une sorte de tablier de cuir sur l'arrière. Leurs cheveux nattés, terminés par des pompons, sont enduits de glaise rougeâtre. Leur coiffure est faite d'un cimier en peau, en forme d'ailes de papillon, dont la couleur indique si elles sont mariées ou non. Les femmes himbas ressemblent-elles aux femmes herero ? Je n'en sais rien, mais il se raconte que les femmes allemandes et les missionnaires ont appris la couture aux femmes herero pour cacher leurs formes un peu trop attrayantes aux yeux de ces messieurs. Les hommes himbas, eux, portent plus rarement que les femmes la tenue traditionnelle. Mais il arrive que l'on rencontre des éleveurs torse nu, vêtus de cuir et tenant une lance, les cheveux nattés. Leurs campements sont toujours aménagés en huttes au toit fait de branchages et de palme de palmiers *doum*, ceinturés d'un *kraal* de branches et d'épineux pour se protéger des animaux sauvages. Au centre, le feu sacré représente les ancêtres, et il est interdit de franchir l'axe séparant la porte d'entrée du foyer.

Une semaine plus tard, je suis au Kalahari avec Dabé. Il fallait bien ramener le Bushman chez lui, au Botswana, comme je l'avais fait pour son oncle des années auparavant.

Je n'ai pas eu le cœur de lui montrer le parc d'Etosha, à cheval entre les deux déserts. Il y a un siècle, les Bushmen y chassaient encore. Mais ils ont été expulsés par les Allemands de la réserve qui, à l'époque, faisait presque 100 000 kilomètres carrés. À côté du parc sillonné par les touristes, il ne leur reste qu'un misérable *settlement* près de l'entrée d'Anderson Gate. Pour la poignée d'entre eux qui subsiste encore…

Pour fêter notre retour, le village a voulu organiser une grande veillée. Le feu central brille d'une grosse flambée. Les femmes ont revêtu la tenue traditionnelle de cuir ocre, décorée de perles de toutes les couleurs, le front ceint de colliers de rondelles d'œufs d'autruche. Aux jambes, les hommes portent des grelots lacés faits à partir de cocons emprisonnant un ver desséché.

Je n'aime pas particulièrement les danses et les chants traditionnels qui peuvent durer des heures. Pour ces Bushmen, ce folklore est une façon de conserver leurs traditions orales et de s'amuser.

Mais je préfère quand même ce spectacle à celui que j'ai vu la veille au soir, avec Dabé, dans la *location* de Gobabis. Comme tous les samedis soir, les Noirs étaient tellement bourrés qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient. J'en ai vu un s'acharner à coups de bouteille sur un blessé que ses amis tiraient par les quatre membres. Et cela devant moi, sans que personne accorde la moindre importance à la présence d'un Blanc. Bilan estimé de la soirée : deux morts. Tout plein de lions et d'éléphants qu'il soit, le désert n'est pas aussi dangereux…

À côté de moi, quelques Bushmen sont prêts à danser. J'échange quelques mots avec eux.

« Tu es déjà entré en transe, toi ? »

Je sais que tous les accessoires de leur tenue doivent permettre de parvenir à une vraie transe et peut-être d'avoir quelques réponses à leurs questions métaphysiques…

« Non ! Mais mon frère y arrivait. Il est décédé il y a un mois », me répond une personne déjà âgée à la chevelure et à la barbe blanches.

Je fais le compte dans mon esprit. Cela correspond au moment où Dabé et moi parcourions les dunes orange du désert du Namib voisin. Pendant ce temps, les Bushmen dansent et dansent… Lorsque, tout à coup, mon nouvel ami entre dans une transe foudroyante. Alors qu'il se dandinait à petits pas en chantant, à présent il se roule par terre, l'écume aux lèvres. Il menace de se jeter dans le feu et deux ou trois adultes maintiennent au sol son corps secoué de tremblements et de soubresauts…

Enfin, après un long moment, au moins une vingtaine de minutes, le vieux Bushman se relève. Il est calmé mais bien défait. On lui donne une bonne rasade d'eau dans un récipient en bois creux. Puis il revient s'asseoir à mes côtés.

« Merci Philippe, dit-il seulement. Car, sans toi, je n'aurais jamais su que j'étais capable d'entrer en transe ! »

Las Vegas. Mai

Une dizaine de *bodyguards* à l'allure martiale et revêtus de costumes noirs montent la garde devant les entrées de la piscine de l'hôtel Tresor Island. Le bassin et ses dépendances occupent tout le centre de l'édifice, l'un des plus importants de la ville avec l'hôtel Sands – où je suis logé – ou le Ceasar. De ma chambre du Sands, je n'avais que 200 mètres à parcourir sur le *strip* pour me rendre au Tresor Island. On m'a bien proposé de m'envoyer un chauffeur en limousine, mais j'ai refusé, préférant faire simple. D'autant qu'il aurait fallu contourner plusieurs immeubles de béton, du côté cuisines et parkings, ce qui n'a pas vraiment d'intérêt.

Une réception est donnée en mon honneur ! L'un des plus gros pontes de la côte ouest, Franco Dragone, producteur de la plupart des spectacles du Cirque du Soleil et de Céline Dion, veut me voir et discuter avec moi.

« Bon. Si cela me permet de revoir les déserts américains tout frais payés, allons-y », me suis-je simplement dit.

Je connais effectivement tous les déserts de la région pour les avoir traversés, seul à cheval, huit mois durant. Ce qui me vaut d'avoir droit à un billet d'avion et à une suite, en échange de cette soirée, et de quelques images filmées la veille sur un cheval, dans la rocaille de désert environnant.

Cela me change des Bushmen que je viens de quitter au Kalahari ! Mais ma vie est ainsi. Et, si l'on veut comprendre comment fonctionne la planète aujourd'hui, autant aller voir de près ce qui s'y passe. Les Américains croient diriger le monde avec leur économie, la première du monde, mais leur mode de vie est en train de détruire ce même monde à petit feu. Sans

d'ailleurs que personne en soit ni plus heureux ni mieux nourri. Tous les pays qui s'empressent de copier les mœurs occidentales, comme le Brésil, bien des pays d'Afrique et d'Asie, la Chine, détruisent à leur tour leur environnement. Mais comment, par exemple, interdire aux Brésiliens de couper la forêt amazonienne si les Américains ou les Européens l'ont fait avant eux ?

C'est dans les déserts, ces espaces arides hors du temps, que subsiste la « vraie » vie. Avec leurs habitants, depuis des dizaines de milliers d'années, ils résistent à tout, ou presque.

On m'introduit d'un sourire convenu vers un immense buffet qui pourrait nourrir la population d'un État entier. Je grignote pour la forme quelques amandes mais rien ne m'attire particulièrement dans cet amas de victuailles. Si les Américains ont tant de cas de cancers ou de maladies d'Alzheimer, cela doit bien venir en grande partie de leur alimentation.

Le producteur fait son entrée, escorté de son factotum. Plutôt petit, il est italien d'origine, belge de nationalité et américain d'adoption.

« Alors, ces déserts ? » commence le producteur en me tendant la main.

Je m'apprête à débiter une fois de plus mon petit laïus. À savoir que les déserts chauds forment un cinquième des terres émergées, que si l'on y adjoint les déserts froids, ils occupent la moitié de la planète. Au pire, en comptant en plus ce que l'on peut qualifier de « désert vert » – les forêts –, il ne reste qu'un peu de place pour des champs pollués de pesticides destinés à nourrir une population humaine devenue presque entièrement urbaine. Quand je m'apprête à prononcer ces paroles, je visualise ce que doit voir un cosmonaute qui observe la Terre depuis l'espace. Là où les lumières s'allument lorsque la nuit tombe, ce sont les zones habitées par l'*Homo erectus*, dit « évolué ». Ailleurs, c'est le territoire – immense – de ceux qui comprennent encore le milieu dans lequel ils vivent. C'est le monde des déserts. Leurs habitants, minuscules lucioles, ont quasiment toute la planète comme terrain de jeu. De là où je suis, je songe que Las Vegas elle-même est cernée par le désert, tout comme Los Angeles ou Phoenix. Mais qu'importe : les Américains, pas plus que les autres, ne comprennent ce qui s'y joue.

Finalement, à quoi bon entonner mon couplet ? Je me contente de regarder mes pieds tannés et la corne fendillée de mes talons, car je suis, bien sûr, incapable de mettre des chaussures, même pour une réception dans un hôtel de Las Vegas.

« Oh. Ça va. C'est cool ! » dis-je seulement.

J'imagine qu'ils sont déçus, ils s'attendaient à autre chose, quelques paroles oniriques sans doute. J'aurais dû évoquer les beaux Touareg drapés dans leurs vêtements blancs ou bleus, leur chèche leur voilant mystérieusement le visage. Alors que – répétons-le – les Touareg ne forment qu'un quart des nomades sahariens. Pareil pour le Gobi. À la limite, les gens ont déjà entendu ce nom. Mais ils sont incapables de le situer sur une carte du monde et imaginent un grand halo jaune et brumeux quelque part vers la Mongolie… ce qui n'est pas le cas. Je pense aussi à ces vétérans – ainsi appelle-t-on les engagés de la guerre d'Irak – dont bon nombre sont en réalité des gamins, qui évoquent « l'enfer du désert ». Mais de quel désert parlent-ils ? Le Tigre et l'Euphrate sont des fleuves canalisés depuis des lustres par une population sédentaire résidant dans une immense oasis irriguée. Tout comme la vallée du Nil en Égypte. Quant aux autres déserts – Kalahari, Namib, Afar, Somali, d'Orient, d'Australie –, c'est le néant. Un grand trou béant dans les neurones humains. Évoquer ces noms, c'est comme plonger dans la fosse des Mariannes, le point le plus bas de la terre. Où se situe-t-il, d'ailleurs ? Quelque part dans le Pacifique près de l'île de Guam, à 11 034 mètres de profondeur.

Alors, j'ai bien bu. J'ai bien mangé. Et je suis reparti retrouver « mes » déserts. En effet, à moins d'une journée de route de Las Vegas s'ouvre un canyon, cisaillant le plateau du Coconino. Très peu fréquenté, c'est le domaine des Indiens havasupai, les Indiens « de l'eau bleue ». Il faut effectuer plus de deux heures de descente raide parmi les éboulis, le long d'un ravin parcouru d'une eau – effectivement – bleu clair pour parvenir à un village de quelques maisonnettes. Au fond de cette vallée, c'est comme un éden bienvenu à une centaine de kilomètres de Grand Canyon National Park. Là-bas, les rotations d'hélicoptères et d'avions émettent un bourdonnement tel qu'on croirait avoir des acouphènes. On ne peut même plus ni stationner ni dormir à proximité, tant il y a de touristes. C'est pourtant certainement la preuve que les gens sont en quête, si ce n'est de la nature elle-même, d'au moins une émotion devant un spectacle naturel.

Ici, ni touristes, ni hélicoptères. Si on continue en contrebas du village de Supai, une magnifique cascade turquoise se présente. On se baigne dans une vasque d'eau cristalline. L'air, moite, est constellé d'un milliard de gouttelettes en suspension. Encore un peu plus bas, c'est le confluent avec

le rio Colorado, un endroit que peu de gens connaissent. Je suis déjà venu ici avec mes chevaux, lorsque je traversais les déserts américains. Quand on est saturé de la civilisation, il est bon de savoir que de tels refuges existent encore.

Parfois, les déserts du Nouveau Monde peuvent paraître moins sauvages, moins authentiques que d'autres, un peu comme certaines zones d'Afrique australe ou comme l'Australie. Mais un désert reste un désert. Qu'on tombe de cheval, qu'on se brise une jambe ou qu'on soit mordu par un crotale, c'est la mort assurée.

En Amérique, le simple fait de circuler avec des chevaux est un souci constant car les équidés, contrairement aux dromadaires, ont besoin de boire deux fois par jour. Or, il n'est pas rare qu'il y ait 80 ou même 160 kilomètres entre deux points d'eau. Comment faire ? La seule solution est d'aller vite et de ne pas s'arrêter – quitte à cheminer de nuit s'il le faut – jusqu'à l'abreuvement suivant. Et, dès que les chevaux ont bu, il n'y a pas une minute à perdre : il faut repartir. Sinon, on risque de voir les montures s'effondrer à tout moment. Et, seul, sans la capacité de transporter son eau, on peut mourir assez rapidement dans le désert. Même si un ranch isolé se trouve à quelques dizaines de kilomètres…

« Mais les mustangs, ces chevaux sauvages des déserts américains, peuvent bien vivre dans le désert », objectera-t-on. Certes, mais ils boivent toujours au même point d'eau caché dans le désert et essaiment autour pour se nourrir dans un rayon de quelques heures de trot. De plus, ils se déplacent surtout la nuit.

En outre, contrairement à ce que beaucoup croient, ces chevaux sauvages ne sont pas du tout endémiques. Ils ont été razziés aux conquistadors et aux premiers colons par les Indiens, principalement des plaines : les Kiowas, les Apaches ou les Comanches.

Curieusement, en même temps qu'on introduisait le cheval en Amérique, on a importé le tamaris. Ce buisson, très commun dans le sud de l'Espagne, au Maghreb et au Sahara, est arrivé dans les cales des navires de colons, mélangé au fourrage. Acclimaté, il s'est répandu comme du chiendent dans tous les déserts américains. Mais le tamaris est légèrement toxique, pompe beaucoup d'eau… et ne sert à « rien » sur ce continent.

Le cheval n'existait donc pas en Amérique avant la venue des Blancs. Ou, plus exactement, il existait un spécimen de cheval préhistorique il y a soixante millions d'années en Amérique qu'on appelle *Hyracotherium*. On

a retrouvé un fossile de cet ancêtre du cheval, aujourd'hui totalement disparu, en Basse-Californie.

Désormais, en remontant le canyon, je vois justement une caravane de chevaux indiens, chargés comme des bourricots qui descendent à ma rencontre. L'Indien havasupai qui les dirige ignore sans doute totalement que ces bêtes descendent de chevaux arabo-andalous échappés ou capturés dans le désert. Les Indiens les appellent simplement des *pintos*.

Parvenu à ma hauteur, l'Indien un peu gras, juché pourtant habilement sur sa bête, me sonde du regard. Puis arrête son convoi. Il reste en selle à l'arrêt et se roule simplement une cigarette, puis me la tend. Son visage est rond et ses cheveux longs et noirs s'échappent sur ses épaules.

Je n'ai jamais fumé mais je tire une longue taf. Je crois discerner plus de chanvre que de tabac. À moins qu'il ne s'agisse de tabac sauvage cultivé en contrebas. Car, si le cheval d'Amérique vient du Vieux Continent, le tabac, le maïs, la pomme de terre, la papaye… sont bien nés ici, à l'état sauvage.

Tabac ou pas, la tête me tourne et je prends congé de mon compagnon éphémère. D'autant que j'ai encore tout le canyon à escalader. Je sais aussi – pour les avoir vues pousser en contrebas – que les Indiens utilisent des plantes encore beaucoup plus puissantes, comme la datura ou le peyotl.

Dans le premier cas, il s'agit d'une fleur ressemblant à une grosse marguerite dont on consomme la tige, les bourgeons ou les racines afin de provoquer des hallucinations. Sa consommation correspond au rite de passage des adolescents à l'état d'adulte chez ces Indiens.

Quant au peyotl, il s'agit d'un cactus consommé par les Havasupai, mais surtout les Apaches, les Hopis, les Zuñis ou les Pueblos – ou encore les Indiens mexicains – qui vivent aux alentours. C'est l'un des psychotropes les plus puissants du monde. Le peyotl contient en effet vingt alcaloïdes différents, dont la mescaline. Pour en avoir déjà pris avec des Indiens, je peux dire que c'est bigrement efficace…

Qu'ils vivent en Amérique du Nord ou en Amérique du Sud, ce qui est stupéfiant chez les Amérindiens, c'est la manière dont ils se sont adaptés à des environnements extraordinairement différents : les déserts, les plaines, la forêt amazonienne ou même le Nord canadien ou la Patagonie glacée. Car ils descendent tous de « la » migration. On peut en effet estimer que les ancêtres des Amérindiens ont peuplé les Amériques il y a trente ou trente-cinq mille ans, lorsque le détroit de Béring était gelé par une grosse glaciation et que les chasseurs poursuivaient les troupeaux de rennes ou de

bisons qui migraient entre la Sibérie et l'Amérique. Tous se sont adaptés à ce continent vide… Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles ils ont pris l'habitude de consommer des substances hallucinogènes ? Difficile de le savoir. En tout cas, cela m'a donné l'occasion d'assister à quelques scènes amusantes. Lorsque je donnais mes cours à l'université sur les Indiens des déserts d'Amérique et les psychotropes qu'ils utilisent, j'avais invariablement toute une rangée d'étudiants au premier rang de l'amphithéâtre de quatre cents places qui buvaient mes paroles. C'étaient un peu des babas cool, qui me changeaient agréablement des midinettes qui m'amenaient trois ou quatre cafés en même temps durant l'interclasse tout en battant des cils.

Il faut dire qu'à l'époque j'étais toujours bronzé ; j'avais quelques années de moins, des santiags aux pieds et je garais ma moto devant l'entrée de la fac… Pour les passionné(e)s de vie alternative, j'étais Dieu le Père !

Lorsque je suis dans les déserts des États-Unis, j'ai toujours envie de gagner les déserts du Mexique. C'est ce que je fais donc cette fois-ci encore en louant un gros 4 × 4 à Las Vegas pour m'en aller vers le sud. Je connais bien ces mégalopoles américaines pour y avoir donné de très nombreuses conférences : Atlanta, Los Angeles, Denver, New York, Miami, La Nouvelle-Orléans, Jackson… Je sais qu'elles sont toutes identiques, ne diffèrent que par le climat, et que je n'ai pas grand-chose à y faire. En revanche, au Mexique… Eh bien… on est au Mexique ! Le pays des *mariachis*, des *tacos*, mais aussi des cartels et de la corruption.

Avant de quitter le pays, il est quand même utile de préciser ce que sont les déserts américains. Tout comme « le » Gobi n'est pas un désert, mais une succession de différents déserts séparés les uns des autres par des chaînes de montagnes, il en va de même en Amérique.

Les déserts commencent très haut au nord avec le désert du Grand Bassin qui débute non loin de la frontière du Canada, au bord de la Snake River. Effectivement, ce désert est un grand bassin coincé entre la Sierra Nevada à l'ouest et les montagnes Rocheuses à l'est. Cela ne signifie pas qu'il soit plat : des vallées importantes y sont ceinturées par des chaînes montagneuses comme le Black Rock Desert, le Forty Miles Desert, la vallée de la Mort, et d'autres encore. Ce désert du Grand Bassin, qui compte aussi des lacs, est gelé huit mois par an, comme le Gobi. Mais c'est néanmoins un désert.

Dans ces zones vivaient deux peuples indiens : les Shoshone et les Païute. Ils se sont distingués lors des dernières révoltes des Sioux, qui ont mené au massacre final de Wounded Knee, en 1890, qui a fait cent soixante morts, dont une soixantaine de femmes et d'enfants. Les Shoshone et les Païute vivent aujourd'hui, pour la plupart, dans des petites réserves disséminées dans le Nevada, l'Oregon, l'Idaho ou l'Utah. Je me suis souvent rendu dans ces réserves, seul ou à cheval, et je les ai traversées. Je m'y suis nourri de la même manière que les Indiens : du maïs en farine vaguement cuit sur le feu, des fruits séchés au soleil, de la viande séchée (appelée *jerki* aux États-Unis et *biltong* en Australie), et parfois, lorsque j'en trouvais, du miel. Les Indiens shoshone, que j'ai souvent rencontrés dans le désert du Grand Bassin, sont assez « cool ». Quand on se balade seul, dépenaillé, avec deux chevaux, on risque plus de tomber sur un shérif mal luné dans un petit bled isolé du Nevada que de rencontrer un Shoshone.

Dans la vallée de la Mort, les Shoshone s'appellent les Timbishas. Très isolés, ils n'ont vu leur premier Européen qu'au début du XIXe siècle.

Avant de vivre dans des réserves, les Shoshone nomadisaient sur les hauteurs ou dans les vallées, en fonction des saisons. À l'automne, ils montaient sur les montagnes environnantes pour récolter des pignons de pin, l'une de leurs rares sources de protéines végétales. Ils partaient échanger cette manne avec d'autres tribus, comme les Pueblos d'Arizona ou les anciens Indiens de Californie. Ils pouvaient aussi récolter des baies de genévriers, très courants dans la région. Ils mixaient parfois ces baies avec des graines d'herbes minuscules : cela donne une pâte que l'on conserve longtemps, et qu'on appelle le *pemmican*. Les Shoshone ne cultivaient en revanche pratiquement pas, et se procuraient tabac, courges, maïs ou haricots *tepari* chez leurs voisins sédentaires. Il leur arrivait également d'acheter des pointes de flèche chez d'autres Indiens qui connaissaient le jaspe ou le minerai de fer travaillé pour cet usage. De même, ils achetaient du bois d'Osage – un arbre qui donne des fruits semblables aux oranges – aux tribus osages ou kiowas des plaines.

De l'autre côté du fleuve Colorado vivent les Indiens apaches, pueblos et navajos. Au niveau du fleuve lui-même, on trouve quelques minorités indiennes moins connues comme les Havasupai – les Indiens de l'eau bleue –, que j'ai déjà rencontrés. Ce sont les seuls à ne jamais avoir été déportés parmi tous les Indiens de la région. La vie dans les canyons leur

suffit et leur convient. Les Havapai, eux, vivent sur le plateau bordant le Colorado : le plateau du Coconino.

Il n'en va pas de même pour les Apaches et les Navajos qui ont payé un lourd tribut à la suite de leurs révoltes. Les Navajos forment la seconde plus importante nation indienne après les Sioux. Ils sont environ trois cent mille. Les Apaches sont moins nombreux, mais vivent dans un environnement plus escarpé de montagnes et de plateaux surplombant les déserts de Sonora et de Chihuahua. Les uns comme les autres sont venus du Canada il y a plusieurs siècles et parlent l'*athapascan*, contrairement à tous les autres Indiens endémiques de la zone.

Leur situation, les Apaches la doivent aux soubresauts de la frontière américano-mexicaine. En effet, celui qu'on connaît sous le nom de Geronimo est né au bord de la rivière Gila qui était à l'époque mexicaine. L'armée mexicaine tua sa femme et ses enfants en 1858. Il n'en fallait pas moins pour que l'homme – qui s'appelait en fait Go Khla Yeh (« celui qui bâille ») – n'entre en révolte. D'abord contre le Mexique. De là lui vient d'ailleurs son surnom Geronimo, puisque les Mexicains invoquaient saint Jérôme pour survivre. Les Mexicains tuèrent à nouveau sa nouvelle épouse et son nouveau fils. Évidemment, Geronimo n'eut de cesse de se révolter, de fuir la réserve de San Carlos – en territoire désertique – où on avait placé sa tribu des Chiricahuas. Les leaders sont déportés – contrairement aux engagements qui avaient été pris – en Floride puis en Oklahoma. Geronimo mourut en 1909.

De fait, aujourd'hui, les Apaches sont disséminés sur plusieurs réserves. Les Chiricahuas, principaux révoltés, vivent désormais avec la tribu apache des Mescaleros au Nouveau-Mexique actuel. J'ai visité beaucoup de familles avec mes chevaux. Certains sont guides de chasse. D'autres sont moniteurs de ski dans cette région de montagnes. Je connais en particulier la seule « femme médecine » des Mescaleros, qui s'appelle Winnie. Elle réside dans les White Mountains et part seule régulièrement récolter ses plantes traditionnelles pour soigner et guérir ses patients, en particulier en été ou en automne dans les parties basses du désert. Une plante très recherchée est le cœur de yucca, utilisé dans l'alimentation et pour les rites de mariage. Les Apaches connaissent aussi bien sûr le peyotl, ce cactus hallucinogène prisé également des Indiens pueblos, ainsi que la datura.

Les Navajos vivent aujourd'hui dans une grande réserve qui fait le quart de l'Arizona. Ils la partagent avec quelques Indiens hopis et zuñis qui

vivent sur des *mesas*, des plateaux. Beaucoup sont encore éleveurs de chevaux, de vaches ou de moutons… et connaissent bien leur milieu.

J'ai pu rencontrer une Indienne navajo dans le canyon de Chelly, un haut lieu d'histoire pour les Navajos. C'est là, m'a-t-elle raconté, qu'ils s'étaient retranchés lorsqu'ils ont été débusqués par l'armée américaine emmenée par un guide apache. Entre 1863 et 1869, ce sont quand même neuf mille Indiens déplacés qui finiront leurs jours dans ce mouroir. Le propre grand-père de mon interlocutrice y est mort ainsi que la moitié des déportés. Elle m'a expliqué comment les gens tentaient de fuir en attachant leurs ceintures entre elles pour escalader la paroi du canyon. Terrible histoire qu'elle m'a racontée au coin du feu, sous les mêmes parois.

Les Indiens pueblos sont beaucoup plus sédentaires. Ils vivent dans des villages situés au Nouveau-Mexique et dans l'est de l'Arizona. On connaît surtout d'eux les villages à flanc de falaise comme Montezuma ou Mesa Verde. On y entrait par le toit au moyen d'une échelle et une de ces constructions en pierres sèches était une *kiva*, un lieu de réunion sacré. Les Pueblos désignent tous les Indiens qui vivent en village – *pueblo*, en espagnol. Mais ils ne connaissent souvent que leur seul nom de clan. Comme les Lagunas, par exemple, qui sont des Pueblos.

L'histoire des Pueblos est marquée par les conquistadors, venus à la recherche des légendaires cités « pavées d'or et hautes de deux étages ». C'est le mythe de Cibola, véhiculé par Fray Marcos de Niza, un prêtre franciscain qui a dû être drogué au peyotl par les Indiens pour raconter de pareilles fadaises. Quoi qu'il en soit, les conquistadors, fous de rage de ne pas trouver les cités d'or, ont commis un massacre sur les Pueblos en 1540. Aujourd'hui, ces communautés sont calmes et plutôt fermées. Tous les samedis, les hommes, dans leurs petites réserves, consomment encore du peyotl dans leur *kiva*… Leur représentation du monde est riche et pleine d'influences diverses. Souvent, les Indiens se sont convertis – finalement – au christianisme, mais mêlent dans un syncrétisme complexe les *katchinas*, les poupées qui représentent les forces telluriques, et les saints de la chrétienté.

Beaucoup plus chaud et peuplé de yuccas, le désert Mojave forme un triangle dont l'une des pointes est la ville de Los Angeles.

Puis, le long du Colorado, se trouve le petit Painted Desert. On l'appelle ainsi car ses roches sont colorées de rouge ou d'ocre comme s'il était peint.

Au centre du continent s'étend le désert de Chihuahua. Peu savent qu'il s'agit du plus grand désert d'Amérique, à cheval entre les États-Unis (un tiers est situé au Nouveau-Mexique avec par exemple les sables de White Sands) et le Mexique.

Enfin, près de l'embouchure du Colorado sur la mer de Cortès, également entre les États-Unis (un tiers en Arizona) et le Mexique, c'est le désert de Sonora. Le plus chaud du continent et le seul qui possède un erg, autrement dit un ensemble de dunes. Ce désert se poursuit tout le long de la Basse-Californie, cette péninsule coincée entre la mer de Cortès et l'océan Pacifique. Elle est tout de même plus grande que l'Italie ! Tout comme le Sonora, le désert de Basse-Californie est encombré d'épines et de cactus cierges, correspondant aux images que beaucoup se font du désert.

En tout, le continent nord-américain compte plus de 8 000 kilomètres de désert, qui occupent près du quart de sa superficie ! À cheval, il m'avait fallu huit mois pour tous les parcourir…

Pour compléter ce tableau des déserts américains, il reste celui d'Amérique du Sud : le désert d'Atacama. Comme le désert du Namib, il est côtier et s'étale du sud du Pérou au Chili. En revanche, il n'est vraiment pas large : par endroits, on part le matin d'un côté… et on atteint l'autre côté le soir. Autrement dit, depuis la Transaméricaine goudronnée, on arrive très vite sur l'océan Pacifique. Et, si on s'éloigne vers les Andes, on gagne rapidement l'Altiplano, qui n'est pas un désert mais un haut plateau.

Bien sûr, en Bolivie, au Chili ou en Argentine, on trouve encore des *salars* qui sont l'équivalent des *pan* du Kalahari. C'est-à-dire des lacs à sec, gorgés de saumure. Le salar d'Uyuni fait une centaine de kilomètres et n'est asséché que saisonnièrement. Malheureusement pour ces *salars*, ils concentrent 75 % du lithium mondial, avec lequel on fabrique des piles. Autant dire qu'à terme ils sont condamnés.

À la frontière de Sonoyta, tôt le matin, en plein désert de Sonora, je suis le seul à passer le poste d'immigration. Dès la barrière relevée, je roule prudemment sous les 70 kilomètres par heure réglementaires. Rien n'y fait puisqu'une voiture de police mexicaine embusquée me rattrape aussitôt au son et à la lumière de son gyrophare.

« Bienvenue au Mexique, me fait l'officier mal rasé à l'uniforme déboutonné. *Son 50 dollares !* »

Pas d'autre choix que de payer. Les deux polices – la PGR et *Los federales* – sont tellement corrompues que c'est désormais à l'armée qu'échoient les tâches essentielles comme la lutte contre les narcotrafiquants.

Quelques kilomètres plus loin, je tombe effectivement sur un vrai barrage avec sacs de sable, mitrailleuses pointées, jeunes soldats casqués et vêtus de gilets pare-balles. Leur travail consiste à confisquer des marchandises ou à fermer les yeux, moyennant commission bien sûr.

Côté américain, pour empêcher les passages de clandestins, les autorités ont bâti un mur en plein désert, qui n'a rien à envier au mur de Berlin ou au mur israélien. Il est vrai que plus d'une personne mourait par jour d'épuisement et de soif dans le Sonora ou le Chihuahua en tentant de passer la frontière. Mais le problème n'était pas tant ceux-là que ceux qui réussissaient malgré tout à passer.

Le soir même, je suis au bord du Rio Grande, appelé Rio Bravo côté mexicain. Le pendant de la ville américaine d'El Paso se nomme Ciudad Juárez.

Au départ, c'était une tranquille ville de province. Mais aujourd'hui, c'est une mégapole bâtie en plein désert de plus de deux millions d'habitants, en proie à la violence des cartels et aux meurtres de femmes. Plus de mille cinq cents cadavres découverts et deux mille disparues, depuis 1993.

Je tourne un petit peu dans les rues sombres afin de rejoindre les arènes. Et, après quelques personnes qui me renseignent, je retrouve mes amis, qui ne s'éloignent jamais bien loin de leurs chevaux. Ce sont quelques *charros* – c'est-à-dire des cowboys mexicains – qui s'affrontent aux rodéos ou au dressage.

« *Como esta, Felipe !*

— Muy buen. Vamos al rodeo dancing. Porque no… »

Pour des raisons de sécurité, j'abandonne mon véhicule à plaques américaines et nous nous engouffrons dans un vieux pick-up qui sent le foin. Après vingt minutes de route, un immense parking est aligné en plein désert. Ce ne sont que des pick-up noirs, pour la plupart sans plaque d'immatriculation.

Très vite, dans le *rodeo dancing*, on croise des Mexicains chaussés de santiags et vêtus de jeans moulants retenus par de gros ceinturons, Stetson

vissé sur la tête, qui se frottent contre des prostituées mal maquillées en jupe et bottines.

Quelques-uns en ont déjà assez et s'orientent vers une piste sablonneuse. Je suis le mouvement avec mes amis. Évidemment, je suis là le seul *gringo*. Il n'y a que trois établissements de ce type, fréquentés uniquement par les narcos. Mexicali, Tijuana qui s'est bien assagi… et Juárez.

Au moment où j'arrive, un *charro* se fait juste éjecter d'une vachette et pisse le sang, car il vient de se prendre en plus un sabot dans les dents. Il va directement au bar, s'avale trois tequilas. Puis retourne tranquillement sur la piste se frotter contre une fille choisie au hasard.

Même si les Mexicains ont toujours nié l'existence d'une identité indienne, il existe bien peu de personnes dans le pays qui ne puissent affirmer qu'elles n'ont pas une goutte de sang indien dans les veines.

Les Indiens mexicains sont fortement métissés dans le désert de Chihuahua qui a vu passer les armées régulières de Maximilien, de Pancho Villa et de Zapata. Leurs terres ont été volées. Elles ont été transformées en latifundia des grands propriétaires terriens qui grignotaient toujours plus vers le nord et le désert à partir de Mexico ou de Monterrey.

Aujourd'hui, si on voit un visage purement indien, il est fort à parier qu'il soit du Sud et du Chiapas. Ou encore du Yucatan, d'origine maya ou aztèque. Mais les origines de beaucoup de *vaqueros* ou de *charros*, les « vachers » et les « cow-boys » mexicains, sont inextricables. Des Apaches lipans, des Comanches ou des Kiowas résidaient en effet du côté mexicain de la frontière, parfois pour échapper aux exactions de la cavalerie ou des rangers de l'armée américaine. D'ailleurs la création des Texas Rangers n'avait pour office « que » de ramener les Indiens « échappés » dans leurs réserves.

Il existe quelques exceptions notables de tribus indiennes de désert constituées au Mexique. Ce sont les Tarahumaras – encore que la sierra Madre occidentale où ils résident surplombe les déserts de Chihuahua et de Sonora, même si elle est aride. Ou encore, vivant dans le désert de Sonora, les Indiens papagos et seris.

Les Tarahumaras vivent dans leurs canyons ou le maquis broussailleux impénétrable de la sierra Madre occidentale. Ils sont connus depuis le XVIe siècle, mais restent très réfractaires aux influences venues de l'extérieur. Leur habitat est en particulier le Copper Canyon – ou *Barrancas*

del Cobre en espagnol – qui est plus grand et plus profond que le Grand Canyon du Colorado. J'ai parcouru cette région très escarpée à cheval. Parfois, on tombe sur des champs d'opium ou de cannabis. Les Indiens font aussi pousser du maïs, des melons, des pastèques ou des haricots, tout simplement. À leur époque, les missionnaires avaient constaté qu'hommes et femmes étaient ivres plus de trois cents jours par an. Les femmes disaient elles-mêmes qu'elles ne pouvaient rien faire de bon à jeun, en particulier l'amour, et enfanter. Les hommes, quant à eux, étaient incapables de gravir un canyon sans une gourde emplie de bière de haricot ou de maïs. Ils étaient – et sont encore – des athlètes de tout premier ordre. Le nom qu'ils se donnent entre eux – *Raramuri* – signifie d'ailleurs « celui qui court vite »…

Les Papagos sont très différents. Ils vivent dans le désert de Sonora, à cheval entre les États-Unis et le Mexique. Eux-mêmes se nomment les O'otam, c'est-à-dire « le peuple du haricot »… car ils vivaient – et vivent encore – de haricots sauvages *tepari.*

Lorsque les conquistadors les ont découverts au XVIe siècle, ils ne connaissaient que les produits de cueillette (fruits de cactus, gousses de prosopis, germes d'herbes…) et de petite chasse (lièvres, rats-kangourous, crotales…). Les Occidentaux leur ont offert du miel. Et deux Indiens sont morts quasi instantanément, les yeux injectés de sang, probablement victimes d'hyperglycémie. D'après des études, ils connaîtraient même aujourd'hui la proportion de diabétiques la plus élevée au monde. L'alimentation actuelle est forcément trop riche pour eux. Mais, en reprenant des cultures traditionnelles sur des lopins de terre, on devrait arriver à inverser la tendance…

J'ai vu quelques Indiens papagos côté américain. Ils possèdent même une assez grande réserve qui jouxte la frontière. Néanmoins, la chasse aux narcos et aux passeurs de clandestins est venue bouleverser leur quotidien. Surtout depuis l'érection du « mur » qui sépare les deux pays. Toutefois, les Papagos sont les seuls qui font ce chemin volontairement dans l'autre sens – vers le Mexique. En effet, pour devenir des hommes, ils doivent affronter le désert selon un rituel bien établi. Il faut traverser le Sonora en largeur durant quatre jours sans boire ni manger, et ce à la pire période, au début de l'été. Arrivés au bord de la mer de Cortès, à bout de forces, ils doivent encore courir sur la plage. Les « visions » que ces efforts leur procurent sont réputées déterminantes pour leur avenir. Puis ils s'en reviennent

tranquillement chez eux en emportant du sel de mer à leur village. En principe la pluie – annoncée par l'oiseau-mouche – se met à tomber au moment du retour.

Personnellement, j'ai traversé aussi le désert de Sonora, non en largeur, mais en longueur. C'est d'ailleurs le seul erg – ensemble de dunes constitué – d'Amérique du Nord. On a relevé des températures localement de 56,5 °C, ce qui en fait la plus forte chaleur du Nouveau Monde et presque la plus forte du monde à quelques dixièmes de degré près.

Je ne sais pas comment j'ai bien pu faire pour voyager avec des chevaux dans les dunes au mois de mai. En fait, je suis allé très vite en marchant le plus possible et en les tenant par la bride… jour et nuit. En deux jours et deux nuits, j'étais passé. Et quasi toute l'eau que j'ai pu transporter, je l'ai donnée aux animaux.

Il existait, jusqu'au début de XXe siècle, des Papagos des sables qui ne quittaient – justement – pas ces dunes. Ils attaquaient tous les voyageurs qui tentaient de passer par là grâce à leurs flèches empoisonnées, probablement avec du venin de crotale. Mais ces Indiens ont désormais disparu : le dernier Papago des sables est mort de tuberculose et sa photo en noir et blanc est visible à l'université d'Hermosillo, la capitale du Sonora.

Dans les villes mexicaines, on voit beaucoup d'Indiens revêtus de couvertures teintées de différentes couleurs vives. Certaines femmes mendient avec leur enfant sous le bras. Ou d'autres vendent des souvenirs. Ce ne sont pas des Papagos, mais des Yaquis. Les Yaquis – ou Yoeme – vivaient avant dans l'État du Sinaloa, une sorte de Sahel au sud du Sonora. En 1730, puis en 1868, ils se sont rebellés et ont été victimes d'une répression sévère, ce qui a poussé beaucoup d'entre eux à aller s'installer en Arizona ou en Basse-Californie.

Les Yaquis croient à la coexistence de quatre mondes : le monde des animaux, le monde des humains, le monde des fleurs et le monde des morts. Pour eux, les fleurs sont nées du sang du Christ. Leurs croyances personnelles et chrétiennes sont donc très imbriquées. Ils sont nombreux, mais il est très difficile de les comptabiliser.

Une tribu du Sonora est également très particulière. Son origine est mal connue. Il s'agit des Seris. Ils sont actuellement entre trois cents et cinq

cents et vivent au bord du désert de Sonora face à la mer de Cortès, dans la Bahia de Kino et sur l'île voisine de Tiburón.

Ils vivent complètement – encore aujourd'hui – de la mer « et » du désert. C'est-à-dire qu'ils pêchent requins, baleines, orques, toutes sortes de poissons… Une fois par an, ils sont autorisés – puisqu'ils sont chez eux dans leur réserve – à ponctionner œufs de tortue et tortues marines qui viennent se reproduire au mois d'avril. Ils « moissonnent » une algue – la *Zostera marina* – qui, avant l'été, produit un germe semblable à un germe de soja. Éléphants de mer et otaries à fourrure sont également parfois consommés. Quelques-uns d'entre eux connaissent encore très bien les différentes plantes comestibles du désert. Ils vivent comme ils l'ont toujours fait : en autonomie complète. Bien sûr, leurs outils ont changé et ils n'utilisent plus les radeaux de fortune qu'on appelait des *carreteras de balsa*. Il faut dire que la première fois qu'un Occidental les a vus, c'était en 1898 ! W. J. McGee – ainsi s'appelait-il – les a décrits nus, simplement vêtus, les hommes comme les femmes, de pagnes en plumes de pélicans. Des tatouages en forme de spirales – comme les Mélanésiens – sur les joues. Et les cheveux noirs très longs, sertis de coquillages.

On pense, sans en être certain, que les Séris sont les derniers descendants des Indiens de la Basse-Californie, qui n'existent plus. Il est vrai qu'on n'est qu'à quelques heures de barque d'une rive à l'autre. Les eaux sont d'ailleurs extrêmement poissonneuses avec un phénomène de mascaret et de marée important. Ils ont laissé artefacts et peintures rupestres sur l'île de Tiburón, à mi-chemin.

J'ai rencontré – côté Baja (Basse-Californie) – un *navy seal* à la retraite qui connaît bien les eaux de cette zone. Il plonge en apnée avec des orques. Je le soupçonne aussi de travailler à la surveillance des cartels de la drogue mexicains qui utilisent à présent beaucoup les routes maritimes. Mais il n'avait jamais entendu parler des Séris, qui pourtant vivent à une centaine de kilomètres de là !

Difficile également de connaître avec précision les Indiens de Basse-Californie En tout cas, ils ont laissé les mêmes peintures rupestres dans des grottes de la Baja centrale. On sait aussi qu'ils avaient une manière bien à eux de faire que « tout » le clan se nourrisse d'un seul morceau de viande. Le « gibier » est en effet de petite taille dans la région : crotales, gerbilles… Même si la plus rapide des antilopes – l'antilope *pronghorn* – vit encore

dans les dunes des alentours de Guerrero Negro. Le premier Indien attachait donc le morceau de viande à une corde tressée (la plupart du temps des cheveux nattés). Puis l'avalait. Après une demi-heure ou une heure, il tirait sur la ficelle et dégurgitait la viande en partie desquamée. Puis il faisait passer à chacun pour que tout le monde assimile « un peu » de protéines.

Il resterait peut-être encore, cachés quelque part en Basse-Californie, quelques Indiens qui, dit-on, connaissent l'emplacement des mines d'or tant recherchées par tous les conquistadors… et qu'on ne retrouvera jamais. Il raconte que, de temps en temps, ces « survivants » débarquent dans une bourgade comme San Felipe ou Guerrero Negro à pied ou à dos de mule. Ils échangent quelques pépites d'or. Et ils repartent sans que personne sache où.

J'ai moi-même parcouru la Basse-Californie de long en large – surtout en long – plusieurs fois, dont une fois à pied. Et je n'ai jamais rien trouvé. Ni même le moindre Indien.

Il est vrai que l'immensité et l'aridité extrême de la Baja et du Sonora font qu'on n'en connaîtra jamais chaque recoin…

Tout au bout de la péninsule de la Basse-Californie, le mince ruban goudronné descend en pente douce jusqu'à la baie de La Paz, capitale de l'État. Un liséré de sable blanc ourle la mer de Cortès. Et des cactus-cardères élèvent leurs bras vers le ciel comme pour une ultime incantation.

Je me revois quelques années plus tôt, seul, amaigri, trébuchant dans la rocaille… après avoir traversé les déserts américains de la frontière du Canada au sud du Mexique. De la sève de *palo fierro* maculait mes joues et mes lèvres. Mes cheveux blonds, que je portais longs à l'époque, me tombaient dans les yeux. Je n'avais pas bu depuis des jours, dévorant clams et petits crabes rejetés par les vagues…

Mon premier cheval, j'avais dû le laisser dans un *corral* à mi-pente de la Baja. Il n'en pouvait plus de la rocaille et du manque de nourriture.

Le second m'avait amené un tout petit peu plus loin jusqu'au village minier de Santa Rosalita. Lui aussi avait perdu ses fers et ses côtes saillaient sous sa peau. Pour leur bien, il fallait stopper cette quête insensée de nouveaux espaces. Même si les animaux adorent découvrir d'autres plantes

et d'autres sols. Ils nous ressemblent, en fait ! Bien sûr, je m'en occuperais au retour et je ferais tout afin de ne pas les abandonner au Mexique.

C'est donc seul, à pied, me nourrissant de ce que je trouvais, que j'ai terminé ma quête des déserts américains. Parfois, la végétation d'épines est tellement dense qu'il faut passer en force dans les *pitayas* ou les figuiers de Barbarie. Quitte à ôter les épines plantées dans la peau par la suite. Les *cirios* – ou arbres loup-garou – ploient au-dessus de la tête avec un toupet rouge à 15 mètres. Et les fruits des cactus géants, malheureusement, ne sont pas comestibles ici, contrairement aux fruits rouges et épineux, comme des figues de Barbarie, des cactus du Sonora.

Je voyageais exactement comme vivaient les Indiens dans ces déserts par le passé. Car on le sait peu, mais les Indiens de désert n'ont connu le cheval que très tardivement, contrairement aux Indiens des plaines, qui l'utilisaient pour se déplacer ou pour chasser le bison. Lorsque les Shoshone de la vallée de la Mort virent pour la première fois des chevaux, ils les considérèrent instantanément comme des animaux nuisibles. Les bêtes appartenaient à des pionniers qui s'étaient perdus et malencontreusement engagés dans la célèbre vallée (où personne n'est jamais mort, d'ailleurs). Les colons avaient amené leurs chevaux sur un pâturage et les avaient laissés là quelques heures. C'était en 1849 seulement. Autrement dit hier.

Les Indiens shoshone, voyant ces bizarres quadrupèdes manger ce dont eux-mêmes se nourrissaient… à savoir les minuscules graines d'herbes *Indian rice*, les tuèrent à coups de flèche. Bien sûr, en découvrant cela, les colons tirèrent à leur tour sur les locaux. Ce fut le début d'une guerre que les Indiens ne pouvaient que perdre.

La dureté des déserts américains ne tolère que peu les intrusions inadaptées. C'est ce que leurs habitants avaient compris dès les origines. Cela se révèle encore vrai aujourd'hui. Il n'y a qu'à voir les villes ou les mines abandonnées pour comprendre que tout le monde ne s'adapte pas au désert.

On y a exploité du borax, de l'or, de l'argent ou de l'uranium. Mais tout revient à la nature dès que le filon est tari. De même, moines dominicains ou franciscains espagnols sont venus pour asservir les Indiens et les convertir. La plupart du temps, ils se sont installés près des points d'eau ou des rares terres cultivables où ils faisaient pousser melons, courges, maïs ou

haricots *tepari*. Mais dès que les Indiens pouvaient s'échapper et bouger, ils le faisaient.

En vérité, ces déserts américains, comme tous les déserts du monde, obéissent uniquement à leurs propres règles. Même s'ils sont entourés de grandes villes. Et que serait l'Amérique sans ses déserts et son espace ? Rien, si ce ne sont que quelques périmètres de gratte-ciel, de *freeways* ou de mauvais béton mexicain déjà fissuré.

Mai

Ce tableau apocalyptique est une fiction. Bien sûr ! Ou peut-être pas ? Et si j'avais fait croire que nous étions en 2025 et que ce n'était pas le cas…

Croyez-vous que Pékin, New York, Manille ou Singapour ne soient déjà pas tels que je les décris ? Non. Malheureusement, ce monde est réel. Tout cela se passe sous nos yeux aujourd'hui même.

Jamais le fossé entre villes et déserts n'a été aussi abyssal.

C'est peut-être dur à croire, mais ce livre est la description pure d'une année de pérégrinations « normales » à travers les déserts du monde. Depuis une dizaine d'années, il en va ainsi. Avant, j'étais capable de vivre neuf mois seul lors de mes traversées infernales des plus grands déserts du monde. Aujourd'hui, je passe de l'un à l'autre avec une soif insatiable d'apprendre.

Théodore Monod – grand spécialiste du Sahara devant l'éternel – disait toujours qu'une vie ne suffirait pas pour comprendre « seulement » le Sahara. Il avait probablement raison. Mais j'ai eu cette chance de commencer mes découvertes jeune – à l'adolescence –, ce qui a probablement façonné mon adaptation. Cette frénésie – ou cette boulimie – de découvrir toujours plus de ces étendues arides s'est enrichie de réelles rencontres. On peut alors aller au plus près de ce qui est à la base des relations entre humains. Un bédouin qui vous donne un peu d'eau alors que vous êtes assoiffé. Un autre qui vous laisse un pan d'ombre de sa tente. Un aborigène qui vous explique comment survivre d'une racine. Ces petits gestes sont probablement à l'origine des religions et des liens entre humains.

Avec ce recul magistral, on juge bien plus durement les dérives de « sa propre » société. Encore que le monde entier soit devenu fou. Tout est devenu vénalité, veulerie, faire-valoir, fausse concupiscence. Encore que, qui suis-je pour juger ? Un bouchon de liège qui flotte sur les vagues. Un clochard qui ne sait plus où est sa maison. Mon avantage infini est que, n'ayant rien, je ne peux rien perdre. Mes propres valeurs, que je tiens pour essentielles, sont l'espace… la nature… la confraternité… l'acceptation des différences… et la liberté. Le comble, c'est que chacun pourrait vivre ainsi à sa façon. Car – en plus – cela ne coûte rien.

On ne peut certes pas passer la moitié de sa vie dans le désert, sans avoir une raison pour cela. C'est pourtant la vie que je mène. On peut aimer ce milieu âpre et stérile. D'autres ont été séduits avant nous par ces immensités. Les anachorètes. Les ermites. Les prophètes. Des rois même comme Nabonide.

Qu'y a-t-il finalement derrière cette passion du vide ? Les méharistes sahariens qui avaient fait Saint-Cyr voulaient soumettre les Touareg et les coloniser. Les passionnés de 4 × 4 veulent à tout prix laisser leurs empreintes dans les immensités vierges.

Aujourd'hui, que reste-t-il aux aventuriers, aux ethnologues, aux découvreurs ?

Par le passé, la France se devait d'avoir un empire colonial. De soumettre des peuples. D'aller leur voler leurs bananes, leurs minerais. Et même leurs femmes. On avait besoin de ces militaro-explorateurs, aidés par les unités méharistes dans leurs expéditions. Tout comme on avait besoin des marins.

Jacques-Yves Cousteau était un officier de marine. Tabarly aussi. Et même les explorateurs amateurs étaient à cette image : on découvrait le monde mais trouvait le nôtre meilleur et plus développé. Libre à chacun d'aller s'ensauvager. Comme Arthur Rimbaud, Henry de Monfreid ou Paul Gauguin.

Cela me rappelle un de ces cyclistes qu'on avait vu, mon ami éthiopien Franco et moi, au fin fond de la vallée de l'Omo en Éthiopie. Je passe couramment trois mois par an dans ce pays, je comprends quasiment l'amharique et j'y croise tout le temps des simili-aventuriers dont l'unique objectif est de se faire plaisir.

« Tiens, encore un qui croit qu'il est le premier à faire le tour du monde à vélo », avais-je dit.

On en a rigolé pendant des jours ! Alors que je suis en pagne à mâcher du khât avec mes amis. Un verre de café, préparé consciencieusement par les plus jolies femmes du monde, posé devant chacun de nous.

Je suis docteur en ethnologie, mais j'en ai profondément honte.

Marcel Griaule, le père de l'ethnologie française de terrain, a bien volé trois mille cinq cents objets de culte africains durant son expédition de Dakar à Djibouti dans les années 1930. Quelle tête ferions-nous si un Africain ou un Arabe entrait dans une cathédrale et repartait avec un prie-Dieu ou un crucifix sous le bras ?

Et pourtant, tous les Français se rendent toujours dans les musées et personne ne se pose la moindre question.

C'est aussi « une » des raisons pour lesquelles je n'enseigne plus l'ethnologie. Je suis écœuré de devoir considérer les humains comme un entomologiste étudie des insectes. Car cela semble devoir automatiquement impliquer que « je » suis bien plus intelligent que mon semblable que j'étudie. Puisque je suis capable de comprendre « son » cheminement de pensée que lui-même n'a pas compris.

C'est exactement la même chose lorsqu'on va voir des animaux dans un zoo.

Il y a des années, lorsque j'étais jeune ethnologue, je ne me rendais bien sûr pas compte de ce décalage. J'étais étonné de susciter une telle hostilité des Touareg ou des Africains lorsque je remplissais la case « profession » et que je marquais « ethnologue ». C'est un peu comme si on marquait « journaliste ». En pire. J'ai pris l'habitude de marquer « professeur » et surtout pas d'ailleurs « professeur de fac ». Cela fait pitié, au bout du compte, d'avoir mon doctorat et mes trois masters.

Mais j'ai passé toute ma vie à voyager. En faisant le compte, j'ai dû passer la moitié de ma vie en Afrique.

À tout, je préfère l'espace. Et vivre libre. Comme je l'entends. Mes amis sont aux quatre coins du monde tandis qu'au fil des ans la vieille Europe se délite toujours un peu plus, avec sa prétendue suprématie « intellectuelle » ou « économique ». Les déserts restent les seuls lieux de la planète où la vie ne ressemble pas à un nid de guêpes.

Certains essaient vaguement de nous – de « vous » – faire croire à l'écologie. L'un peut être producteur de téléfilms, financé par les plus gros

pollueurs de la planète. Cherchez l'erreur. Un autre va dilapider des tonnes de kérosène à bord de son hélicoptère, pour essayer de nous faire croire les mêmes fadaises. Alors qu'il possède des quartiers entiers de la capitale. Tel autre enfin s'imaginera une vie d'aventure alors qu'il est né avec une cuiller en argent dans la bouche…

Si les gens se piquent d'écologie aujourd'hui, ce n'est pas pour sauver la planète. C'est surtout pour vivre plus vieux et un peu mieux portant. Égoïstement. Plus riche. Mieux nanti.

Le voyage lui-même est frelaté. Les touristes voyagent pour connaître les mêmes hôtels standardisés, avec de la nourriture « internationale » et des locaux qui ne sont là que pour faire leur lit et nettoyer leur chambre. C'est la même vie qu'ailleurs, un zeste d'exotisme en plus. Et, quand ils rentreront, ils pourront dire j'ai « fait » la Thaïlande ou, pire encore, j'ai « fait » le désert.

Je me rappelle un déjeuner avec « sir » Edmund Hillary, premier homme à être parvenu à escalader le toit du monde avec Tensing Norgay. Je lui avais naïvement déclaré mon admiration en précisant :

« Ce que j'adore chez vous, c'est que vous avez partagé la victoire avec votre sherpa Tensing. »

Le vieux monsieur m'a regardé sans comprendre.

« Eh bien, oui. Tensing ! ai-je répété.

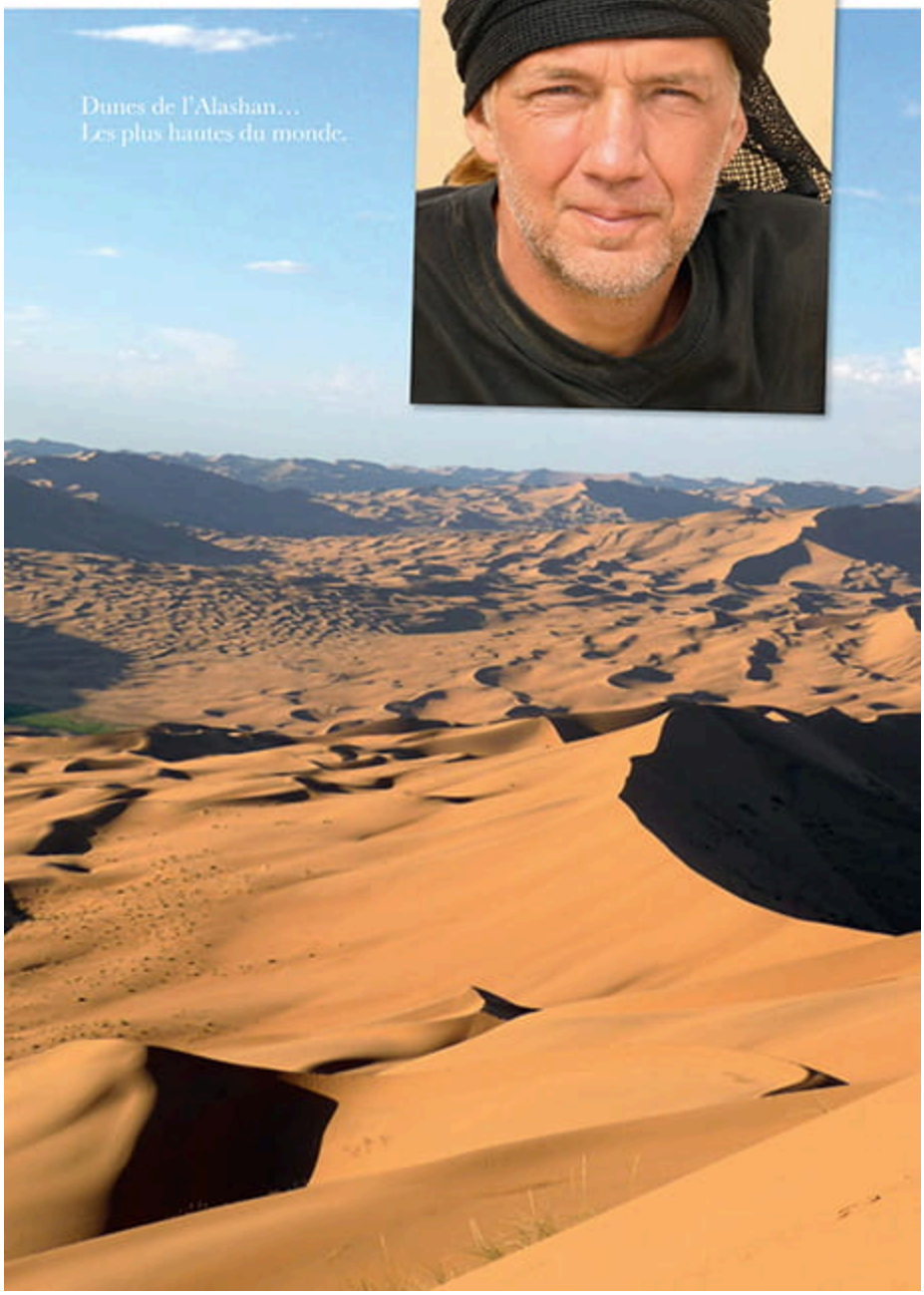
— Ah, dit-il enfin. Mais non. C'est moi qui ai escaladé l'Everest. Lui, c'est un sherpa. »

Un monde s'est effondré ce jour-là. Mais cela m'a au moins fait comprendre que je n'étais pas comme les autres.

Moi, ce que j'aime par-dessus tout, c'est vivre avec mes semblables, surtout s'ils sont différents. Car justement, c'est alors qu'ils ont quelque chose à m'apprendre.

CAHIER PHOTOS

DÉSERT DE GOBI



Dunes de l'Alashan…
Les plus hautes du monde.

Philippe Frey
et ses chameaux
de Bactriane.

La difficulté des passages de dunes.
On peut monter les chameaux… parfois.

DÉSERTS D'AUSTRALIE

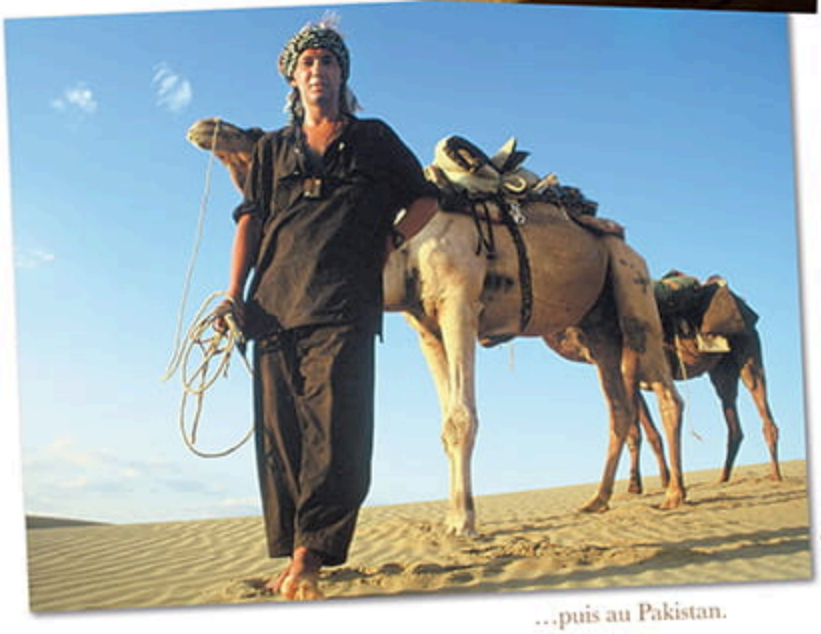
Uluru,
lieu sacré aborigène.

Survivre aux déserts australiens,
comme les Aborigènes.

DÉSERTS D'ORIENT

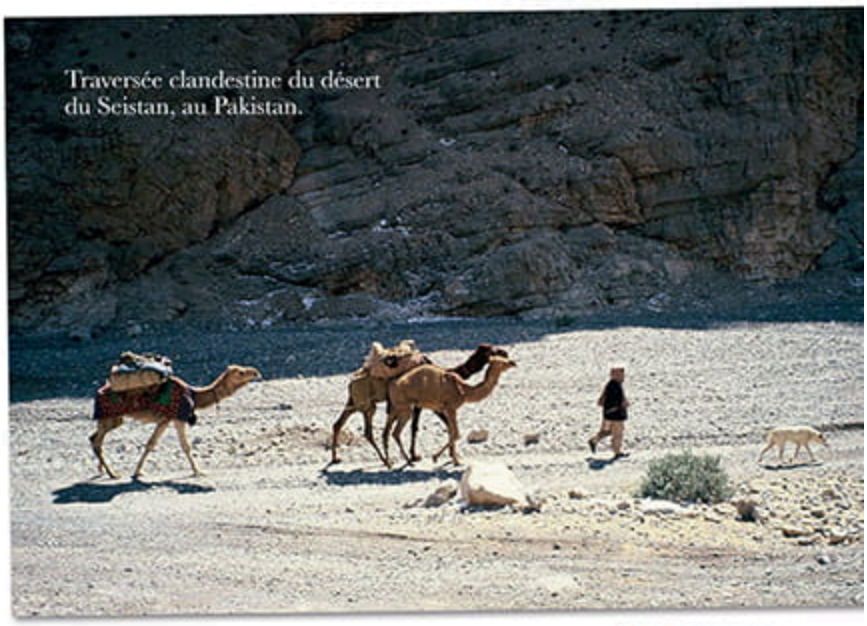
Philippe Frey et ses deux dromadaires, dans les sables du désert de Thâr, en Inde…

© Alain Rochat



© Alain Rochat

…puis au Pakistan.



Traversée clandestine du désert
du Seistan, au Pakistan.

Halte commune
au coucher du soleil.

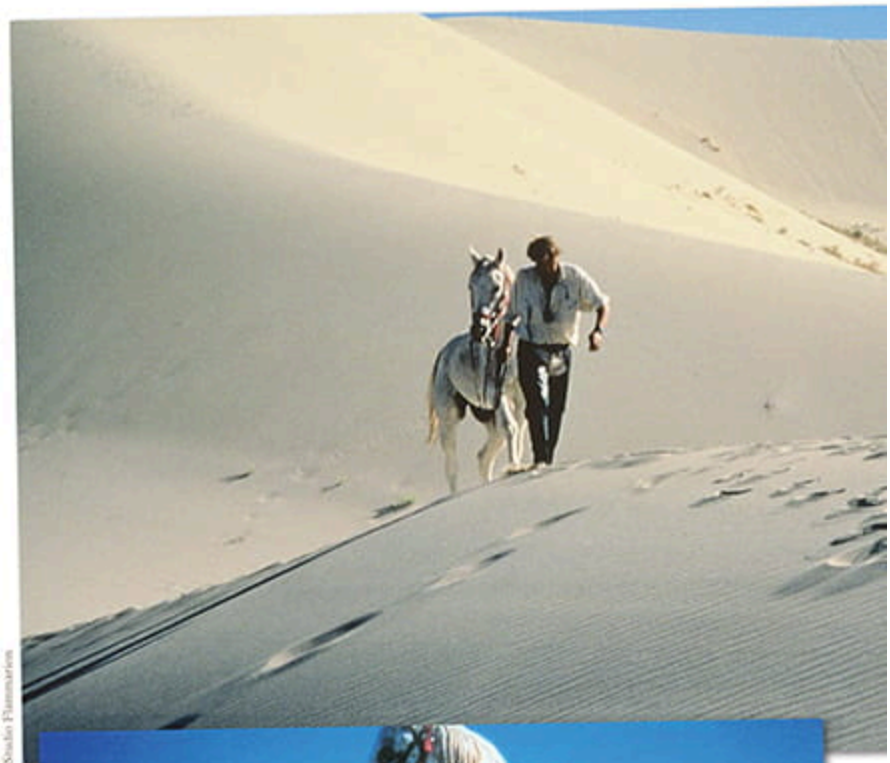
DÉSERT DU KALAHARI

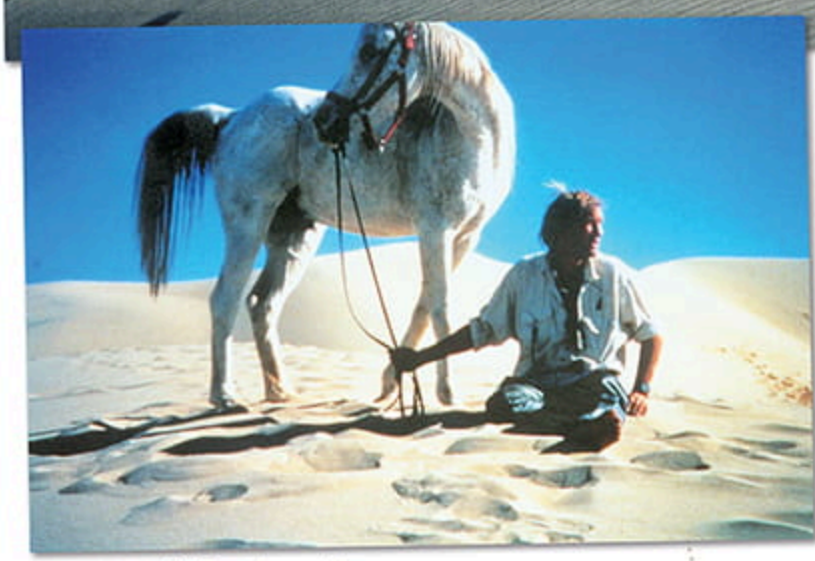
Philippe Frey et Dabé,
bushman du Botswana.

En mode survie
au Kalahari, en 1993.

DÉSERTS AMÉRICAINS

La traversée
du Río Grande,
entre les États-Unis
et le Mexique.

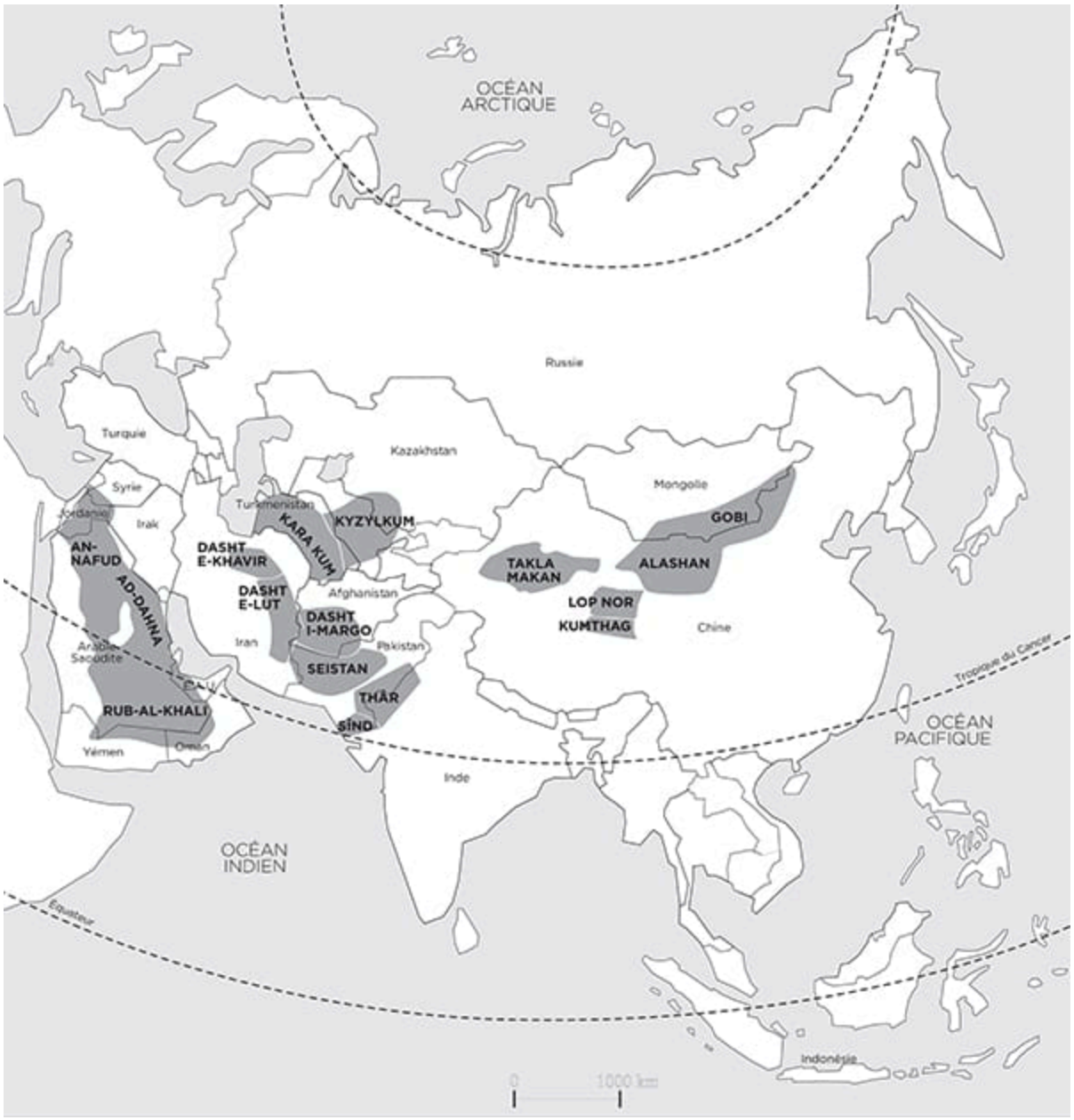


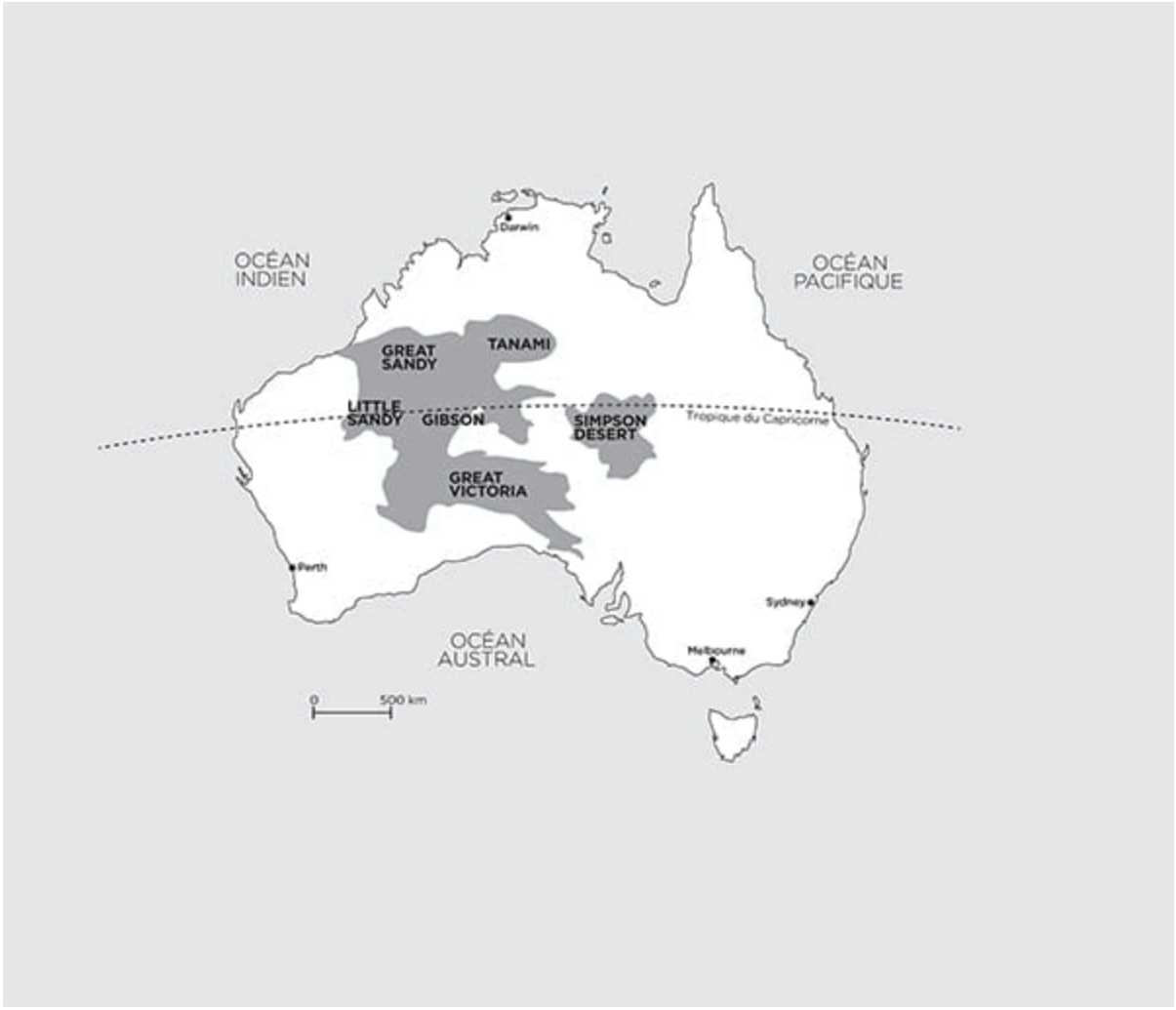


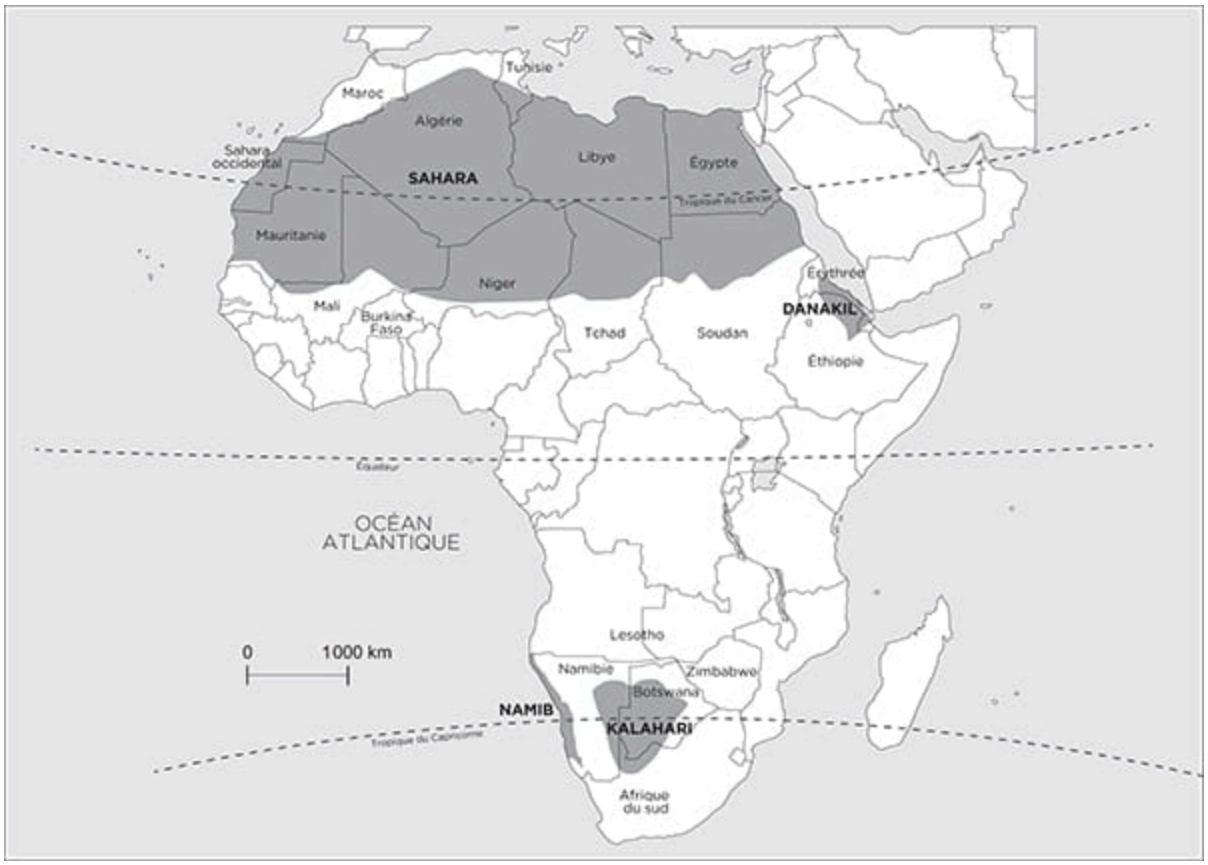
Philippe Frey et Grey,
son pur sang arabe,
dans les dunes d'Eureka
Valley (désert de Mojave).

Sauf mention particulière, les photos appartiennent à la collection personnelle de Philippe Frey Création Studio Flammarion

CARTES


OCÉAN ARCTIQUE
Russie
Turquie
Kazakhstan
Mongolie
Syrie
Jordanie
Irak
Turkménistan
KARA KUM
KYZYLKUM
GOBI
AN-NAFUD
AD-DAHNA
DASHT E-KHAVIR
DASHT E-LUT
TAKLA MAKAN
ALASHAN
LOP NOR
KUMTHAG
Afghanistan
Chine
DASHT I-MARGO
Iran
Pakistan
Arabie Saoudite
SEISTAN
THAR
SIND
RUB-AL-KHALI
Yémen
Oman
Tropique du Cancer
OCÉAN PACIFIQUE
Inde
OCÉAN INDIEN
Equateur
Indonésie
0
1000 km


OCÉAN
INDIEN
OCÉAN
PACIFIQUE
Darwin
GREAT
SANDY
TANAMI
LITTLE
SANDY
GIBSON
SIMPSON
DESERT
Tropique du Capricorne
GREAT
VICTORIA
Perth
Sydney
OCÉAN
AUSTRAL
Melbourne
0
500 km


Tunisie
Maroc
Algérie
Libye
Égypte
Sahara occidental
SAHARA
Tropique du Cancer
Mauritanie
Niger
Érythrée
DANAKIL
Mali
Burkina Faso
Tchad
Soudan
Éthiopie
Équateur
OCÉAN ATLANTIQUE
Lesotho
0
1000 km
Namibie
Zimbabwe
Botswana
NAMIB
KALAHARI
Tropique du Capricorne
Afrique du sud

Canada
GREAT BASIN
GRAND CANYON
MOJAVE
États-Unis
SONORA
CHIHUAHA
OCÉAN ATLANTIQUE
GOLFE DU MEXIQUE
Mexique
Tropique du Cancer
MER DES CARAÏBES
Équateur
OCÉAN PACIFIQUE
Brésil
Pérou
Bolivie
UYUNI
ATACAMA
Tropique du Capricorne
Argentine
0
1000 km

TABLE

Peuples du désert

2025 ?
Manille, Philippines, juin
Pékin, Chine
Sortie du Gobi
Australie
Escale à Dubaï. Septembre
Égypte
Addis-Abeba. Octobre
N’Djamena au Tchad. Novembre
Windhoek. Février
Las Vegas. Mai
Mai

Cahier photos
Cartes

Flammarion

Notes

1. « Bonjour ».

▲ Retour au texte

1. « Un petit café ? »

▲ Retour au texte

1. « Bonjour, il y a du fromage ? »

▲ Retour au texte

2. « Merci. »

▲ Retour au texte

3. Le Borkou-Ennedi-Tiberti, ancienne région administrative.

▲ Retour au texte

1. « Ok. Merci, chef ! Nous devons y aller sinon nous ne serons pas au Spitzköppe dans deux jours. »

▲ Retour au texte